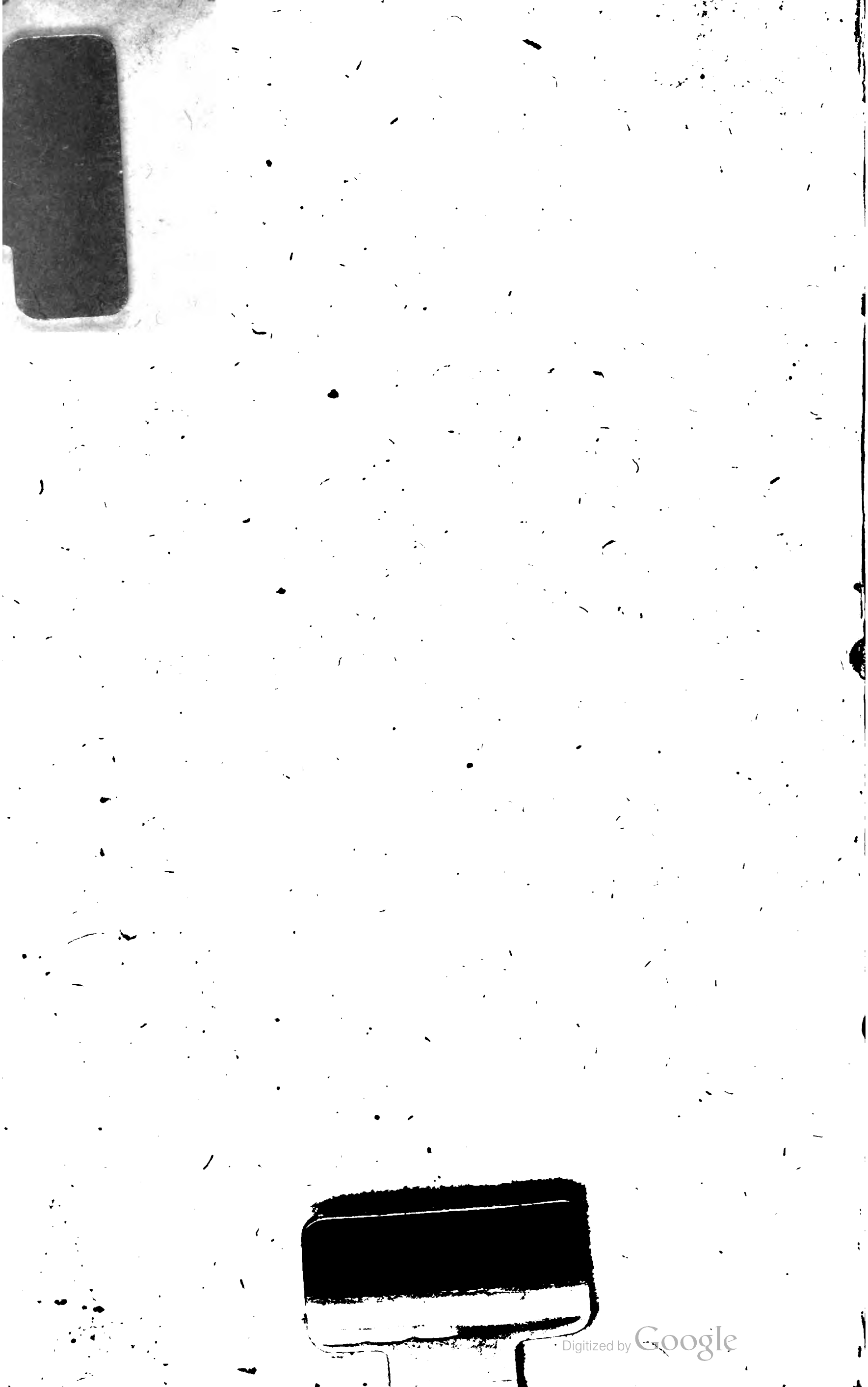




HISTOIRE

DE

GUSTAVE III.

Cet ouvrage se trouve à Paris

Chez

- Gabriel Dufour, Libraire, rue des Mathurins.
- Gautier et Bretin, Libraires, rue Saint-Thomas-du-Louvre.
- Buisson, Libraire, rue Gît-le-Cœur.
- Lenormand, Libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.
- Treuttel et Wurtz, Libraires, rue de Lille.

HISTOIRE
DE
GUSTAVE III,
ROI DE SUÈDE,

TRADUITE DE L'ALLEMAND de Louis-Ernest POSSELT, Auteur des *Annales de l'Europe.*

PAR J. L. M.



A GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.

1807.

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE dont j'offre la traduction au public parut pour la première fois en Allemagne dans le cours de l'année 1793, c'est-à-dire immédiatement après la mort du Roi de Suède *Gustave III*. On y trouve néanmoins l'histoire des derniers événemens du règne de ce prince, et même le récit de sa mort avec tous les détails que l'historien a pu rassembler sur ce sujet dans un intervalle de temps aussi court. Pour remédier, autant qu'il dépendait de moi, à la sécheresse inévitable des dernières parties de cette histoire, j'ai cru devoir transcrire, sous la forme d'appendice, à la suite de ma traduction, quelques pages extraites des mémoires de M. *de Bouillé* (1), dans

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution française*, par M. de Bouillé.

lesquels cet écrivain rend un compte fort circonstancié de l'assassinat du Roi de Suède. M. *de Bouillé*, écrivant quelques années après la mort de ce Prince, et ayant été appelé depuis long-temps à entretenir des relations suivies avec la cour de *Stockholm*, a été à portée de s'instruire de bien des détails qui ont dû échapper aux recherches de l'Historien Allemand: et dans les endroits même où il arrive aux deux historiens de se rencontrer pour les faits, il sera peut-être de quelqu'intérêt pour le lecteur d'entendre raconter à la fois les mêmes choses par deux écrivains qui s'éloignent d'ailleurs complètement l'un de l'autre pour le style et pour le ton général de leur ouvrage.

On était en droit de s'étonner, jusqu'à ces derniers temps, qu'une partie de l'histoire du siècle passé, aussi riche en événemens que l'histoire du dernier Roi de Suède, demeurât encore, ou autant vaut, complètement inconnue en France,

et qu'il existât depuis bien des années en Allemagne une histoire de *Gustave III* écrite par un auteur aussi avantageusement connu que M. *Posselt*, sans que personne eût encore songé à la traduire en francais. Un historien (1) vient de s'occuper tout récemment à remplir cette lacune dans notre littérature, en publiant une histoire de *Gustave III* sous un titre à peu près semblable à celui de l'ouvrage que j'ai traduit. On ne me soupçonnera point de vouloir établir ici entre les deux ouvrages une comparaison qui tende à déprécier celui qui vient de paraître. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'histoire de *Gustave III* écrite par M. d'*Aguila*, et loin de me permettre la moindre réflexion désavantageuse sur le compte de cet ouvrage, j'avouerai que ce livre est précieux par la quantité d'anecdotes intéressantes dont il est rempli

(1) M. d'*Aguila*, auteur de l'*Histoire des événemens mémorables du règne de* Gustave III.

et qu'on chercherait inutilement ailleurs. J'observerai seulement que si l'ouvrage de M. d'*Aguila*, ainsi que l'Auteur le donne lui-même à entendre, tient plus de la nature de mémoires privés que de celle d'une histoire régulière et complète, l'ouvrage que j'ai traduit en diffère essentiellement pour le fond comme pour le but, et qu'il pourra par conséquent trouver encore de l'intérêt auprès des personnes qui auront déjà lu l'histoire de *Gustave III* par M. d'*Aguila*. Ce sont deux histoires écrites sur le même sujet, mais d'après des plans différens, et qui ne doivent se ressembler qu'à fort peu d'égards.

Il resterait, après ce court préambule, à parler, selon l'usage, du style et de la partie littéraire de l'ouvrage que j'ai traduit; mais, outre que le jugement d'un traducteur est en général assez suspect, il m'a paru plus convenable de laisser entièrement le lecteur à ses propres réflexions, et de m'en rapporter

au jugement qu'il aura formé en lisant l'ouvrage. J'ajouterai seulement un mot au sujet de ma traduction. Je n'ai jamais prétendu donner autre chose qu'une traduction libre. Ceux qui connaissent la différence du génie des langues allemande et française, sentiront aisément le tort que le traducteur eût fait à son ouvrage en se piquant de suivre de trop près l'original. La différence encore plus grande du goût des deux nations exige encore une attention bien scrupuleuse pour éviter tout ce qui pourrait blesser trop désagréablement des lecteurs français. J'ai été forcé, dans le cours de ma traduction, de retrancher bien des longueurs, bien des réflexions triviales, bien des plaisanteries de mauvais goût; de suppléer quantité d'idées intermédiaires nécessaires pour rendre intelligible la pensée de l'Auteur, et d'adoucir enfin une foule de passages qui, dans un ouvrage français, passeraient, à juste titre, pour de la déclamation, et dont

j'ai été forcé de laisser échapper un grand nombre, dans la crainte de dénaturer entièrement l'ouvrage. La même raison m'a engagé à supprimer ici la préface de l'Auteur, qui occupe beaucoup de place dans l'ouvrage allemand, et qui m'a paru en tout fort peu nécessaire. C'est une dissertation de politique, en forme d'introduction, qui roule presque toute entière sur une seule idée, savoir que la politique européenne a fait des progrès considérables vers les idées libérales depuis le milieu du siècle dernier. C'est à *Voltaire*, *J. J. Rousseau*, et surtout au Roi *Fréderic II*, que M. *Posselt* fait honneur de cet heureux perfectionnement. Mais, sans décider ici si, comme l'Auteur en paroît convaincu, la politique des cours de l'Europe avait réellement gagné dans le denier siècle sous le rapport de la morale et du bonheur des peuples ; et, sans examiner quelle a été l'influence de *Fréderic*, de *Rousseau* et de *Voltaire*

sur leur siècle, on peut assurer que rien n'est plus étranger que cette question-là à l'histoire de *Gustave III*, et que si l'ouvrage a par lui-même du mérite, ce n'est guère lui faire tort que de supprimer une préface aussi inutile.

Malgré toutes ces précautions, je suis bien loin de me flatter d'avoir réussi. Il eût fallu un goût plus exercé que le mien pour savoir être toujours traducteur fidèle, en observant soigneusement toutes les bienséances, et faire un discernement sûr de ce qu'on doit laisser passer en traduisant un écrivain qui n'est pas toujours correct, d'avec ce que le génie de notre langue et le goût de notre nation se refusent décidément à admettre. Mon style même a dû nécessairement se ressentir de cette espèce de contrainte que j'ai éprouvée en traduisant cet ouvrage, continuellement partagé, comme je l'ai été, entre la crainte de rebuter par une traduction trop littérale, et celle de manquer essentiellement à la fidélité, le premier devoir d'un traducteur.

HISTOIRE
DE
GUSTAVE III.

LIVRE PREMIER.

La Suède considérée dans ses rapports avec les autres nations. — Coup-d'œil sur le Gouvernement de la Suède jusqu'à Gustave III. — Education de Gustave. — Ses voyages. — Son avénement au Trône.

Le royaume de Suède, qui comprend aussi le grand duché de Finlande, est situé au Nord de l'Europe, entre le 55.e et le 70.e degré. Baigné par la mer Baltique qui forme les deux vastes golfes de Bothnie et de Finlande, il renferme une étendue de 13500 milles carrés (1). La Suède est donc,

---

(1) Milles d'Allemagne, qui sont à la lieue commune de France, dans le rapport de 7 à 4. *Note du Traducteur.*

après la Russie, le plus grand État de l'Europe, car ni l'Allemagne ni la France n'en ont chacune douze milles (1).

A ne considérer que cette étendue, il n'est personne qui ne fût tenté d'assigner à la Suède un des premiers rangs parmi les Puissances qui jouent un rôle dans l'Europe. On imaginerait qu'il ne peut arriver en Europe un événement politique de quelque importance où l'influence de la Suède ne se fasse énergiquement sentir. La situation de cet État le long des côtes de la mer lui assure encore un autre avantage ; c'est de pouvoir s'isoler, quand il le veut, du reste de l'Europe, sans avoir à craindre qu'on vienne aisément l'inquiéter, et reprendre ensuite une part active dans les affaires, au moyen des possessions qu'il a conservées dans des contrées plus méridionales. Or, aucune autre nation ne possède cet avantage au même degré ; car l'Angleterre est par sa position tellement détachée du continent, qu'elle ne peut figurer que comme puissance maritime ; et la Russie, trop éloignée, ne peut agir sur

---

(1) Il n'est question ici que de l'ancienne France : l'ouvrage a paru en 1792. *Trad.*

l'Occident de l'Europe qu'indirectement et avec beaucoup de difficulté.

Néanmoins, on sait que ce n'est ni l'étendue ni la situation du pays, mais la nombreuse population et le caractère du peuple, qui font la véritable force d'un État. La Suède manque d'habitans, comparée aux autres contrées de l'Europe. L'Allemagne compte trente millions d'habitans; la France vingt-cinq, et la Suède, qui surpasse si fort ces deux États en étendue, n'en possède que deux et demi. D'ailleurs, la Suède n'est point, comme le Nord de l'Amérique, une de ces contrées nouvellement défrichées, qui commencent seulement à étaler leurs richesses, et dont le rapport est encore susceptible d'une augmentation indéfinie. Huit mois d'un froid rigoureux, et de brûlantes chaleurs pendant le reste de l'année, tel est le climat de la Suède. Des lacs, des marais et des bois occupent une grande portion du meilleur terroir. Le sol, qui ne rapporte en général que six fois la valeur du grain ensemencé, est couvert en plusieurs contrées d'un sable mouvant qu'on a beaucoup de peine à défendre de l'effet des ouragans très-actifs qui règnent dans ce pays. Ce royaume, immense en étendue, ne

possède pas plus de cent quatre villes ; on voit même en Suède des provinces considérables où il ne s'en trouve pas une seule, et où le paysan qui veut vendre ses blés est souvent obligé de les transporter à quarante milles de son habitation.

Au-delà, vers le Nord, est la Laponie, dont les malheureux habitans vivent ensevelis dans les glaces, au sein d'une contrée qui ne donne d'autre production qu'un peu d'avoine pendant l'été. On n'y compte guère que deux hommes par mille carré, si le nom d'hommes peut encore convenir à de malheureuses créatures hautes de moins de cinq pieds (1), qui ne connaissent d'autres commodités que celles que leur procurent leurs rennes, qui n'ont souvent d'autre nourriture qu'un méchant pain d'écorce, et dont toutes les jouissances se bornent à la chasse de l'ours et aux plaisirs de la vie animale.

Les Suédois proprement dits sont peut-être, au contraire, les hommes les plus vigoureux et les plus braves de l'Europe. L'air froid, mais pur et sain, dans lequel

(1) L'auteur se sert constamment des mesures d'Allemagne. Le pied du Rhin est, à l'ancien pied de Paris, dans le rapport très-rapproché de 28 à 29. *Trad.*

ils vivent presque constamment, endurcit leur constitution. Un tempérament robuste leur donne cette valeur qu'on admire chez les Russes, sans qu'on trouve pourtant chez eux l'insensibilité farouche de ce dernier peuple. L'activité, la fermeté de caractère, la fidélité, l'orgueil national, l'amour de la patrie distinguent les Suédois parmi les peuples de l'Europe. Cette nation, silencieuse et réservée, mais résolue quand il faut agir, est tout aussi peu faite pour l'anarchie que pour l'asservissement; et quoique la constitution politique de tous les peuples du Nord, sans exception, reposât originairement sur le fondement de la liberté (1), les Suédois, en particulier, se sont montrés de tous temps encore plus jaloux que les autres de cette indépendance qu'ils considèrent comme le premier des biens.

Lorsque *Christiern II*, roi de Danemarck, cet usurpateur homicide, régna sur la Suède, et qu'associé à un prêtre sanguinaire, l'Archevêque d'Upsal, il exerça des actes de barbarie dont l'humanité frémit, les Suédois ranimèrent leur courage sous les drapeaux

(1) Voyez, à cet égard, *Montesquieu*, *Esprit des Lois*, et l'ouvrage de *Vogt* qui a pour titre *Europœische Republick*. Th. I.

de *Gustave-Vasa*, réussirent à chasser l'odieux *Christiern*, et choisirent, en 1523, *Gustave* pour leur roi.

L'énergie que firent briller les Suédois sous les successeurs de *Gustave-Vasa*, éleva le royaume de Suède à l'un des premiers rangs parmi les Puissances de l'Europe. Les Suédois furent alors pour les autres nations ce qu'étaient les Macédoniens sous *Alexandre*, et ce que furent les Prussiens sous *Fréderic II*.

Le premier auteur de la grandeur de la Suède fut *Gustave-Adolphe*, petit-fils de *Gustave-Vasa*, à qui ses actions méritèrent le surnom de *Grand*. Ce prince avoit déjà donné des preuves de sa valeur dans la guerre contre les Polonais, quand on vit éclater, en 1618, en Allemagne, une guerre à laquelle le destin de l'Europe semblait attaché, et qui dura trente années. L'empereur d'Allemagne, *Ferdinand II*, semblait sérieusement occupé du projet de la monarchie universelle. Déjà les princes les plus puissans de l'Allemagne étaient écrasés, le Danemarck s'était vu forcé à accepter une paix honteuse, la France n'osait se déclarer ouvertement; tout tremblait au seul nom de la Maison d'Autriche.

Gustave Adolphe survint et changea tout à coup la face des affaires. Dans le temps où les pavillons victorieux de l'Empereur Ferdinand couvraient la mer Baltique, où ce monarque disposait déjà des Duchés de l'Allemagne comme de ses propres domaines, *Gustave* lui eut bientôt appris ce qu'un grand homme, aidé de ses seules forces, est en état d'opérer. *Ferdinand,* jusqu'alors, ne parlait de son nouvel ennemi qu'avec des termes de mépris. « Ce roi de neige, » disait-il, « sera bientôt fondu en s'approchant du » Midi. » L'orgueil fit bientôt place à la lâcheté. On en fut réduit à feindre des miracles pour empêcher le faible Empereur de se livrer au désespoir (1). Cependant *Gustave* traverse l'Allemagne comme un envoyé du ciel animé par la vengeance, remporte des victoires partout où il se présente, défait tout ce qu'il rencontre, et fait obtenir à la Suède une prépondérance dans les affaires, qui se soutint même encore après sa mort, arrivée en 1632. Il ne se faisait plus d'affaire importante sans la participation de la Suède ; les cabinets de l'Europe ne pouvaient plus

---

(1) *Kolb series romanorum Imperatorum*, p. 456.

former aucun plan sans examiner de quelle manière il serait accueilli par cette Puissance.

Au milieu de tout cet éclat extérieur, la Constitution libre de la Suède n'avait souffert aucune atteinte. Il y avait quatre ordres dans l'État: la Noblesse, le Clergé, la Bourgeoisie, et les Cultivateurs ou Paysans, qui tous ensemble jouissaient du pouvoir législatif dans l'assemblée des États généraux. Le Roi exerçait le pouvoir exécutif dans un Sénat indépendant, sur lequel il n'avait aucune autorité, et aux arrêts duquel il étoit obligé de se conformer. *Gustave Adolphe* lui-même, avant de partir pour l'Allemagne à la tête de ses armées, avait assemblé les États du royaume, leur avait exposé, comme à des hommes libres, les motifs de son entreprise, et demandé leur consentement. Les choses prirent une autre face sous le règne de *Charles XI*, petit-fils d'une sœur de *Gustave* mariée à un Duc de Deux-Ponts en Allemagne. Ce prince, naturellement dur et orgueilleux, annonça de bonne heure son penchant au despotisme. Au milieu d'un violent débat survenu le 10 décembre 1680 entre la Noblesse et les trois autres Ordres, au sujet des biens de la couronne, ces derniers

ne craignirent pas de déclarer : « Que le Roi
» n'était tenu qu'à maintenir les lois sans
» avoir à observer telle ou telle forme parti-
» culière de Gouvernement ; le Sénat pouvait,
» à la vérité, donner son avis quand le Roi le
» lui demandait ; mais c'était à lui seul qu'il
» appartenait de décider, sans avoir à rendre
» compte de sa conduite à d'autres qu'à
» Dieu. »

Les États généraux, dès ce moment, ne furent donc plus que le Conseil du Roi ; et comme un premier pas de ce genre en entraîne bien d'autres, on vit, treize ans après, ce même *Charles XI* se faire reconnaître Souverain absolu, par sa seule autorité (1).

A sa mort, en 1697, monta sur le trône de Suède son fils *Charles XII*, le prince le plus extraordinaire peut-être qui ait encore paru dans l'univers. On vit un jeune homme âgé de seize ans, plus frugal et plus austère que Caton, mais impétueux, effréné, ardent dans ses volontés dès qu'il s'agissait de gloire. Craint de tous les princes comme *Alexandre*, il conquit comme lui des royaumes pour les donner ; mais il fut en même temps, de tous

(1) Voyez *J. G. Canzler's Nachrichten zur genauer Kentnisse der Geschichte*, etc. Th. I. S. 112.

les héros connus, peut-être de tous les hommes, le seul qui n'eût à se reprocher aucune faiblesse. Dans le cours de neuf années, pendant lesquelles la fortune se montra constamment favorable à ses vœux, les peuples crurent voir en lui un Être surnaturel destiné à subjuguer le monde entier. Rien ne paraissait au-dessus de ses forces : être Suédois, c'était pour eux être un héros.

On vit ce prince pénétrer dans le territoire de l'empire sans en demander la permission, même pour la forme, et se porter rapidement dans l'Électorat de Saxe pour y détruire les sources de la puissance de son ennemi *Auguste*, Roi de Pologne. A sa demande, ou plutôt sur son ordre, l'Empereur d'Allemagne *Joseph I.er* fut contraint d'assurer aux Protestans de Silésie le libre exercice de leur religion. C'était ce même Empereur qui répondait si naïvement au Pape, scandalisé de cette concession : « Votre Sainteté devrait » plutôt remercier Dieu de ce que *Charles* » ne m'a pas ordonné de me faire protestant » moi-même. » Cependant cette incroyable prospérité s'évanouit tout à coup; et depuis la bataille de *Pultava*, la Suède n'éprouva qu'une suite de revers. La chute de *Charles*

entraîna nécessairement celle de son royaume; car une tête comme la sienne n'était pas faite pour recourir à la dissimulation et à la politique ordinaire, ni pour savoir sauver habilement les débris de sa fortune en en sacrifiant une partie. Il lui fallait tout gagner ou tout perdre, et la fortune semblait enfin réconciliée avec cet homme extraordinaire lorsqu'en 1718 un assassin le tua d'un coup de pistolet, sur la tranchée de *Fréderícshall*, en Norvège.

La Suède, naturellement pauvre en hommes et en argent, se trouvait alors presque écrasée sous les trophées de son Alexandre. La monnaie d'or et d'argent avait entièrement disparu; on voyait à sa place de petites pièces de cuivre, marquées de l'empreinte de quelque divinité de l'ancienne Grèce, et que l'on donnait pour un écu d'argent, mais qui réellement ne valaient pas plus de deux sous du pays. Ces espèces, qui ne pouvaient avoir de crédit et de cours en Suède que sous un prince aussi absolu que *Charles*, étaient tellement multipliées qu'on en comptait trente-sept millions en circulation au moment de sa mort. Mais ce qui épuisait encore davantage un royaume qui

ne renferme pas en tout plus de deux millions et demi d'habitans, c'était la perte de cent mille hommes en âge de porter les armes, la fleur des habitans, détruits par dix-huit années d'une guerre sanglante et continuelle. Dans la plupart des provinces, c'était des vieillards, des femmes et des enfans qui traînaient la charrue; plusieurs champs demeuraient sans culture: plus d'industrie, plus de commerce. On eût dit que la guerre seule était devenue l'état naturel de la Suède. Un joug de fer se faisait sentir dans toutes les branches de l'administration. Toutes les ressources de l'état étaient épuisées; il fallait faire la paix à tout prix pour sauver le royaume. Aucune époque de l'histoire n'a fourni de plus frappantes leçons. Les conquérans y ont vu avec quelle facilité on pouvait tomber de l'excès de la grandeur dans le plus profond abîme, et combien un bonheur paisible est préférable à cette vaine gloire qu'on va chercher au travers de mille hasards. Les peuples n'ont jamais pu mieux sentir combien il est dangereux de remettre entre les mains d'un seul une puissance illimitée.

A peine le terrible *Charles* fut-il mort que les Suédois se réveillèrent comme d'un

long et pénible sommeil, reconnurent les plaies que le despotisme avait faites à l'État, et songèrent aux moyens de prévenir pour jamais le retour de pareilles calamités. Heureusement *Charles*, qui ne s'était jamais marié, et qui n'avait eu même de sa vie aucune liaison avec les femmes, ne laissa pas d'enfans. Les États généraux se trouvèrent donc libres de limiter à leur gré la puissance du successeur qu'ils voudraient lui donner.

Leur choix tomba sur sa sœur cadette, *Ulrique Éléonore*, épouse du prince héréditaire *Fréderic de Hesse-Cassel.* Elle avait préalablement renoncé à tout droit de succession à la couronne, et à cette souveraineté absolue si abhorrée qu'avaient exercé ses prédécesseurs, en souscrivant, le 23 juin 1720, à la nouvelle Constitution: Constitution dont Aristote, ni Montesquieu, ni aucun politique n'avait jamais eu aucune idée, dans laquelle on ne conserve le nom de monarchie que comme une ancienne décoration, tandis que, sous la forme d'un gouvernement populaire, la puissance du monarque est réellement toute entière entre les mains d'un parti aristocratique. On verra dans la suite de ce récit combien ce parti dominant se rendit odieux à la Nation.

En vertu de la nouvelle Constitution, le pouvoir souverain était exclusivement attribué aux États généraux, composés des quatre Ordres du royaume, la Noblesse, le Clergé, la Bourgeoisie et les Paysans.

Ces États généraux, assemblés dans les Diètes du royaume, devaient s'occuper des changemens avantageux à faire à la nouvelle Constitution, de l'interprétation des articles qu'elle contenait, des nouvelles restrictions à la puissance royale qu'on pourrait trouver à propos d'introduire à l'avenir, de l'établissement des lois, des impôts, des règlemens sur les monnaies, etc. Ils avaient aussi le droit de faire la guerre; c'était à eux à nommer le Gouverneur des enfans du Roi, à le maintenir ou à lui en substituer un autre à leur gré. Le Roi ne pouvait, sans le consentement des États, sortir des frontières du royaume.

La Diète devait se tenir tous les trois ans, et les États, lorsqu'ils n'étaient point convoqués, devaient s'assembler d'eux-mêmes.

Le pouvoir exécutif appartenait au Roi; mais il lui était adjoint un Sénat composé de seize membres tirés du sein de la Noblesse. Les fonctions du Sénat consistaient à rappeler au Roi, dans toutes les occasions, les

lois fondamentales du royaume. Ce corps, indépendant et du Roi et de tous les tribunaux, n'était soumis qu'aux États, et n'avait à rendre compte de sa conduite qu'à la Diète.

Le Roi devait avoir deux voix dans le Sénat, et dans le cas où les voix étaient partagées, jouir du droit ordinaire de Président; mais il ne pouvait exercer aucun acte d'autorité dans son Royaume sans le consentement du sénat, encore moins contre ses volontés.

Le Roi était obligé de souscrire à ce qui avait été décidé à la pluralité des voix dans le Sénat : à défaut de quoi le Sénat avait le droit d'imprimer sur ses arrêts le nom du Roi, gravé sur un sceau, et qui devait avoir le même effet qu'une signature écrite de sa propre main.

Comme il fallait pourtant donner à ce Roi titulaire quelque sorte de décoration extérieure pour le dédommager d'une servitude réelle et lui laisser quelque chose de semblable aux autres monarques de l'Europe, on lui accorda divers priviléges qui devaient lui être exclusivement réservés : la majesté personnelle, une pleine autorité sur sa cour

et sur ses courtisans, le droit de créer, à son couronnement, des Gentilshommes, des Barons, des Comtes, des Chevaliers et des Commandeurs de l'Ordre royal.

Cette Constitution, dont on vient d'exposer les principaux traits, était accompagnée des plus terribles menaces contre les infracteurs. Quiconque oserait entreprendre de lui porter atteinte, quiconque essaierait même de tenir cachée une entreprise pareille, devait être puni comme coupable de Haute trahison (1).

Ce fut au milieu de toutes ces entraves, si multipliées et si gênantes, que *Ulrique Eléonore* prit les rênes du gouvernement (2). Dès l'année suivante, en 1721, elle céda elle-même sa couronne, du consentement de la Diète, à son époux le Roi *Fréderic I*, qui fut obligé, en montant sur le trône, de se soumettre aux mêmes conditions qu'elle.

Fréderic et son épouse n'ayant point laissé d'enfans, les États nommèrent pour leur succéder *Adolphe Fréderic*, duc *de Holstein-*

---

(1) Voyez au sujet de cette nouvelle Constitution l'ouvrage déjà cité : *Canzlers Nachrichten*, etc. Th. I. S. 219.

(2) Voyez l'intéressant mémoire qui a pour titre : *Ermordung des schwedischen Kœnigs Karls XII.* Dans la correspondance de *Sholœzer*. Heft. 3. S. 144–152.

Gottorp. Ce prince, naturellement bon, était d'ailleurs bien loin de posséder cette activité et cette étendue d'esprit nécessaires dans un gouvernement où la royauté n'était qu'un titre si le roi ne savait, à force de talent, se procurer quelqu'espèce d'autorité.

Adolphe Fréderic avoit épousé en 1740, avant de monter sur le trône de Suède, *Louise Ulrique*, sœur de *Fréderic II*, Roi de Prusse, et en avait eu trois fils: *Gustave*, qui naquit le 24 janvier 1746; *Charles*, le 26 septembre 1748, et *Fréderic Adolphe*, le 7 juillet 1750. Ce fut le premier de ces trois Princes qui régna dans la suite sous le nom de *Gustave III*. Ce Prince, digne neveu du Grand *Fréderic*, ne doit pas moins de célébrité au genre de mort qui a terminé sa carrière qu'au mélange étonnant de prospérité et de revers dont sa vie entière a présenté le tableau. C'est lui dont on se propose d'écrire l'histoire.

La naissance de *Gustave* fut célébrée comme une véritable fête nationale; car, depuis l'année 1682, où *Charles XII* naquit, on n'avait pas vu naître un seul Roi de Suède dans le Royaume. L'enthousiasme de la nation perpétua le souvenir de cette réjouissance

par une médaille sur le revers de laquelle on lisait ces mots : *C'est ici ma patrie* (1).

La comtesse de *Strœmfeld*, de l'illustre maison de *Wrangel*, fut chargée de la première éducation du jeune Prince. Animée de l'esprit de ses ancêtres, elle ne voulut rien souffrir auprès de la personne du Roi qui sentît la complaisance, la mollesse et la flatterie. Un *Général*, frappé de la vivacité de l'esprit de cet enfant, ne put s'empêcher de lui dire, qu'il feroit revoir un jour *Gustave Adolphe* à la Suède. « En croyant me flatter, vous pourriez bien dire vrai, » répliqua le petit *Gustave*, alors âgé de trois ans. On peut imaginer quelle admiration excita cette réponse, et quels présages on en tira pour l'avenir.

Gustave avait cinq ans lorsqu'il perdit la Comtesse de *Strœmfeld*, qui mourut en 1751. On lui donna pour diriger son éducation le Comte de *Tessin*, un des hommes les plus accomplis de son temps, ami et protecteur des arts, homme d'Etat, et bon citoyen. Ses soins redoublèrent à mesure que l'âge

(1) Voyez *Bemerkungen über eine Reise durch das nordliche Europa*, von Wraxalla. S. 88.

du jeune Prince les rendit plus nécessaires. *Tessin* enseignait à son élève les premiers principes de la morale et de l'art de gouverner, toujours sous quelque forme propre à inspirer de l'intérêt. Tantôt c'était des apologues, tantôt des récits ou des questions posées de manière à amener la véritable réponse. Le vieux Suédois, qui aimait son pays, n'avait pas seulement en vue de former un Roi, mais encore de former un Roi pour la Suède, c'est-à-dire, pour un peuple qui, comme *Mécène* le disoit des Romains, n'était fait pour supporter ni la liberté d'une république, ni le joug d'un despote (1).

Le Comte de *Tessin* jugea, avec raison, qu'un Roi appelé à régner sur une nation noble et généreuse comme la nation Suédoise, devait nourrir de bonne heure son âme de grandes maximes, de grandes actions, de tout ce qui est capable d'inspirer des idées élevées. Ce fut dans ces vues qu'il lui fit étudier l'histoire Romaine, saisissant avec soin toutes les occasions de faire voir à son

(1) Consultez l'ouvrage suédois dont la traduction allemande a pour titre: *Briefe an einem jungen Prinzen, von einem alten Mann*. 1756.

élève où conduisent les excès de l'ambition et d'un amour désordonné pour la gloire. Il lui demandait, un jour, quels étaient parmi les Romains, jusqu'à la première guerre Punique, ceux qui lui paraissaient les plus grands hommes? « Je préfère à tous les autres, » répondit *Gustave*, « *Coriolan*, *Camille*, » *Appius Claudius*, *Fabricius* et *Pyrrhus*. » *Coriolan* eût été un grand homme si son » orgueil ne l'eût égaré au point de le porter » à se venger de sa patrie parce qu'elle » ne récompensa pas ses services, quoi- » qu'il n'ait fait réellement autre chose que » de s'acquitter de son devoir. *Camille* sut » bien plus généreusement oublier ses griefs » contre sa patrie, et voler à son secours » aussitôt qu'il la vit en danger. *Appius* » *Claudius* voulut s'arroger le pouvoir » souverain en foulant aux pieds les lois, » et courut ainsi à sa perte. Le vertueux » *Fabricius* dédaigna les trésors du Roi » d'Epire, et refusa lui-même de vaincre » son ennemi par trahison. *Pyrrhus* fut un » des plus grands Capitaines, mais son » ambition le perdit. Je conclus de tout » ceci, qu'une ambition démesurée fait tou- » jours le malheur de ceux qu'elle possède. »

Gustave n'avait alors que sept ans : la lettre qui contient cette réponse subsiste encore (1). Néanmoins, ce même enfant qui déclamait si sagement contre l'ambition aimait à repaître son esprit de tous les traits d'héroïsme de la vie de *Gustave Adolphe* et de celle de *Charles XII*. On le voyait surtout occupé à réfléchir sur les batailles de Narva et de Pultava. Il donnait aussi de temps en temps des marques d'opiniâtreté, et annonçait pour l'avenir un caractère présomptueux et peu docile. On ne pouvait, par exemple, lui persuader de lire ni d'écrire le français ; étrange obstination au milieu d'une cour où les Français dominaient par leur argent, et où leur langue était alors généralement en usage, et chez un Prince qui témoigna dans la suite une préférence si marquée pour les Français et leur littérature.

Ce qui faisait encore plus d'impression sur l'esprit de *Gustave* que toutes les leçons de son instituteur, et ce qui faisait naître dans son âme les réflexions les plus profondes,

(1) Elle a été imprimée, avec plusieurs autres, en tête du recueil des Lettres de Tessin, sous ce titre : *Eines jungen Herren Antworten auf einer alten Mannes Briefe*. S. VIII.

c'était la situation du Roi son père. Ailleurs, le fils du Prince ne voit rien autour de lui qui ne soit fait pour lui inspirer de l'orgueil; à force d'entendre répéter qu'il peut tout, il est rare qu'il ne finisse par se le persuader à lui-même. Mais *Gustave* ne voyait guères autre chose de la royauté que les charges, les soucis et les inquiétudes qui l'accompagnent. Au reste, comme il convient de mettre le lecteur au fait de l'état des choses en Suède sous le règne du père de *Gustave*, on nous permettra d'exposer ici avec quelques détails la situation où se trouvait la Suède à cette époque. Elle se lie aux événemens qui suivirent, et nous y verrons déjà *Gustave* prendre une part active aux affaires.

Adolphe Fréderic, avant son couronnement, avait encore rassuré les esprits par un acte solennel que les Etats avaient exigé de lui, dans lequel il jurait une haine éternelle à la souveraineté absolue. S'il venait à violer son engagement, les Etats étaient à l'instant même dégagés de leur serment de fidélité envers lui, et quiconque songerait à rétablir le pouvoir absolu devait être puni comme un traître, ennemi du Roi et de la Patrie. Tout homme qui voulait remplir une

charge, soit dans l'Administration civile, soit dans l'Eglise, était tenu auparavant de jurer haine à la souveraineté. En remettant même les pleins pouvoirs aux Députés de la Diète, on leur interdisait la faculté d'étendre les prérogatives royales; bien plus, on les autorisait formellement à les restreindre (1).

Ce qui ne pouvait manquer d'arriver sous une pareille Constitution arriva. Deux partis divisèrent la Diète. La division avait déjà commencé, il est vrai, sous le règne précédent. A la tête de l'un des partis était le Comte *Arwid de Horn*; ses partisans se nommaient les *Bonnets*. L'autre parti avait pour chef le Comte *Charles de Gyllenborg*, et se nommait le parti des *Chapeaux*. Les *Bonnets* soutenaient que la *Suède* ne pouvait guérir ses plaies qu'à force de tranquillité et d'économie; ils voulaient à cet effet qu'on fît la paix avec la Russie, la Prusse et le Danemarck. Les *Chapeaux*, au contraire, ne parlaient que de rendre à la Suède son ancien éclat. « La Suède, disaient-ils, devait

(1) *Achenwalls Staasverfassung der heutigen vornehmsten Europœischen Reiche und Vœlker*. Th. 2. S. 625. Sechste Ausgabe.

» reconquérir la Livonie et la Finlande, les » deux plus belles perles de sa couronne. » La Russie était son ennemi naturel, et la » France son meilleur allié. » Le parti des *Bonnets*, dans l'origine, était attaché à la Cour qui le soutenait. Mais les choses changèrent dans la suite : les *Bonnets* embrassèrent le parti républicain, et les *Chapeaux* celui de la Cour (1).

Ces deux partis cabalaient l'un contre l'autre, se haïssaient, se persécutaient. Tantôt c'était des combats ouverts, tantôt des intrigues secrètes. Ces démêlés étaient aussi violens, aussi soutenus que ceux des *Guelphes* et des *Gibelins*, en Italie, dans le moyen âge, ou ceux que nous voyons régner entre les *Aristocrates* et les *Démocrates* en France.

On aurait peine à imaginer les artifices de tous genres dont les deux partis faisaient usage pour s'affaiblir réciproquement à l'époque importante où l'on distribuait les charges de l'Etat. Il n'est sorte de moyens qu'un parti ne se crût permis pour se fortifier aux dépens de l'autre. La Noblesse Suédoise est commu-

(1) *Canzlers Nachrichten* etc. Th. I. S. 124.

nément trop pauvre pour vivre sans emplois, et en même temps trop fière pour recourir aux ressources d'une industrie honnête. De là le même emploi se trouvait constamment brigué par plusieurs aspirans. Ceux qui n'obtenaient rien criaient à l'injustice, bien assurés que le parti le plus faible, c'est-à-dire celui qui ne dominait pas à cette époque, ne manqueroit pas de prendre leur cause en main, et de leur promettre tout pour le cas où il viendrait à reprendre le dessus. Lorsqu'un parti avait attiré à lui de pareils mécontens, il mettait tout en usage pour les faire nommer Députés à la Diète. Si c'était des cadets de famille, on s'occupait avant la session à leur acheter les prérogatives de leurs aînés, et il n'était pas rare de voir parmi ces derniers des hommes qui, las du tumulte des affaires, préféraient les douceurs d'une vie tranquille, ou un avantage du moment, à tous ceux que l'avenir pouvait leur promettre. Ceux qu'on ne pouvait gagner ni par la persuasion ni par les promesses, on les gagnait à force d'argent, surtout lorsqu'il s'agissait de nommer un Orateur à la Diète, ou un membre du Comité secret. Les Orateurs étaient chargés de proposer les avis, et de

poser les questions sur lesquelles on avait à prononcer ; d'où il est aisé de voir quelle influence ils exerçaient dans la Diète, maîtres comme ils l'étaient de présenter les questions sous un jour avantageux ou désavantageux, selon les intérêts de leur parti. Le Comité secret était chargé de conduire, sans la connaissance des Etats, toutes les affaires qui demandaient du silence. Il jouissait d'un pouvoir illimité pendant toute la durée de la Diète, et conservait encore dans la suite son influence au moyen de certaines instructions qu'il communiquait au Sénat, et auxquelles ce corps devait se conformer.

Il est vrai que le Sénat, chargé de l'exécution des arrêts du Comité, remplissait rarement cette fonction avec exactitude, et n'interprétait le plus souvent les volontés du Comité que d'après les vues de la puissance à laquelle la majorité de ses membres était vendue. Car, avouons-le à la honte de la Suède, ce Royaume dépendait alors tour-à-tour de la France et de la Russie, dont l'argent exerçait une pernicieuse influence dans le Sénat et dans la Diète (1).

---

(1) *Canzlers Nachrichten* etc. Th. I. S. 269.

Quelle que soit la forme de la Constitution d'un peuple, et sous quelque Gouvernement que vive ce peuple, il n'a d'attachement pour le bien public qu'autant qu'il n'y a qu'une seule volonté générale dans l'État. En Suède régnaient alors deux volontés directement opposées l'une à l'autre ; on y voyait deux espèces de Députés du peuple, deux Sénats ennemis dont l'influence réciproque était sans cesse en lutte ; chaque parti était vainqueur et vaincu tour-à-tour. L'esprit de parti et le plus vil intérêt dictaient les décrets du Sénat. Une des factions proposait-elle un avis utile, l'autre faction s'y opposait de toutes ses forces, de peur que ses antagonistes ne s'attirassent par là la bienveillance de la nation. Le seul cas où un parti ne s'opposait que faiblement et pour la forme à ce que proposait l'autre était celui où ses mesures étaient décidément nuisibles ; il espérait alors que le peuple en ressentirait avec aigreur les fâcheuses conséquences, et que le parti contraire perdrait toute son influence à la Diète prochaine. La force et le secret des deux partis appartenaient aux chefs, mais le même acharnement réciproque animait également tous les membres.

Quelque sage que fût l'avis proposé, il était combattu parce qu'on en détestait les auteurs. Une Diète était à peine terminée qu'on recommençait à cabaler pour la suivante. La corruption, qui s'exerçait sans pudeur dans la capitale, s'étendait aussi dans les provinces. On trafiquait ouvertement des suffrages aux élections. L'exemple des Députés qui s'étaient enrichis à la Diète était trop attrayant pour ne pas en séduire d'autres; peu résistaient à la tentation. Le patriotisme était éteint dans les cœurs, et personne ne songeait à le rallumer. Entrevoyait-on quelque nouveau moyen de s'enrichir, c'en était assez pour interrompre la marche des affaires. Il ne manquait pas de gens qui changeaient à chaque instant d'opinion, parce que leur opinion était vendue à celui qui la payait le plus. L'avarice et l'ambition pénétraient jusques dans l'interieur des familles, et y allumaient les feux de la discorde et de la haine. On s'emparait sans rougir d'une place d'où l'on venait de chasser quelqu'un de ses plus proches parens par les plus coupables intrigues. L'offensé renfermait son ressentiment, et se promettait une ample satisfaction à la première Diète. Un commerce

mutuel de politesse, et des démonstrations extérieures d'amitié ne rendaient pas la discorde moins réelle. La nation Suédoise, autrefois si noble et si fière, ne présentait plus qu'un peuple avili (1).

Le Roi, sans influence à la Diète, en avait encore bien moins dans le Sénat. Il n'avait à lui que deux voix : le Sénat s'assemblait en son absence et sans ordre ; on lisait sans lui les lettres des Ambassadeurs de Suède dans les pays étrangers ; on l'obligeait à signer les décrets portés en son absence ou malgré lui. En un mot, il n'est sorte d'artifices et de détours captieux qu'on ne se crût permis pour lui arracher toutes les prérogatives que lui accordait la Constitution. Un exemple suffira. Il y avait une loi en vertu de laquelle on devait nommer pour chaque place vacante trois Candidats dont le Roi avait à choisir un. La chose, de soi-même, était fort simple : s'il s'agissait, par exemple, d'élire six Sénateurs, on conçoit qu'on devait présenter dix-huit Candidats au

---

(1) Voyez *Lettre de l'abbé Michelessi à Monseigneur Visconti, sur la révolution arrivée en Suède le 19 Août 1772.*

Roi. Mais la Noblesse arrangeait les choses d'une autre manière. On composait pour la première place une liste de trois Candidats dont le Roi choisissait un. On substituait un autre nom au premier, et le jeu continuait de la sorte jusqu'à ce que les places vacantes se trouvassent toutes remplies. Au moyen de cette supercherie, dont le Roi n'osait se plaindre parce que la loi était observée au pied de la lettre, il n'avait réellement à choisir qu'entre huit candidats. Ce privilége parut pourtant avoir besoin d'une nouvelle restriction. On publia en 1756 une loi qui obligeait le Roi d'accepter tout candidat qui aurait été présenté plus de trois fois pour remplir une charge, sans qu'aucun prétexte pût le faire exclure à l'avenir (1).

Ce qui rendait ces perfides usurpations plus révoltantes encore, c'était la solennité affectée avec laquelle tout cela se passait. On voyait des hommes, sans cesse le nom de loi dans la bouche, défigurer ces mêmes lois par des interprétations mensongère, et s'en servir pour autoriser les plus crians

(1) Cette Loi se trouve en son entier dans l'ouvrage de *Canzler*, Th. I. S. 239.

abus. La Diète, par une loi de la Constitution, ne devait pas durer plus de trois mois (1); mais les Etats la prolongeaient arbitrairement. Il est vrai qu'ils en demandaient, pour la forme, la permission au Roi; mais le Roi était trop prudent pour rejeter une proposition qui ressemblait moins à une demande qu'à un ordre.

Un État déchiré par deux factions opposées, tour-à-tour plongé pendant plus d'une année dans l'anarchie d'une Diète, et soumis pendant trois ans à un pouvoir oligarchique, tel est le déplorable tableau qu'offrait la Suède. Le Roi y vivait sans considération, sans autorité, sans aucune espèce d'influence dans les délibérations publiques. Fantôme de Royauté, il voulait paraître à la Diète pour ne pas demeurer entièrement étranger aux affaires, et voyait à chaque session son crédit diminuer. Il semble que son autorité ne pouvait pas être réduite davantage : on verra pourtant dans peu jusqu'où les choses en vinrent à la fin (2).

---

(1) Voyez les règlemens de la Diète du 16 Octobre 1723, § 24, dans l'ouvrage de *Canzler*. Th. I. S. 232.

(2) Voyez *Schlœzers Staatsanzeigen*. B. XIV. Heft. 55. S. 314. Consultez aussi le Mémoire de *Gustave III* qui a pour titre : *Ueber der Gefahr des politichen Gleichgewichtes in Europa*. S. 137.

Le Comte de *Tessin*, Gouverneur de *Gustave*, venait de se retirer dans sa terre d'*Okeeroe*, près de *Norkoeping*, pour y terminer dans le repos une vie si utilement employée et dont il attendait le terme avec la constance du Sage (1). *Adolphe* se crut en droit, sinon comme Roi du moins comme père, de nommer lui-même les personnes appelées à vivre auprès de lui et de ses enfans. Il choisit donc un homme nommé *Dalin* pour être le Sous-gouverneur de *Gustave*. Les Etats ne tardèrent pas à se récrier contre ce procédé, se plaignant qu'on avait usurpé leur droit. Il fut décidé qu'on renverrait *Dalin*, et cette résolution fut signifiée au Roi dans une note d'ailleurs fort injurieuse. On alla plus loin : le Roi reçut, sous la forme d'une requête, l'ordre positif de congédier *Dalin* et de recevoir à sa place le Comte de *Scheffer*, membre du Sénat. En vain le Roi protesta contre cet acte de tyrannie, on méprisa également ses raisons et ses volontés. *Scheffer* prit possession de son nouvel emploi, et les Etats nommèrent

---

(1) Il mourut en 1770, âgé de soixante-dix ans.

bientôt après quelques autres personnes pour vivre auprès des jeunes Princes (1).

Cependant les deux factions des *Bonnets* et des *Chapeaux* étaient tour-à-tour victorieuses et abattues. Tantôt c'était un parti Français qui dominait, tantôt un parti Russe, mais jamais le parti de la nation (2).

Pendant la Diète de 1765 à 1767, qui dura trois ans au lieu des trois mois statués, le parti des *Bonnets* prévalut. Ce parti qui, de tout temps, s'était fait un mérite de l'esprit d'économie qui dictait toutes ses mesures, voulut donner encore plus d'éclat à son triomphe en accordant aux Suédois, pendant la durée de cette Diète, la liberté de la presse et une entière indépendance d'opinions (3). C'étoit faire à la nation un présent bien précieux sans doute; mais cette liberté, incompatible avec le despotisme et le pouvoir arbitraire, devient fréquemment fatale au Gouvernement qui l'accorde. Des

---

(1) *William Radcliffs Reise durch Schweeden*. S. 227, Leipzig, 1790.

(2) Ce sont là les propres expressions de *Gustave III* lui-même, dans le Mémoire cité plus haut. *Uber die gefahr* etc. S. 138.

(3) *Canzlers Nachrichten* etc. Th. 1. S. 150.

mémoires, des pamflets, des brochures de toute espèce, anonymes ou non anonymes, inondèrent à l'instant les provinces. Tous ces écrits, quelle que fût d'ailleurs leur forme, s'accordaient à relever les mesures ineptes ou dangereuses du parti dominant. Comme il est naturel de s'y attendre, on exagéroit impitoyablement ses fautes, et l'on avait grand soin d'atténuer ce qu'il pouvait faire de sage. Le mécontentement en vint au point qu'il y eut des gens qui conseillèrent au Roi d'en tirer parti. Déjà deux années auparavant, en 1756, un parti attaché à la Cour avait essayé d'opérer une révolution pour étendre les prérogatives de la Couronne. Le complot vint malheureusement à être découvert quelque temps avant d'éclater, et les auteurs, qui ne purent échapper à la poursuite, payèrent leur imprudence de leur vie. On vit couler sur l'échafaud, à Stockholm, le sang des *Brahés*, des *Horn*, et de plusieurs autres personnages également recommandables par leur naissance.

Adolphe Fréderic, naturellement calme et peu entreprenant, plus timide encore depuis cette dernière catastrophe, était assez

disposé à supporter patiemment son humiliation, mais il avait pour femme la sœur de *Fréderic le Grand,* dont l'âme était trop fière pour soutenir les mépris. Son fils *Gustave,* indigné de l'avilissement où il voyait son père réduit, frémissait aussi en secret en songeant que le même sort pourrait l'attendre un jour.

Ce Prince, alors âgé de vingt-deux ans, était marié depuis deux ans à *Sophie-Madelaine,* princesse de Danemarck. *Scheffer* avait achevé avec autant de zèle que de persévérance l'édifice dont le Comte de *Tessin* avait posé les fondemens. On possède encore aujourd'hui la correspondance qu'il entretenait avec *Gustave* (1), âgé alors de quatorze ans, et l'on ne peut la lire sans concevoir une haute idée du mérite de cet Instituteur (2).

Cette correspondance, qui roule sur ce que la morale, l'histoire et la politique ont de plus important, montre déjà un jeune homme

---

(1) Cette correspondance existe en Allemand sous ce titre : *Briefwechsel zwischen Sr. Kœnigligen, Hoheit dem Prinzen Gustafs* etc. *Greifsvald,* 1772.

(2) *Caractere und Anecdoten vom schwedischen Hofe.* S. 27. Nota.

plein de goût, d'esprit et de jugement; tout ce qu'il dit est d'une sagesse admirable, et annonce chez lui une supériorité décidée. S'il est toujours intéressant de découvrir dans la première époque de la vie de l'homme les germes du caractère qu'il doit déployer dans un âge mûr, combien cette étude ne devient-elle pas plus intéressante encore lorsqu'il s'agit de lire, dans l'enfance d'un homme destiné à devenir Roi, le principe des vertus et des faiblesses qui doivent influer sur le sort de plusieurs millions d'hommes? *Scheffer* le sentait parfaitement. Il avait soin, dans les occasions les plus indifférentes, de relever chez son élève une vanité et une inconstance qui prenaient par degré un empire dangereux sur son caractère (1); il comprenait combien il importait de prévenir les écarts de cette passion pour la gloire, qui peut devenir la source de mille actions généreuses, ou entraîner aux plus funestes excès. « Le véritable honneur, » répétait-il sans cesse à *Gustave*, « ne consiste que dans l'observation scrupuleuse des devoirs de son état. » La Royauté est un poste brillant, mais

---

(1) *Correspondance de Scheffer et de Gustave*. 1759.

» un pesant fardeau : celui qui ne se sent » pas capable de remplir les devoirs de Roi » est indigne aussi d'en usurper les prérogatives. »

Scheffer crut surtout ne devoir rien négliger pour mettre un frein à un penchant excessif à l'ambition qui se manifestait dans son élève. Le jour que *Gustave* eut quinze ans accomplis, il lui présenta un petit volume contenant un précis de la Constitution du Royaume (1). « L'étude de la morale, » lui dit-il, vous a déjà appris à connaître » les devoirs de l'homme en général; celle » du droit public vous a appris ceux aux- » quels est appelé un citoyen. Préparez- » vous aujourd'hui à étudier, avec toute la » réflexion dont vous êtes capable, les de- » voirs qui vous sont imposés comme à un » Suédois, comme à celui que la Providence » a choisi pour être le chef de la Nation. » *Scheffer*, par une analyse exacte de la Constitution de Suède, s'attachait à montrer au jeune *Gustave*, que l'horreur du despotisme

---

(1) Le précis se trouve en entier dans l'ouvrage de *A. T. Büsching* qui a pour titre : *Magazin für die neue Historie und Geographie*. Th. XII. S. 262—280.

en faisait le principe, et, en relevant les avantages que le Roi lui-même, aussi bien que la Nation, retirait de cet amour de l'indépendance, cherchait à le pénétrer de la même horreur. « Considérez d'une part, » lui disait-il un jour, « un Prince fidèle à
» sa parole et religieux observateur du ser-
» ment; ses peuples le respectent et le ché-
» rissent; sa conscience est en repos et
» son règne est tranquille; son autorité même
» s'accroît chaque jour, parce qu'on sait qu'il
» est le plus ferme soutien des lois. Voyez
» ailleurs ce Roi parjure, haï et méprisé de
» ses sujets, sans cesse assiégé au milieu de
» ses plus secrètes entreprises par le trouble,
» l'inquiétude et le remords, poursuivi par
» la crainte trop légitime de voir échouer
» ses coupables desseins, et s'évanouir ainsi
» dans l'espace d'un moment cette gloire
» usurpée. Comparez ces deux tableaux si
» opposés, et jugez vous-même ce que vous
» devez penser de ces faux amis qui pour-
» raient vous persuader un jour d'usurper
» un pouvoir que les lois vous refusent. »

Scheffer continuait ainsi le grand ouvrage que *Tessin* avait commencé. Tous deux étaient animés des mêmes principes et dirigés par les

mêmes vues. La forme de l'enseignement différait seule entr'eux : *Tessin* avait à instruire un enfant qu'il fallait encore amuser par des fables, *Scheffer* devait user d'une méthode plus sérieuse avec un élève d'un âge plus avancé. Que ne devait-on pas attendre d'un jeune homme tel que *Gustave* entre les mains de deux hommes aussi éclairés ? Aussi trouvait-on réunis dans sa personne tous les avantages que donne la nature, et ceux qui sont le fruit de l'éducation : un esprit vif, un jugement sûr, une âme ardente, un riche fonds de connaissances en histoire et en politique, une éloquence remarquable chez un homme ordinaire, mais étonnante chez le fils d'un Roi, cette popularité qui gagne les cœurs, jointe à ce sentiment intérieur qui accompagne la supériorité. Tant d'heureuses qualités mettaient *Gustave* en état de jouer un rôle brillant, quelque carrière qu'il eût voulu embrasser. Ce fut même lui qui, peu de temps après et dans une occasion bien importante, sut vaincre les irrésolutions et les scrupules du Roi son père.

Gustave fit en 1768 un voyage dans l'intérieur de la Suède. Il voulait connaître de

près et par lui-même les besoins, les vœux et les sujets de plainte d'un peuple sur lequel il devait régner. La pureté avec laquelle il parlait suédois ne contribua pas peu à lui attacher le peuple ; on était ravi d'entendre ce Prince parler une langue qu'on n'avait entendue dans la bouche d'aucun Roi depuis près de cinquante ans. Il engagea les Fonctionnaires publics et tous ceux qui pouvaient avoir des plaintes à porter, à lui présenter leurs requêtes par écrit. Quelque temps après son retour, le Sénat envoyait un acte à signer au Roi son père ; *Gustave* survient, et, soutenu par les principaux partisans de la Cour, obtient de lui qu'au lieu de signer il emploie toute son autorité à faire convoquer une Diète extraordinaire destinée à écouter les plaintes de la Nation. Le Roi cède et renvoie l'acte sans le signer, en déclarant en même temps que si, contre son attente, le Sénat rejette sa demande, il est décidé à renoncer au Trône pour ne plus régner sur un État qui marche à sa ruine.

Le Sénat ne fait d'abord aucune réponse. Enfin l'on déclare au Roi que la convocation d'une Diète méritait une plus sérieuse délibération, et on lui intime en même temps

l'ordre de se désister d'une entreprise contraire aux lois du Royaume. *Adolphe* n'en demeure pas moins inébranlable dans sa résolution. *Gustave*, l'âme de toute l'affaire, se rend en personne, le 15 décembre 1768, à la Chancellerie du Sénat, pour y redemander le sceau Royal au nom de son père. On le lui refuse. Lui, sans se déconcerter, parcourt les autres Bureaux, déclare partout que le Roi vient d'abdiquer, et distribue à tous les Membres assemblés un mémoire imprimé qui contenait les raisons de cette démarche.

Cette abdication causa l'étonnement qu'elle devait faire naître. Le Sénat hésita même quelque temps; on finit par députer quatre Membres auprès du Roi pour essayer de le faire renoncer à sa résolution. Tout fut inutile. Bientôt après suivit une nouvelle députation qui lui accorda sa demande. *Adolphe* remonta donc sur le Trône, le 19 décembre 1768, c'est-à-dire, cinq jours après son abdication. La Diète fut convoquée pour le 28 août de l'année suivante (1).

---

(1) *Canslers' Nachrichten.* Th. I. S. 150.— *W. Radcliff's Reise durch Schweeden*, S. 234.

Les Russes étaient engagés alors dans une guerre avec les Turcs, et marchaient à grands pas vers la victoire. La France, qui voulait soulager la Porte accablée par les armes de la Russie, et qui savait si bien jeter le trouble dans l'Europe par son argent et ses intrigues, cherchait à engager la Suède à se déclarer contre la Russie. Elle avait d'ailleurs alors la plus grande influence dans ce Royaume. On offrait des millions pour subsides. On gagna à fòrce d'argent le Maréchal du Royaume et tout le Comité secret. Les négocians suédois eux-mêmes formèrent une souscription considérable en faveur du parti français. Le plan consistait à déférer au Roi et au Sénat le pouvoir de rompre avec la Russie sans assembler les États, et de déclarer la guerre à cette Puissance; mais le projet échoua, principalement par la vigilance et l'activité du colonel *Pechlin*. D'ailleurs, le goût qu'*Adolphe Fréderic* avoit toujours témoigné pour le repos se fortifiait avec l'âge. La France et le parti de la Cour, quoique bien convaincus de la possibilité d'exécuter une fois quelque révolution importante, désespéraient alors d'en venir à bout sous son règne. Tous les

yeux étaient fixés sur *Gustave*; les anciens Suédois voyaient avec inquiétude, et les hommes avides de changement avec un sentiment d'amour et d'espoir, un jeune prince plein d'ardeur, d'affabilité et de courage, déjà connu par son éloquence, chef d'une nation brave et propre aux actions d'éclat, et qui paraissait plus en état que personne d'exécuter cette révolution si désirée (1).

Il avait encore été décidé, avant la fin de la Diète (car c'était de la Diète que dépendaient ces sortes de choses), que les Princes suédois iraient parcourir l'Europe, afin d'apprendre à en connaître plus particulièrement les différens peuples. On leur assigna l'argent nécessaire pour le voyage. Le Duc de *Choiseuil*, premier Ministre de France, avait témoigné une extrême envie de voir *Gustave* à Paris. Ce Prince entreprit effectivement le voyage, et se rendit à Paris le 4 Février 1771, sous le nom de comte de Gothie, et accompagné du Prince *Adolphe Fréderic*, son frère puîné. *Gustave* se proposait de passer quelque temps dans cette ville intéressante, pour se rendre ensuite à Londres, au printemps; de là il

(1) *W. Radcliffe' Reise* etc. S. 238.

comptait d'aller passer l'été en Italie, et de poursuivre son voyage en automne jusqu'à Vienne. Cette manière rapide de parcourir les pays les plus intéressans et les plus éclairés de l'Europe, l'aurait mis à portée d'observer d'un coup-d'œil ce que chacune de ces différentes contrées offre de plus digne d'attention pour un homme qui cherche à s'instruire.

Les Ministres de France lui témoignèrent beaucoup d'égards. Peut-être les vues qu'on avait sur lui pour l'avenir contribuèrent-elles à lui procurer cet accueil, mais il est du moins sûr que son mérite personnel y entra pour beaucoup. Il était impossible de ne pas reconnaître en lui un caractère et des talens fort supérieurs. On fut également frappé à la Cour, au Théâtre, à l'Académie, de voir arriver de ce Nord dont les Français se font communément des idées si effrayantes, un Prince qui, au milieu d'une ville brillante et polie comme Paris, semblait partout à sa place comme s'il y eût vécu toute sa vie. Ce fut là que se noua entre *Gustave* et les Princes Français une amitié dont on verra quelque jour les effets.

Ainsi s'écoulaient rapidement les premiers

temps de son séjour à Paris, entre l'instruction et les plaisirs, quand le sort vint l'appeler à entrer dans une carrière nouvelle. Ici commence le rôle important que nous lui verrons bientôt jouer. Il y avait peu de semaines qu'il avait quitté Stockholm lorsque, le 12 Février 1771, le soir d'une fête de la Cour, le Roi son père fut saisi subitement d'un spasme dans la poitrine, et expira avant que les secours pussent arriver. Le Sénat s'assembla sur-le-champ, et la même nuit où *Gustave* était applaudi au spectacle par le peuple de Paris, il fut proclamé Roi troisième de son nom à Stockholm, et les Suédois lui prêtèrent le serment de fidélité. On convoqua aussi la Diète, en vertu des lois du Royaume, pour le 13 Juin suivant.

Le Lieutenant-général *Scheffer* se rendit promptement à Paris avec ces nouvelles, pour en instruire le nouveau Roi, qui ne s'attendait point à un pareil événement. Il lui remit en même temps à signer un *Acte de sûreté* (1) dans lequel le Roi s'engageait par serment à reconnaître la Constitution de 1720, et à regarder quiconque voudrait

(1) *Canzlers' Nachrichten*, Th. 1. S. 277.

essayer, ouvertement ou en secret, de rétablir la souveraineté absolue, comme traître à la Patrie et ennemi du Roi et de l'État. *Gustave* signa l'engagement parce qu'il ne s'offrait pas à lui pour le présent de moyen de s'y soustraire.

Les affaires qui l'avaient attiré à Paris se terminèrent avec d'autant plus de promptitude et de succès que le Négociateur était devenu Roi dans l'intervalle. La France, depuis la guerre de sept ans, devait payer aux Suédois environ un million et demi d'écus (1) : on en compta sur-le-champ la moitié, à Paris même, à Gustave, en lui promettant de lui faire tenir le reste quand il en aurait besoin pour opérer une révolution dans le gouvernement suédois. La Cour de France s'engagea de plus à lui fournir de forts subsides toutes les années (2).

Un jeune Prince tel que *Gustave*, amateur éclairé de tout ce qui est beau et aimable, eut de la peine à quitter sitôt la nation la plus civilisée de l'Europe ; mais des devoirs importans l'appelaient ailleurs. Il quitta enfin

---

(1) Voyez *Mémoires depuis la paix de Hubertsbourg, en 1763*, par *Fréderic II*.

(2) *Sheridan's history of the late revolution in Sweeden*. p. 252.

Paris au mois de Mars 1771. Le philosophe d'*Alembert*, dans une séance de l'Académie où *Gustave* assista, avait lu un dialogue entre *Descartes* et la Reine *Christine* dans l'Élysée, rempli des allusions les plus délicates et les plus flatteuses pour le jeune Roi. Au départ de *Gustave*, il écrivit au Roi *Fréderic II* : « Le Roi de Suède, le digne neveu de V. M., » paraît vouloir marcher sur vos traces ; ce » Prince ne peut se proposer un plus beau » modèle ; ce Prince emporte de la France » l'estime universelle et l'attachement de tous » ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. » Son départ accéléré m'a privé du bonheur » de lui faire ma cour, si ce n'est pendant » quelques instans ; mais ses bontés m'ont » pénétré de reconnaissance. On dit qu'il » doit voir V. M. en passant à Magdebourg. » Qu'il aura de choses intéressantes à lui » dire de ce qu'il a vu ! et quelle matière de » réflexions pour V. M., moitié tristes, » moitié plaisantes, mais toujours très- » philosophiques, et telles, en un mot, » qu'elle les sait faire (1) ! » Effectivement *Gustave* vit son oncle *Fréderic* à Berlin,

(1) *Correspondance du Roi Frédéric II* etc. 4 Avril 1771.

après avoir eu le bonheur de passer deux jours à Reinsberg avec le Prince *Henri*, frère du Roi.

Fréderic, dont les yeux savaient si bien lire dans l'avenir, ne se trompa point dans le jugement qu'il porta de *Gustave*, ni dans ce qu'il annonça de lui. « Je ne connais point » le Roi de Suède; je l'ai entendu applaudir » par des connaisseurs, et je serais bien aise » de le voir; il n'aura qu'à s'imiter lui-même » et suivre la route qu'il s'est tracée. Mais » quel pays pour les arts que la Suède! Un » de ses plus savans hommes soutient que le » paradis perdu s'est trouvé en Scanie; un » certain Linnaeus assure que les chevaux et » l'homme sont de même nature; je ne sais » quel autre fou conjure les âmes et s'en- » tretient avec tel mort qu'on lui propose. » A considérer ces gens-là, on ne dirait » jamais qu'un philosophe de la trempe de » Descartes ait mis le pied en Suède; ou il » a mal cultivé ce terrain, ou les germes » qu'il a répandus ont étrangement dégénéré. » Ceux qui veulent faire honneur à la Reine » Christine de son abdication débitent, » qu'indignée du peu de connaissances et des » mœurs agrestes des Suédois de son temps,

elle

» elle préféra de vivre en personne privée,
» au sein d'une nation civilisée et ingénieuse,
» au plaisir de commander à un peuple qu'elle
» n'estimait pas. Pour ce Roi-ci, je parierais
» bien qu'il n'abdiquerait pas pour de telles
» raisons : il essaiera sans doute d'éclairer le
» Nord et de répandre le goût des arts et
» des sciences, pour qu'ils règnent à la place
» d'anciens préjugés et d'une pédanterie
» gothique dont les universités ne sont pas
» encore purgées dans ce pays-là (1). »

Gustave n'en retourna pas moins dans sa patrie plein de cette hardiesse et de cette confiance naturelles à son âge, mais admirables chez un Prince appelé à régner alors en Suède. Il reçut à Stralsund une ambassade qui venait le féliciter, après quoi il alla faire son entrée à Stockholm le 30 Mai 1771. Il fut reçu au milieu des acclamations du Peuple et de l'allégresse publique. Partout on entendait crier : Vive Gustave ! Notre Roi ! l'Espérance de la Nation !

(1) *Lettre du Roi de Prusse à d'Alembert*. 7 Mars 1771. — *Frédéric* annonce, quelques pages plus loin, qu'il a vu *Gustave*, et confirme, à cette occasion, le jugement qu'il en avait porté d'avance, avant de l'avoir vu.

LIVRE II.

Le nouveau Roi se fait chérir du Peuple. — Cabale des Chapeaux et des Bonnets. — La Diète du Couronnement s'assemble le 13 Juin 1771. Le parti des Bonnets a le dessus. — Inquiétudes de Gustave et dangers qu'il court à cette occasion. — La Noblesse se brouille avec les trois autres Ordres de l'état au sujet de l'Acte de sûreté. On dépose les anciens membres du Sénat. — Couronnement de Gustave le 29 Mai 1772. — Longs débats au sujet de la Diète, et commission extraordinaire. — Famine dans les provinces. — Mécontentement du Peuple. — Révolte de la garnison de Christianstadt — Révolution du 19 Août 1772. — Nouvelle Constitution.

RIEN n'égale l'allégresse avec laquelle le nouveau Roi fut reçu par son peuple à Stockholm, comme rien n'égale l'affabilité avec laquelle ce Prince accueillait tous ceux qui approchaient de sa personne. Trois jours de la semaine, l'accès du Trône était ouvert à tous les Suédois. L'habitant de Stockholm,

comme le paysan des forêts de la Dalécarlie, qui avait quelque plainte à porter au Roi, ou quelque grâce à lui demander, était sûr d'être reçu de lui avec la plus touchante bonté. L'impartialité et la simplicité qui régnaient dans ses audiences avaient quelque chose de bien rare. La pompe et le faste en étaient soigneusement bannis : ni le rang, ni la faveur n'y donnaient aucun privilége. Tout Suédois qui voulait se présenter au Roi pouvait s'introduire sur-le-champ, sûr de trouver en lui un protecteur et un ami, bien plus encore qu'un maître. *Gustave* n'était pas moins admirable par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il entrait lui-même dans les détails de la vie domestique, s'informant avec soin de tout ce qui pouvait être de quelque intérêt pour lui ou pour les autres, cherchant à rendre tout le monde heureux, et, ce qui n'est souvent pas d'un moindre prix que des secours réels, consolant les malheureux, du moins par son air de sensibilité. Rien de plus expressif que ce que lui dit, en le quittant, un paysan de la Dalécarlie à qui il venait d'accorder une grâce.
» Que Dieu te conserve, ô mon Roi! s'écria-
» t-il dans le transport de sa reconnaissance;

» je sors satisfait de chez toi. Mes com-
» patriotes ne croiraient jamais ce que je
» vais leur dire de toi s'ils n'avaient sous
» les yeux ce papier écrit de ta main. Ils
» diront que tu es un bon père, et que si
» tu as jamais besoin de tes enfans, tous
» les habitans des Trois Vallées sont prêts
» à voler à ton service. »

Un nouveau trait de popularité acheva de faire de *Gustave* l'idole du peuple. La disette régnait alors en Suède ; un règlement obligeait les boulangers à vendre le pain à un prix fixé. *Gustave* fit saisir chez eux des pains de toute espèce, et voulut les faire peser sous ses yeux et devant le Sénat. Le peuple toujours confiant n'examina pas quelle part l'ambition pouvait avoir à cette sollicitude paternelle dont ce jeune Monarque semblait animé pour ses sujets (1).

Cependant *Gustave*, toujours occupé du succès de ses entreprises, ne songeait plus qu'à gagner les chefs des partis, comme il avait déjà gagné la masse de la Nation. Il sera bon de jeter un coup-d'œil sur ce qui se passait alors entre ces partis.

(1) *History of the late Revolution in Sweden*, page 323.

La faction des *Bonnets* se plaignait de *Gustave*. Ce Prince, à les entendre, portait autant d'atteintes à la liberté nationale toutes les fois qu'il faisait la moindre difficulté à se soumettre aux nouveaux changemens par lesquels on cherchait à limiter sa puissance. Ils voulurent déférer aux Etats le pouvoir exécutif aussi bien que le pouvoir législatif, et remirent à la Diète suivante l'exécution de leur décret. Dans la faction des *Chapeaux*, le génie entreprenant de *Gustave* faisait également ombrage, avec cette différence que tous les membres n'étaient pas d'accord entr'eux sur les moyens de prévenir ce qu'on redoutait. Les uns voulaient qu'on remît entre les mains du Sénat une puissance assez forte pour opposer une barrière solide aux efforts du Roi. D'autres, à la tête desquels était le Sénateur de *Sinclair*, voulaient, au contraire, qu'on étendît les prérogatives de la Couronne, véritable moyen, selon eux, de contenir dans les bornes du devoir un jeune Prince qui se sentait du courage et des talens.

Tels étaient les différends qui agitaient intérieurement ces partis. Ces dissensions, animées par l'or des Puissances étrangères,

éclataient au-dehors d'une manière encore plus désastreuse.

La Diète où devaient se célébrer les funérailles du Roi et le couronnement de *Gustave* s'ouvrit le 13 Juin 1771. La première cérémonie se passa sans difficulté. *Adolphe Fréderic* reçut à ses obsèques une marque d'honneur qu'on n'avait accordé à aucun Roi de Suède avant lui. *Gustave* s'avança auprès du cercueil de son père, comme pour prononcer une oraison funèbre à la manière des anciens. Il avait préparé pour la circonstance un discours où se peignaient sa sensibilité et la tournure de son caractère; mais il était trop affligé pour le prononcer lui-même: l'Evêque de Lindkoping le prononça au nom du Roi (1).

Le couronnement de *Gustave*, second objet de la Diète, souffrit plus de retard. *Gustave*, dans un discours qu'il tint à l'ouverture de la Diète le 29 Juin 1771, ne cessait de prêcher la concorde aux Etats, et de protester son respect pour la Constitution. « Né et élevé au milieu de vous, »

(1) Ce Discours forme un appendice à la *Lettre à Mgr. Visconti sur la Révolution arrivée en Suède le 19 Août 1772, par l'Abbé Michelessi*, pages 80—102.

disait-il à la fin de son discours, « j'ai appris
» dès l'âge le plus tendre à aimer ma patrie
» et à m'enorgueillir du nom de Suédois.
» Gouverner un peuple heureux et libre,
» être au milieu de mes sujets le premier
» Citoyen de l'Etat, a toujours été le plus
» ardent de mes désirs et le comble de la
» gloire que j'ai ambitionnée. J'ai vu les
» Nations étrangères; j'ai étudié avec soin
» dans les livres et dans le monde les opi-
» nions des hommes, les formes diverses de
» Gouvernement, l'état de prospérité des
» différens peuples, et je me suis convaincu
» que ce n'est ni le pouvoir sans bornes
» du Souverain, ni la pompe extérieure,
» ni une économie rigoureuse, ni les trésors
» immenses qu'on entasse, mais l'amour de
» la Patrie et l'union des citoyens qui font
» le principe du bonheur des Etats. Il dé-
» pend de vous d'être le peuple le plus
» heureux de la terre. Travaillons de con-
» cert à éteindre les haines; ne soyons plus
» jaloux que du bien public, et que cette
» Diète soit une époque à jamais mémo-
» rable dans les fastes de la Suède (1). ».

---

(1) *Discours du Roi à l'ouverture de la Diète, le 25 Juin 1771, dans la Correspondance de Michelessi*, pages 75—79.

Ceux qui ne jugent la conduite des hommes puissans que par les dehors, sans jamais apercevoir les ressorts secrets qui les font agir, ne pouvaient assez admirer le patriotisme et les vues désintéressées de *Gustave*. Ils ne voyaient en lui que le meilleur des Rois, persuadés que son unique but était d'arrêter les progrès de la corruption, de mettre la Suède à l'abri de l'influence étrangère, et de ramener au sein du Royaume la concorde et la paix. Mais ceux qui connaissaient mieux l'histoire des hommes, ou ceux en qui une sagacité naturelle suppléait les lumières de l'expérience, soupçonnaient l'attachement de *Gustave* pour la Constitution moins sincère qu'il ne voulait le faire paraître, et se défiaient de ces protestations fastueuses que personne n'exigeait. Ils apercevaient aussi fort bien chez lui, au travers de l'impartialité dont il se piquait, une préférence décidée pour les partisans de la France, et il était aisé de voir que la Cour de Stockholm se modelait tous les jours sur celle de Versailles. Le Chev.er *Goodrike*, Ministre d'Angleterre, et le Comte d'*Ostermann*, Ministre de Russie, reconnaissaient également tous deux que jamais leurs Cours, depuis qu'elles se mêlaient

des affaires de la Suède, n'avaient eu à lutter contre un antagoniste aussi redoutable que *Gustave III* (1). Ils avaient vu la France, qui n'avait entretenu jusqu'alors en Suède d'autres Ministres que des envoyés du second ordre, députer à Stockholm, peu de temps après le retour du Roi, un Ambassadeur en titre, non un de ces personnages insignifians et de ces courtisans sans mérite dont on a vu plus d'un auprès des Cours étrangères dans le cours de la guerre de sept ans, mais un *Comte de Vergennes*, homme rempli de moyens et de connaissances, qui ne pouvait avoir été nommé que pour quelqu'affaire de la plus haute importance. On vit arriver bientôt après lui un Ministre d'Espagne, chargé, à ce qu'il annonçait, par la Cour de Madrid, d'appuyer le parti Français auprès de la Diète.

Les Ministres d'Angleterre et de Russie réunissaient leurs efforts pour faire échouer les projets de *Gustave*. Ils savaient bien qu'il existait depuis long-temps une fermentation

(1) Voyez *Sheridan*, page 325. *Sheridan* fut témoin oculaire de la Révolution du 19 Août 1772. Il était intéressé par son état à l'étudier aussi exactement que possible, car il était alors secrétaire de la légation anglaise à Stockholm. *Coxe*, dans son *Voyage au nord de l'Europe*, paraît faire grand cas de son témoignage.

cachée, et que de si grands préparatifs annonçaient quelque grande révolution prête à éclater.

Il ne se présenta pas à leur esprit de remède plus prompt et plus sûr que de conclure au plutôt l'alliance depuis long-temps projetée entre la Suède, l'Angleterre et la Russie. Mais ils sentaient aussi qu'ils essaieraient en vain d'entamer la négociation tant que le ressort du Gouvernement demeurerait entre les mains de la France, et que *Gustave* favoriserait le parti Français.

La première opération qu'ils avaient à faire était de faire sortir du Sénat la plus grande partie des membres qui le composaient alors, et qui étaient vendus aux intérêts de la France, pour confier ensuite l'administration de l'Etat aux partisans de l'Angleterre et de la Russie. Ce premier pas une fois fait, ils pouvaient se tranquilliser sur la suite et être assurés du succès. Les projets du Roi insensiblement dévoilés ne manqueraient pas d'éveiller les craintes des deux partis, car la faction des *Chapeaux* elle-même, malgré son attachement pour les Français, n'aurait jamais sacrifié la Constitution de son pays au désir de s'allier à ce peuple. Le

Roi pénétra sans peine le secret de ses adversaires, et employa toute l'adresse imaginable à faire échouer leur dessein.

A l'ouverture des Etats généraux, le parti des *Bonnets* avait dans le Clergé, dans la Bourgeoisie et dans l'ordre des paysans, la majorité la plus décidée. Les *Chapeaux* avaient le dessus parmi la noblesse: entr'eux on comptait le Baron *Axel Leyonhufoud*, Maréchal du Royaume, homme précieux par ses lumières et son rare mérite. Mais le Comité secret dont plusieurs membres étaient tirés du sein de la Bourgeoisie, était presqu'entièrement dévoué au parti des *Bonnets*. On n'y comptait que quatre membres du parti opposé, et ces membres étaient des Ecclésiastiques. On se rappelle ce que nous avons dit plus haut sur l'étendue des fonctions du Comité secret. Il jouissait d'une pleine autorité dans tout ce qui regardait les affaires étrangères; c'était aussi lui qui dictait presque tous les arrêts de la Diète, et cette assemblée se conformait presque toujours à ses volontés. L'influence si puissante que la Russie et l'Angleterre exerçaient sur le Comité secret devait naturellement remplir le Roi d'inquiétude, et lui faire craindre que le parti de

la Cour ne fût bientôt complètement écrasé. La situation où se trouvait alors *Gustave* avait quelque chose de fort alarmant. Si, comme tout semblait l'annoncer, le parti des *Bonnets* venait à avoir trop décidément le dessus, le Roi devait s'attendre à voir ses amis et ses partisans chassés de toutes les places auxquelles était attachée quelque espèce de confiance et de pouvoir. Leur déposition devait être immanquablement suivie de la conclusion d'une alliance avec la Russie et l'Angleterre : dès lors il fallait renoncer pour toujours à l'espoir de renverser un Gouvernement que les deux premières Puissances de l'Europe entreprenaient de garantir. Le parti des *Chapeaux* prévalait, il est vrai, parmi la noblesse; mais cette prépondérance n'offrait au Roi aucun avantage réel. Les chefs de cet Ordre étaient trop attachés à l'or que l'Angleterre, la France et la Russie leur prodiguaient tour-à-tour, pour désirer sérieusement de voir changer une Constitution qui leur procurait ces largesses. Cette source de gain devait tarir aussitôt qu'un nouvel ordre de choses les dépouillerait de l'influence et du crédit dont ils avaient joui jusqu'alors. *Gustave* avait,

il est vrai, le bonheur bien rare pour un Roi, de posséder des amis dévoués à ses intérêts, et prêts à tout sacrifier pour lui, quoi qu'il eût voulu entreprendre. Mais ces amis étaient trop peu nombreux pour former à eux seuls un troisième parti dans la Diète. Tout ce qu'ils pouvaient faire alors était de ne se mêler de rien, et d'attendre que quelque circonstance favorable, effet du hasard ou amenée par l'habileté du Roi, les mît à portée de servir d'instrumens à ses desseins.

Gustave sentait toutes les difficultés qu'il avait à vaincre, et la nécessité d'user de circonspection. Rien n'égale l'attention scrupuleuse avec laquelle il mesurait toutes ses démarches, et pesait jusqu'aux moindres paroles qui sortaient de sa bouche. Depuis long-temps le peuple, victime de l'oppression, observait avec une secrète indignation la conduite de ses chefs. Mais ce n'était pas encore assez pour *Gustave*, il fallait porter à la dernière extrémité le ressentiment du peuple; il fallait mettre le peuple tout-à-fait dans ses intérêts. Or, c'est ce dont il n'était guères possible de se flatter; le peuple, dès long-temps accoutumé à souffrir sans se plaindre, était trop écrasé pour qu'on pût

espérer de lui faire secouer le joug. *Gustave* n'en avait rien à craindre, à la vérité, pour le succès de ses projets, mais il n'en avait non plus aucun secours à attendre s'il ne réussissait, à force d'art, à gagner insensiblement les esprits et à les amener vers ses vues.

Gustave voyait de deux côtés des raisons de craindre : d'une part, trop de précipitation pouvait le perdre; de l'autre, des retards permettaient au parti Anglais et Russe d'exercer à la Diète une influence dont il deviendrait impossible de prévenir les effets. Néanmoins sa prudence et sa rare pénétration lui suggérèrent les moyens de sortir de cette terrible alternative. Il trouva le secret d'en imposer à tous les partis à la fois et de les faire concourir, à leur insçu, à l'exécution de ses desseins. Aidé de leur secours, il parvint enfin, à force de détours et d'artifice, à réaliser ses projets et à déconcerter pour jamais les leurs.

La déposition des membres du Sénat était, comme nous l'avons déjà vu, le but principal où tendaient les efforts des *Bonnets*. Le Roi, qui sentait qu'il ne pouvait empêcher entièrement cette mesure d'avoir son

effet, cherchait du moins à en retarder autant que possible l'exécution, et il ne se présentait pour cela qu'un seul moyen, c'était de maintenir la Diète dans l'inaction, en faisant naître artificieusement des difficultés dans toutes les affaires qui devaient s'y traiter avant celle-là.

Parmi les objets dont les Etats avaient à s'occuper avant tous les autres, était l'*Acte de sûreté* que *Gustave* devait signer avant son couronnement. Il s'éleva à ce sujet une violente contestation entre la noblesse et les trois autres Ordres de l'Etat. La question était importante. Il régnait d'ailleurs, depuis quelque temps, entre ces deux partis une froideur et une jalousie auxquelles la circonstance donna lieu d'éclater. Un arrêt du Sénat avait fait naître cette nouvelle brouillerie. Le Sénat, lorsqu'il avait été question de nommer un Vice-Président à la Cour supérieure d'Abo, avait posé pour principe, que les nobles seraient seuls en possession de remplir les grandes dignités de l'Etat (1). Une pareille déclaration, injuste dans tous les pays du monde, était faite pour exciter

(1) *Canzler's Nachrichten.* Th. I. S. 161.

un soulevement général dans un Etat libre. Les trois Ordres inférieurs soutinrent de leur côté, comme on peut aisément le concevoir, que ce principe était directement contraire à la Constitution; que tout homme de mérite, qu'il pût montrer ou non sa généalogie, était également capable de remplir les premières charges de l'Etat, et qu'un simple Bourgeois avait autant de droit qu'un Noble à la dignité de Sénateur.

Les Etats libres ont été de tout temps un théâtre de querelles entre la Noblesse et le Peuple. On devait naturellement s'attendre que le Roi s'empresserait de profiter des circonstances, et ferait servir à son avantage la désunion qui régnait entre les partis. Les partisans de la Cour n'oublièrent rien pour fomenter la discorde, et pour brouiller la Noblesse avec les trois autres Ordres de l'Etat. C'était là de tous les moyens qu'on pouvait employer le plus propre à entretenir la Diète dans cette inaction dont le Roi avait besoin pour ses projets, et dont il sut habilement profiter.

Le Roi, fidèle au plan qu'il s'était prescrit, affectait toujours le plus ardent patriotisme, avec un art capable d'en imposer au peuple, qui

qui ne voit que le dehors des choses. Il amusait les deux partis par des propos de réunion qu'il savait bien devoir être rejetés, et qu'il était bien éloigné de désirer qu'on acceptât; ses discours, qui avaient toutes les apparences de la sincérité, annonçaient le zèle le plus ardent pour le bonheur du peuple. On le voyait toujours indifférent pour ses propres intérêts, sans cesse occupé de ceux de l'Etat et des moyens de ramener la paix dans la Diète. En un mot, il fit si bien, que les politiques les plus clairvoyans furent trompés aussi bien que les autres sur ses véritables projets.

Le 28 Novembre 1771, le Roi rassembla auprès de lui le Maréchal du Royaume et les orateurs de la Diète, et leur tint ce discours: « Si mes intentions étaient moins loyales et » moins sincères, si je n'étais pas aussi intimement attaché que je suis à ma patrie, » à sa Constitution, à sa liberté et à sa gloire, » je pourrais, à l'exemple de quelques-uns » de mes prédécesseurs, attendre en repos » l'occasion de profiter de la désunion de » mes sujets pour m'élever sur les débris des » lois et de la liberté. Mais mon cœur est » bien éloigné d'une telle pensée. Le vœu

» le plus ardent que j'ai formé est de voir
» les Etats accepter mes offres et me choisir
» pour arbitre de leurs différends. Qu'ils ne
» craignent rien de ma part : satisfait des
» prérogatives qu'ils ont jugé à propos de
» m'accorder, je ne réclame rien pour moi-
» même (1). » *Gustave* ne s'en tint pas à ces protestations; il alla jusqu'à prier les Ministres d'Angleterre et de Russie de chercher s'ils ne pourraient point, par leur entremise, travailler au rapprochement des partis ennemis.

Le point capital qui divisait alors la Noblesse et les trois autres Ordres, était de savoir si, dans l'Acte de sûreté que *Gustave* devait signer avant de monter sur le Trône, on devait ajouter aux engagemens qu'avait signé le feu Roi, de nouvelles clauses qui restreignissent encore la puissance royale. La Noblesse s'opposait à cette innovation. Les trois autres Ordres soutenaient au contraire que puisqu'il s'était fait de nouvelles Lois depuis l'avénement du Roi précédent, ces Lois devaient nécessairement

(1) On trouve ce discours en entier dans la *Correspondance de Michelessi*, page 106—111.

entrer dans le nouvel acte. Les deux partis demeurèrent également affermis dans leurs sentimens, et leurs débats ne servirent qu'à retarder les opérations de la Diète. Au reste, les trois Ordres inférieurs étaient en droit de se plaindre, et de suspecter encore la sincérité du Roi; car il y avait une Loi dans la Constitution en vertu de laquelle toute mesure acceptée par trois Ordres de l'Etat, devait avoir force de Loi, sans pouvoir être l'objet d'une délibération ultérieure. Mais la Noblesse, fort accoutumée à interpréter les lois au gré de ses vues, avait réussi à faire ranger le cas en question parmi ceux dans lesquels le consentement des quatre Ordres était requis. Le Roi, qui se refusait à signer l'Acte présenté jusqu'à ce qu'il eût le consentement de la Noblesse, fit assez voir dans toute cette occasion que ses propos de concorde et de réunion n'étaient qu'un piége. On sait d'ailleurs que les *Bonnets* eux-mêmes avaient un puissant parti parmi la Noblesse, et que les amis du Roi pouvaient par conséquent, en se retirant du parti des *Chapeaux*, donner la majorité des voix au parti opposé. Il est donc évident qu'il n'eût dépendu que du

Roi d'obtenir le consentement de la Noblesse s'il l'eut réellement désiré.

Ces dissensions intarissables maintinrent la Diète dans l'inaction. Les Etats s'étaient assemblés en Juin 1771, et l'acte ne fut dressé qu'en Février de l'année suivante. Encore si l'on parvint à s'accorder sur le point en question, en fut-on uniquement redevable à la modération de quelques-uns des chefs du parti des *Chapeaux*, qui, craignant qu'un plus long retard ne portât un préjudice réel à la Constitution, se rangèrent d'eux-mêmes du côté des *Bonnets* parmi la Noblesse.

L'acte fut donc enfin dressé. Nous n'examinerons pas ici jusqu'à quel point il fut adapté aux circonstances, à l'âge et au caractère entreprenant du jeune Roi. Une nombreuse députation se rendit au Château le 5 Mars 1772, et présenta solennellement à *Gustave* l'acte qu'il devait signer. *Gustave* signa sans lire le contenu : « J'espère, dit-il, » qu'il ne s'agit ici que du bien du Royaume, » et le serment qu'on exige de moi est gravé » depuis long-temps dans mon cœur (1). »

---

(1) *Charactere und Anecdoten* etc. S. 135.

L'acte signé, rien ne devait plus retarder le couronnement ; on ne songea plus qu'à rendre la cérémonie aussi auguste que possible. A un mille d'*Upsal*, sur une hauteur couverte de gazon, est un lieu nommé *Morasteene* (pierres de Mora), ancien monument de la barbarie du moyen âge ; c'est là que l'on élut les Rois de Suède depuis le XI.e siècle jusqu'au XV.e. *Gustave*, pour diminuer les frais du couronnement, et pour donner en même temps aux Suédois un spectacle national qui eût quelque chose d'héroïque, désirait d'être couronné dans cette place ; on préféra néanmoins la capitale, où la cérémonie fut célébrée avec toute la pompe imaginable, le 29 Mai 1772. Vingt-sept tonnes d'or furent versées pour les frais du couronnement. En refusant au Roi toute espèce de pouvoir réel, on voulait lui accorder du moins toutes les décorations de la Majesté.

Le texte du discours que lui adressa l'Evêque était conçu en ces termes : « Ne t'ai-» je pas recommandé? fortifie-toi et prends » courage, ne t'épouvante et ne t'effraie de » rien, car l'Eternel ton Dieu est avec toi » partout où tu iras. (*Josué*, ch. I. v. 9.)

Si ce fut lui-même qui choisit son texte, son esprit et sa hardiesse méritent que son nom soit conservé. Il se nommait *Fillenius*. C'était alors en effet quelque chose d'effrayant que d'être Roi de Suède.

Cependant, *Gustave* s'occupait toujours plus vivement du projet qu'il avait conçu de briser des fers dont il sentait le poids chaque jour davantage, et de se soustraire à une dépendance humiliante sous laquelle son orgueil gémissait. Nous allons voir comment il sut réunir un secret profond aux immenses préparatifs qu'exigeaient ses projets, et nous admirerons la rare habileté qu'il déploya dans cette occasion. *Gustave* paraissait depuis quelque temps entièrement livré à la vie contemplative et au repos. Sans cesse renfermé à Ekholmsund, ou à Ulricksdal, ou dans quelque autre de ses maisons de plaisance, il semblait ne goûter que la tranquillité de la campagne, et le plaisir d'être éloigné du tumulte de la Diète. Là il ne voulait rien voir ni rien entendre qui eût rapport aux affaires. On connaissait d'ailleurs sa passion pour l'étude et pour les arts, surtout pour celui du dessin. Enfin, il sut si bien affecter le goût de la retraite que

l'on commençait déjà à blâmer hautement dans le public son indifférence pour les affaires et son habitude de passer sa vie hors de la capitale (1).

Cependant, il se répandait sourdement dans toutes les parties du Royaume, des espions de toute espèce qui cherchaient à rendre le gouvernement odieux, et à exciter le peuple à la révolte. Ils appuyaient même dans l'occasion leurs discours de leur argent. Ce qui soulevait encore bien davantage les esprits, c'était l'insolence extrême avec laquelle se comportaient les trois Ordres inférieurs de l'Etat. Ils avaient dans ce moment le dessus sur la Noblesse, et lui faisaient sentir cette supériorité à la Diète, de la façon la plus despotique. Les Nobles, humiliés et persécutés, éprouvaient des traitemens odieux.

Dans le temps où la Diète faisait dresser l'Acte de sûreté pour le nouveau Roi, elle s'occupait aussi à examiner la conduite du Sénat depuis la dernière session. Elle nomma dans ce but une Commission secrète qui n'eut achevé son travail qu'à la fin de Mars

(1) *Canzlers Nachrichten*. Th. I. S. 179.

1772. On jugea que le Sénat s'était rendu indigne de la confiance des Etats généraux, et il fut décidé par les trois Ordres inférieurs que les Sénateurs seraient déposés. Cette mesure violente était d'ailleurs aussi impolitique qu'injuste; les chefs les plus prévoyans du parti des *Bonnets*, et les Ambassadeurs Anglais et Russes qui soutenaient ce parti s'y opposèrent eux-mêmes avec chaleur. La politique la plus ordinaire leur eût prescrit d'user de modération envers leurs antagonistes, ou les eût engagé du moins à ne pas chasser du Sénat plus de Membres qu'il ne le fallait pour s'y assurer la majorité.

Le parti victorieux, animé de cet esprit de faction qui a perdu tant de fois les Etats libres, se livrait alors à tous les écarts qu'inspirent les succès. Il avait été un temps où il eût été permis de s'enorgueillir d'un pareil triomphe; mais dans les circonstances où l'on se trouvait alors, dans un moment où la Constitution touchait à sa ruine, et où l'on soupçonnait déjà que *Gustave* la minait sourdement, il y avait bien peu de prévoyance à pousser au désespoir la faction opposée, et à la réduire en quelque sorte à voir d'un œil indifférent la chute d'une

Constitution qu'elle n'avait plus aucun intérêt à maintenir. *Gustave* lui-même ne pouvait rien désirer de plus ſavorable à ses desseins, ni de plus propre à accélérer les changemens qu'il préparait. Les vainqueurs ne pouvaient mieux le servir qu'en abusant de leur puissance.

Cependant, des succès en apparence aussi complets qu'inespérés éblouirent le parti des *Bonnets;* sa voix dominait seule à la Diète; le parti opposé n'était plus consulté ni écouté. On méprisait les avis des Ministres d'Angleterre et de Russie, auxquels les *Bonnets* devaient pourtant toute leur prépondérance. La haine, le soin de la vengeance, le désir de posséder les charges qui donnaient du crédit et de l'argent, et d'en éloigner à jamais ses adversaires, occupaient seuls les esprits. Enivrés de leurs succès, les vainqueurs oublièrent que dans tout ce qui regardait le maintien de la Constitution, la plupart des Membres du parti opposé professaient les mêmes sentimens qu'eux, et qu'ils pourraient, en réunissant leurs efforts aux leurs, prévenir à temps l'orage qui s'accumulait sur leurs têtes.

Gustave, à qui rien n'échappait, aperçut

la faute qu'on venait de commettre, et ne tarda pas à en profiter. Au grand étonnement du parti des *Bonnets*, la Noblesse laissa passer sans difficulté le décret des trois autres Ordres relatif à la déposition des Sénateurs. On fut encore bien plus surpris lorsqu'on vit que la Cour, au lieu de faire éclater son indignation comme on s'y étoit d'abord attendu, souffrait tout sans se plaindre et sans élever d'opposition. Ce qui devait arriver arriva ; on prit cette soumission apparente de la part du parti des *Chapeaux* pour un aveu formel de sa défaite. C'était précisément là ce que voulait *Gustave*. Il avait senti au commencement qu'il lui importait d'avoir un Sénat dévoué au parti des *Chapeaux*, pour empêcher celui des *Bonnets* d'acquérir trop de prépondérance dans l'Etat, et il y avait réussi ; maintenant les circonstances avaient changé ; *Gustave* n'avait rien plus à cœur que de rendre odieux le parti des *Bonnets*, sentant bien que plus ceux-ci commettraient d'actes de despotisme et de violence, plus ils détacheraient de la Constitution les membres du parti opposé qui s'étaient montrés, jusques-là les plus zélés partisans de l'ancien ordre des choses. Rien

de plus avantageux pour lui que de voir ces derniers qui auraient pu dans d'autres circonstances, lui devenir redoutables, persécutés, dépouillés, réduits à chercher un asile auprès du Roi et à le considérer comme leur unique appui. Un nouvel incident dont le Roi eut probablement connaissance acheva d'accabler les *Chapeaux*. La Puissance qui jusqu'alors avait soutenu leur parti, leur fit savoir qu'ils ne devaient plus compter à l'avenir sur les subsides qu'on avait accoutumé de leur payer. Ce coup leur fut d'autant plus sensible que plusieurs d'entre eux n'avaient d'autre ressource pour subsister pendant la Diète que l'argent qu'ils recevaient de leurs chefs. On chercha à les rassurer en leur faisant espérer les grâces et la protection du Roi.

Dès ce moment, les *Chapeaux* se trouvèrent non-seulement destitués de tout pouvoir et de toute influence, mais encore dans l'impossibilité de se relever jamais si le plan des Ministres d'Angleterre et de Russie parvenait à se réaliser. Ils ne voyaient au-devant d'eux que l'avenir le plus effrayant. La nouvelle administration des *Bonnets* allait être suivie de leur ruine totale. Privés des secours de la France ils tombaient à la

discrétion d'un parti dont ils avaient autrefois fait monter les chefs sur l'échafaud, et dont les sentimens vindicatifs se manifestaient déjà par tant de signes. Objets des plus sanglantes railleries, ils allaient voir leurs ennemis s'élever sur les tristes debris de leur puissance. Le mépris le plus insultant, les outrages les plus amers, étoient tout ce qu'ils avaient à attendre. L'attachement pour la Constitution devait céder chez eux au soin plus pressant de leur intérêt personnel. Plusieurs résolurent de se prêter à tout ce que le Roi voudrait d'eux. La plupart de ceux qui s'étaient toujours montrés les ennemis les plus déclarés du changement qu'on avait voulu introduire dans la Constitution, quittèrent *Stockholm* et se retirèrent dans leurs terres, pour y attendre paisiblement l'issue des événemens. On comptait parmi ce nombre le Comte et Maréchal *Axel Fersen*, un des chefs les plus ardens des *Chapeaux*, partisan zélé de la France, mais en même temps inébranlablement attaché à la Constitution, parce qu'il lui devait le pouvoir dont il avait joui jusqu'alors (1).

(1) *Charactere und Anecdoten* etc. S. 140. « Le Comte de » *Fersen* avait su arranger les choses de manière que les » Sénateurs ne s'élisaient plus que dans sa famille ou parmi

Il déclara hautement à l'Assemblée, quand il en prit congé, « qu'il n'y avait aucun » homme raisonnable ni aucun ami du bien » public qui pût approuver les décrets de la » *Diète*; que les choses seraient sans doute » bien changées quand on le verrait reve- » nir, mais que la Diète aurait alors à se » plaindre de lui. » Au reste, l'éloignement de cet homme, qui était Colonel des Gardes, fut une des circonstances les plus avantageuses qui pussent arriver pour le Roi.

Quand les Etats généraux eurent décrété la dissolution de l'ancien Sénat, ils procédèrent à l'élection des Membres qui devaient composer le nouveau. D'après la marche prescrite par les lois, il était au pouvoir du parti de la Cour de faire traîner ces affaires en longueur tout autant qu'il convenait aux

» ses partisans. Un de ses beaux-frères, le Comte d'*Ekeblad*, » fut long-temps Premier Ministre. Deux autres de ses beaux- » frères, le Baron de *Lantinghusen*, et le baron de *Sparre*, » furent, l'un après l'autre, Gouverneurs de Stockholm. Des » trois Comtes de *Fersen*, l'un commanda long-temps les » Gardes à cheval; les deux autres occupèrent des postes » importans, soit à la Cour, soit dans l'administration des » provinces. Les filles et les nièces de celui dont il est ici » question s'allièrent à des familles revêtues des premières » dignités. » *Ibid.* S. 253.

vues du Roi. La cérémonie du couronnement, qui eut lieu à cette époque, et ces nouveaux changemens qu'on introduisit dans le Sénat, suffirent d'ailleurs pour prolonger la Diète aussi long-temps que cela parut nécessaire.

Cependant, le Roi avait rassemblé auprès de lui, sous les ordres du Colonel *Sprengporten*, une compagnie d'environ cent cinquante Officiers, sous le prétexte de les exercer, et de les instruire dans l'art de la guerre, mais sans autre but dans le fond que de s'assurer de leurs sentimens et de les attacher à son parti. *Sprengporten* (1) était un homme dévoué au Roi, d'ailleurs plein d'ardeur et de résolution. Le Roi assistait en personne à tous les exercices, et gagnait tout le monde par ses manières grâcieuses et affables.

Un nouvel incident servit encore à merveille les desseins de *Gustave*. Plusieurs années de stérilité avaient amené une disette extrême, et réduit le peuple à la plus cruelle nécessité. Les partisans de la Cour firent ce qu'ils purent pour persuader au peuple que cette disette était uniquement

(1) *Charactere und Anecdoten* etc. S. 179.

l'effet de la négligence des Etats généraux, qui auraient pu la prévenir en faisant entrer du blé étranger dans le Royaume. Ces reproches étaient sans fondement. Les Etats avaient fait tous leurs efforts pour soulager le peuple; ils avaient envoyé dans les Provinces de l'argent et du blé en abondance pour le distribuer aux habitans. Mais les partisans du Roi, qui voulaient forcer le peuple à faire éclater son mécontentement, engagèrent les Gouverneurs attachés à la Cour à retenir les secours que leur envoyaient les Etats généraux. C'est ainsi qu'on aggravait les maux de la disette, et que la politique profitait du désastre général. Pour achever d'aigrir le peuple, on fit circuler dans toutes les Provinces une brochure intitulée; *Le règne des ténèbres et de la tyrannie en mémoire de l'année* 1772. Au titre seul, on peut juger du ton et du contenu de cet ouvrage. Ces menées eurent tout le succès qu'on pouvait en attendre. Les murmures retentirent dans toutes les parties du Royaume, Ce caractère patient et flegmatique, que les Suédois doivent à leur climat, pouvait seul arrêter l'explosion d'une révolte. Il en résultat du moins que le peuple ne soupira plus

qu'après le moment où il pourrait voir abattre le joug sous lequel il gémissoit.

Tandis que le Roi et ses confidens travaillaient en silence à assurer le succès de leurs desseins, la Diète était occupée à créer un nouveau Sénat composé de partisans de l'Angleterre et de la Russie. On ne tarda pas à reprendre la négociation déjà entamée et interrompue, d'une alliance entre ces deux Puissances et la Suède. Dans l'état où se trouvaient alors les choses, on devait être porté à croire qu'il n'y avait rien de plus pressé que de conclure l'alliance. Malheureusement les mêmes difficultés qu'on avait élevées autrefois en pareilles occasions vinrent encore ici à la traverse. On objecta la perte qu'on allait faire d'un million et demi de livres que fournissait annuellement la France, et la nécessité de remplacer à l'avenir cette somme par de nouveaux subsides. Le nouveau Gouvernement semblait plus empressé à arracher au parti des *Chapeaux* tout ce qui pouvait lui rester encore de pouvoir, qu'à assurer sa propre autorité.

On était au commencement du mois de juin 1772, lorsque les Etats généraux apprirent de bonne part que le Roi travaillait

à renverser la Constitution. Malheureusement personne ne put apprendre au juste en quoi consistaient ses plans, ni de quels moyens il devait se servir, ni quel devait être le signal de l'exécution. Chacun se perdit en conjectures. Les uns concluaient de cette incertitude qu'il n'existait réellement point de conspiration; d'autres tenaient la chose pour impossible, soutenant que le Roi n'oserait jamais tenter un coup aussi hardi; d'autres enfin étaient convaincus que si la conspiration avait réellement lieu, rien ne serait plus aisé que d'en arrêter à temps les progrès. On croit reconnaître ici l'orgueilleuse insouciance du peuple d'Athènes, lorsque des Orateurs, du haut de leur tribune, s'efforçaient de les rassurer sur leurs craintes, en leur parlant en termes de mépris de l'ennemi redoutable qui les menaçait du côté de la Macédoine; il ne fallut pas moins que la bataille de Chéronée pour leur apprendre à quel dangereux rival ils avaient affaire. Ce fut précisément là ce qui arriva aux Suédois. La Suède se perdit, comme Athènes, parce que l'or étranger faisait taire ses Orateurs et arrêtait le bras de ses Généraux. Il y avait alors dans la Diète des membres si complè-

tement dévoués aux Puissances qui les soudoyaient, qu'il leur arrivait fréquemment de s'opposer à des mesures auxquelles leur propre intérêt était intimement lié. L'abus de la puissance augmentait encore la confusion générale. Les trois Ordres inférieurs de l'Etat, enivrés du plaisir de dominer, n'avaient pas de plus grande jouissance que d'humilier les Nobles, en profitant du privilége que leur donnait la Constitution, de faire exécuter leurs Décrets malgré l'opposition de la Noblesse. Celle-ci, de son côté, poursuivie dans ses derniers retranchemens, perdait aussi de vue le bien public; elle se sentait tous les jours plus disposée à abandonner tous ses droits à *Gustave*, malgré le peu de prix que celui-ci devait naturellement mettre à un sacrifice tardif que dictaient la crainte et l'intérêt.

Le parti des *Bonnets* donna une preuve bien forte de sa toute-puissance et de sa haine pour la Noblesse, en faisant nommer par les trois Ordres inférieurs une Commission extraordinaire presque entièrement dirigée contr'elle : cette commission ouvrit ses séances au commencement de Juillet. Elle avait deux objets principaux : il s'agissait d'abord de

faire une nouvelle révision de tous les actes relatifs aux procès du Bureau de la Banque, qui, après avoir été condamné, en 1766, par les Etats, à payer de forts dédommagemens, fut absous trois ans après par un nouvel arrêt. Le second objet était de nommer une Cour de Justice, pour y établir une poursuite juridique contre ceux qu'on pourrait soupçonner d'avoir eu part au projet d'abdication du dernier Roi. La première de ces mesures était dirigée par les *Bonnets* contre les biens de leurs adversaires, la dernière contre leur vie. Ceux-ci frémissaient en jetant les yeux sur l'avenir, et en se rappelant tout ce que de pareilles commissions avaient autrefois produit de funeste. C'était ainsi qu'on avait ruiné tant de particuliers riches, et fait couler sur l'échafaud le sang du *Baron de Goertz*, du *Comte de Loewenhaupt*, de *Brahe*, de *Horn*, et de tant d'autres. La Nation entière voyait en frémissant le retour prochain de ces scènes d'horreur (1).

Cependant on touchait au moment qui devait décider du sort de la Constitution. Le parti régnant fut enfin tiré de sa léthargie

(1) *Canzlers Nachrichten* etc. Th. I. S. 175—179.

par un incident inattendu, qui ne laissa plus aucun doute sur l'existence réelle d'une conspiration.

Il y avait déjà quelque temps que le Comte d'*Hermansson* avait formé le plan d'une nouvelle Constitution. *Scheffer*, l'Instituteur de *Gustave*, en avait projeté une autre. *Gustave* en avait imaginé lui-même une troisième (1) : le tout sans que les Etats généraux en sussent encore rien.

On était convenu d'avance du signal auquel devait éclater la révolution. C'était une mesure également propre à en favoriser les progrès, et à mettre le Roi à l'abri. Une fausse révolte devait éclater dans deux différentes Provinces du Royaume, afin de détourner l'attention du vrai théâtre de la conspiration (2). Les Etats n'en furent pas mieux informés. Mais ils savaient très-bien toutes les menées sourdes des partisans du Roi, qui, sous le voile de la dissimulation, travaillaient à aigrir les esprits, et soufflaient partout le feu de la révolte. On s'y prit d'abord avec ménagement et circonspection;

(1) *Charactere und Anecdoten*, etc. S. 140.
(2) Ibidem, S. 141.

mais lorsqu'on crut les précautions moins nécessaires, on en vint par degrés à des voies plus ouvertes, jusqu'à faire afficher dans toutes les places de Stockholm des libelles dans lesquelles on invitait le peuple à se soulever. Une audace si extraordinaire, qui annonçait que les rebelles se sentaient soutenus, remplit d'inquiétude les Chefs du parti des *Bonnets*.

Des mouvemens qui se firent sentir peu de temps après en Scanie et en Finlande, redoublèrent encore leurs inquiétudes, et parurent les avant-coureurs d'un soulevement prochain; ces mouvemens étaient l'effet des mesures de *Gustave*, qui sentait que le moment d'agir était venu.

Parmi le petit nombre d'hommes sur lesquels *Gustave* pouvait compter, et auxquels il faisait part de ses desseins, étaient le Capitaine *Hellichius* et le Colonel *Sprengporten*, que nous avons déjà eu occasion de nommer ailleurs; tous deux également ambitieux, entreprenans et hardis, également redoutables au Gouvernement par leurs talens et leur caractère, d'ailleurs dévoués au Roi. On avait cherché, en les occupant au-dehors, à les éloigner de la Capitale, où l'on craignait

leur influence. *Sprengporten* commandait alors l'armée de Finlande, et *Hellichius* était Gouverneur de la Forteresse de Christianstadt, en Scanie.

Dans le même temps, les deux frères de *Gustave* s'absentèrent sous différens prétextes de la cour de *Stockholm*. *Charles*, le plus âgé des deux, se rendit en Scanie, comme pour y attendre le retour de la Reine sa mère, qui était allée rendre visite à son frère le Roi de Prusse. *Fréderic*, le plus jeune, feignant d'aller prendre, par le conseil du médecin, les eaux de Médewi, était allé s'établir en Ostrogothie. Le véritable dessein de ces deux Princes était de gagner insensiblement les officiers, les soldats et le peuple. Les mêmes moyens que *Gustave* avait employés à Stockholm leur réussirent aussi bien qu'à lui. Mais ils ne purent, sous aucun prétexte, opérer un rassemblement général des troupes de la Province, comme *Gustave* l'aurait ardemment désiré. Leur qualité de frères du Roi ne leur donnait aucun pouvoir sur les armées; d'ailleurs, outre que plusieurs officiers étaient du parti des *Bonnets*, on ne devait pas s'attendre à plus d'obéissance de la part des autres, parce qu'en vertu de la Constitution

alors existante, c'était un crime d'Etat que d'obéir à des ordres donnés sans droit et sans pleins pouvoirs. On fut donc réduit à imaginer quelque incident nouveau qui pût servir à justifier les officiers si l'on venait à les accuser d'avoir rassemblé leurs troupes sur la simple réquisition des Princes, et sans un ordre émané du Comité Secret.

Voici quel était le plan de *Gustave*, tel du moins qu'il le communiqua d'avance à ses partisans. A un jour marqué, le Capitaine *Hellichius* devait publier un manifeste contre les Etats, représenter sous les couleurs les plus vives la misère du peuple, la cherté jusqu'alors inouie des denrées de première nécessité, et imputer tous ces maux à l'influence des Puissances étrangères et à la corruption qui régnait dans la Diète. A ce signal, la garnison de Christianstadt devait arborer l'étendard de la révolte, fermer les portes de la ville, et tout préparer pour soutenir un siége. Un officier devait à l'instant même passer en habit de déserteur auprès du Prince *Charles*, et l'aller informer de tout ce qui se serait passé. Le Prince, profitant du prétexte, devait engager les Chefs des régimens voisins à rassembler leurs troupes pour aller étouffer la révolte. Ce plan, si

habilement conçu, fut exécuté de point en point.

Déjà se répandait sourdement dans Stockholm la nouvelle des troubles qui régnaient en Scanie et en Finlande. Le parti qui dominait encore ressentit une inquiétude plus vive que jamais. Le Comité Secret reçut l'ordre d'employer tous les moyens possibles pour prévenir une surprise.

A peine le Comité se fut-il assemblé qu'un bataillon du régiment d'Uplande reçut l'ordre de se tenir prêt à marcher. Le Général *Rudbek*, Gouverneur général de Stockholm, et en qui le Comité plaçait toute sa confiance, fut envoyé en Scanie, avec ordre de s'approcher de Gothenbourg et de Carlscrona, pour en calmer les habitans, et arrêter dans ces deux villes l'effet des intrigues des Émissaires de la Cour. Le Général *Pechlin*, qui s'était attiré dans sa carrière militaire l'attention du Grand *Fréderic*, fut chargé de veiller à la sûreté de la capitale en l'absence du Gouverneur. Ce Général réunissait le sang-froid à la bravoure, et passait, avec raison, pour le chef le plus redoutable de son parti (1).

---

(1) *Caractere und Anecdoten* S. 177—188.

Des mesures si actives, et une prévoyance si peu attendue consternèrent les partisans du Roi. Lui seul n'en parut nullement déconcerté, du moins fut-il impossible d'apercevoir dans son extérieur et dans ses propos la moindre apparence de trouble ou d'inquiétude. Il sut si bien renfermer en lui-même ses projets, ses préparatifs, ses espérances, que les gens qui suspectaient le plus ses intentions ne surent rien découvrir en lui qui pût servir à justifier leurs soupçons. Il était encore moins facile de pénétrer dans le secret de son entreprise. On a rarement poussé la dissimulation plus loin : dans le temps où la révolte commençait à éclater, il entretenait le Ministre de Russie du projet qu'il avait formé, disait-il, d'aller visiter l'Impératrice à Pétersbourg, aussitôt que la session du Sénat serait terminée ; il parlait même déjà d'en demander la permission à la Diète.

Les *Bonnets* commencèrent à se repentir de leur insouciance, et à sentir la faute qu'ils avaient commise en différant si long temps de conclure une alliance avec l'Angleterre et la Russie. Ils parurent alors sérieusement disposés à écouter les propositions de ces deux Puissances. Malheureusement, il n'en

était plus temps. Une affaire de cette importance ne pouvait se conclure assez promptement pour arrêter les maux qu'on craignait. Pendant qu'on flottait au milieu de ces incertitudes, *Gustave* ne perdait pas un moment pour agir, et la révolution éclata lorsqu'on savait à peine qu'il s'en préparait une.

Cependant le soulevement s'organisait en Scanie. Le 12 d'Août 1772, le Capitaine *Hellichius* fait mettre sous les armes la garnison de *Christianstadt*, forte de trois cents hommes, et publie un manifeste conçu dans les termes les moins mesurés, dans lequel il abjure hautement, en son nom et en celui de la garnison, tout respect et toute obéissance aux Etats généraux. « Cette assemblée d'usur- » pateurs, « lisait-on dans son manifeste, » » a rompu tous les liens de la justice et de » l'équité : nos Provinces sont affamées; le » peuple est sans moyens de subsistance ; » l'industrie, la circulation sont anéanties. » La Diète, qui aurait dû prévenir ces fléaux » et pourvoir aux besoin du peuple, conspire » aujourd'hui contre le salut de l'Etat et la » sûreté des Citoyens; elle outrage la Majesté » d'un Roi reconnu par les lois et par la » nation. » Il terminait par ces mots : « Je

» crois en avoir dit assez pour vous con» vaincre de la loyauté de nos vues, et vous » faire sentir que nos intérêts sont communs; » venez à nous, braves Suédois! Le chemin » vous est ouvert, allons venger notre Roi; » il n'est aucun de vous qui n'aimât mieux » mourir que de mettre bas les armes avant » d'avoir fait triompher la cause du Roi et » de la Patrie (1). » Tel fut l'effet de ce discours, qu'on vit à l'instant toute la Bourgeoisie de Christianstadt passer du côté des mécontens, et que les habitans des cantons voisins ne tardèrent pas à se joindre à eux. Personne n'aurait pu espérer d'avance des dispositions plus favorables.

La révolte ne fut pas plutôt déclarée qu'on en fit donner avis au Prince *Charles*, qui résidait alors dans la ville de Carlscrona, à huit milles de Christianstadt. Ce Prince, profitant de l'ascendant que lui donnait sa naissance, rassemble sur-le-champ toutes ses troupes, et se met à la tête de cinq régimens. Ces braves militaires se rangèrent avec empressement sous ses drapeaux, et comme ils

---

(1) *Schwedische Anecdoten, nebst eine Reihe der Schwedischen Kœnige im grundiss.* S. 90.

n'avaient aucune connaissance, ni de ses véritables desseins, ni de ce qui passait dans la capitale, il ne lui fut pas difficile de les faire servir d'instrumens à ses projets.

On était encore dans cette incertitude lorsque la nouvelle se répandit dans l'armée, que la Constitution était en danger. On parlait sourdement d'une conspiration qui venait d'être découverte, et qui ne tendait pas à moins qu'à détrôner le Roi, et à mettre la Suède sous le joug odieux de de la Russie : la Russie elle-même devait favoriser l'exécution du complot. Ces bruits, dont personne n'était alors à portée d'examiner le fondement, produisirent l'impression la plus profonde, principalement sur l'esprit des soldats. On ne découvre peut-être pas au premier coup-d'œil le but qu'on pouvait se proposer en faisant circuler ces nouvelles ; c'était une mesure fort adroite du parti de la Cour. Si les projets du Roi étaient venus à échouer à Stockholm, on aurait fait valoir toutes les mesures que les Etats généraux auraient prises contre lui, comme autant de preuves manifestes de la vérité des bruits qu'on faisait circuler. Si le Roi, dans le cas le plus fâcheux, était arrêté par l'ordre de la Diète, les troupes,

fermement persuadées de l'existence du complot, et commandées par un frère du Roi, n'hésitaient pas un instant à voler au secours de leur Monarque. C'était ainsi que *Gustave*, sans cesser un instant d'observer le secret le plus profond, savait tout prévoir et tout prévenir.

Le Général *Rudbek*, que le Comité secret avait envoyé en Scanie, voulut visiter en passant la forteresse de Christianstadt. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver en arrivant tout le pays soulevé, le canon braqué autour de la ville, et les portes fermées comme en temps de guerre. Il repart sans perdre un instant, et court en toute diligence annoncer à Stockholm la nouvelle du soulevement de Scanie. *Rudbek* était arrivé à Stockholm le 16 Août, vers le soir; le Comité s'assemble dès le lendemain, et décrète d'appeler promptement dans la Capitale un bataillon du régiment d'Uplande, et un bataillon du régiment de Sudermanie; les Bourgeois de Stockholm reçoivent l'ordre de faire des patrouilles à cheval pendant la nuit dans les rues. On fait partir deux régimens de Cavalerie avec ordre de s'emparer de la forteresse de Christianstadt. En même temps on envoie

une députation au Sénat, pour lui donner avis de ces mesures, et le charger de les faire mettre en exécution. Le Sénat fait inviter le Roi à ne pas sortir de la ville, et dépêche deux exprès aux Princes ses frères pour leur signifier de revenir sans délai à Stockholm.

On avait résolu secrètement de sonder le Roi par tous les moyens possibles, et de tâcher de découvrir s'il n'avait point quelque part à la conjuration qui semblait prête à éclater. Si ces soupçons venaient à se confirmer, on était décidé à s'assurer de la personne du Roi, et à intercepter toute espèce de correspondance entre lui et les rebelles, jusqu'à ce qu'on eût achevé de les réduire. Ces tentatives furent infructueuses. La surprise et le chagrin qu'il fit éclater lorsqu'on lui communiqua la nouvelle des mouvemens en Scanie, et l'empressement avec lequel il se prêta à toutes les mesures que prit le Sénat pour étouffer la révolte, persuadèrent aux plus clairvoyans qu'il était entièrement étranger à tout ce qui se passait. Ceux qui, dans d'autres occasions, lui avaient constamment témoigné de la défiance, furent, aussi bien que les autres, la dupe de ses démonstrations. Quand le Général *Rudbek* vint lui apporter

la première nouvelle de la révolte, le Roi lui sauta au cou, et lui témoigna sa reconnaissance avec tant de chaleur et de franchise apparente, que le vieux Capitaine se retira convaincu que le complot dont on accusait le Roi n'était qu'un bruit sans fondement. Une circonstance inattendue qui faillit à dévoiler les desseins de *Gustave*, fut précisément ce qui servit le mieux à éloigner les soupçons. Le Prince de *Hessenstein* et le Comte de *Ribbing*, tous deux Sénateurs, soupaient un soir chez le Roi: la conversation tomba sur la nouvelle du jour; on parla de la révolte de Christianstadt. Le Prince de *Hessenstein* racontait en détail comment le Général *Rudbek* avait été reçu dans cette place, et le Roi, pour avoir quelque chose à dire, l'interrompait de temps en temps avec l'expression de la surprise. A la fin, *Ribbing*, qui n'avait cessé pendant tout le récit de tenir les yeux fixés sur le Roi, ne se contint plus: « Vraiment, il y a là de quoi s'étonner, sans » doute, s'écria-t-il, mais ce qui me paraît » plus surprenant encore que tout le reste, » c'est que l'Officier de garde à la porte de » Christianstadt a dit au Général *Rudbek*, » que tout ce qui se passait se faisait par

» l'ordre de Votre Majesté. » *Gustave* ne perdit point contenance, et répondit sans se déconcerter : « Vous êtes dans l'erreur; j'étais » au Sénat lorsque *Rudbek* a fait son récit. » C'est la sentinelle et non point l'Officier de » garde qui lui a répondu ce que vous dites-» là ; il est à croire qu'un Officier aurait été » mieux informé. » *Gustave* fit venir le lendemain chez lui le Général Rudbek, et parla long-temps avec lui du sujet de conversation de la veille, sans cesser un instant de s'occuper d'un dessin de broderie qu'il avoit promis à une Dame. *Rudbek* ne manqua pas de rapporter cette circonstance pour tranquilliser son parti : « Le bon homme, » ajouta-t-il, est incapable de mettre en » danger qui que ce soit. » Il est bon de remarquer que ce même *Rudbek*, qui paraît ici si confiant, avait été un des premiers à trouver équivoque la conduite de *Gustave*.

Le Roi avait résolu d'attendre, pour lever le masque, d'être assuré que le Prince *Charles* avait amassé un corps de troupes suffisant, et s'était mis à leur tête. Il ne négligea rien dans l'intervalle pour gagner tous ceux qui approchaient de sa personne, et dont il pouvait espérer de tirer un jour quelque parti.

Il

Il montait lui-même tous les jours la garde avec la cavalerie bourgeoise, et l'accompagnait dans ses patrouilles nocturnes. Le Sénat ne pouvait trouver à blâmer ce témoignage de zèle pour la sûreté publique; mais Gustave espérait en tirer parti pour gagner les Citoyens et les disposer à agir en sa faveur quand le moment en serait venu. On ne sait lequel admirer le plus de l'art ou du bonheur avec lequel il sut s'attacher ses compagnons d'armes. Il y avait de quoi surprendre de voir un Roi aussi jeune, à peine assis sur le Trône, gagner en si peu de temps des Citoyens que la Diète armait pour sa propre défense, et leur inspirer un dévouement aussi ardent que celui qu'ils firent éclater pour lui peu de temps après : ce furent eux qui se déclarèrent les premiers pour la cause du Roi, et qui se montrèrent les premiers prêts à lui sacrifier leurs intérêts et leur sang.

Gustave ne fut pas plutôt informé par son frère *Charles* que ce Prince était à la tête de cinq régimens, qu'il envoya au Sénat la lettre de son frère qui contenait cette nouvelle. Le Sénat renvoya la lettre au Comité secret. Le Prince y exprimait son désir de

conserver le commandement des troupes qu'il avait actuellement sous ses ordres, et qu'il n'avait d'ailleurs rassemblées, du moins à ce qu'il disait, que d'après l'avis du Maréchal-de-camp *Hamilton*, et d'autres Officiers qui se trouvaient auprès de lui. Il protestait en même temps de son dévouement inébranlable à la cause de la liberté. Sa demande fut rejetée, comme il était aisé de s'y attendre, et le Sénateur *De Funk* fut nommé au même instant Commandant en chef de la Scanie, avec pouvoir d'y agir comme il le jugerait à propos. On enjoignit en même temps au Roi de donner des ordres très-exprès pour rappeler promptement les deux Princes ses frères. Le comte de *Kalling*, membre du Sénat, fut nommé Commandant de Stockholm, et l'on afficha à toutes les portes de la ville la défense de laisser sortir le Roi.

Le moment devenait décisif pour la conjuration; il ne restait pas un instant à perdre; toute espèce de retard n'eût servi qu'à faire échouer le complot. Il n'y avait pas plus de deux jours qu'on avait appris à Stockholm la révolte de Scanie. Le Roi s'était attaché, dans l'intervalle, à gagner les bourgeois qui

montaient la garde avec lui. Il avait envoyé, dans le même temps, des hommes affidés pour entrer en négociation avec les soldats du régiment des gardes et du régiment d'artillerie. Lui-même avait assemblé autour de lui tous les Officiers qui lui étaient dévoués, parcourait les rues à leur tête, et se montrait au peuple, accueillant de l'air le plus amical tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Cette popularité, qui séduisait le peuple, alarmait les Sénateurs et tous ceux dont le sort allait dépendre de l'issue de la crise actuelle. Malheureusement pour eux il n'y avait d'accord ni dans leurs vues ni dans leurs plans. Les uns voulaient qu'on s'en tînt aux mesures qu'on avait adoptées, et qu'ils regardaient comme infaillibles. Les autres, et c'était le plus grand nombre, effrayés de voir le peuple et les Officiers de l'armée dévoués au Roi, croyaient que le plus sûr moyen de mettre l'Etat à l'abri du danger était de s'assurer de la personne du Roi, et, tout en évitant de laisser voir trop d'inquiétude, de le tenir renfermé dans son château jusqu'au moment où serait arrivé le renfort de troupes qu'on attendait pour la sûreté de la capitale, et qui, n'étant pas éloigné de plus d'une journée de Stockholm, ne devait pas tarder à arriver.

Du côté de *Gustave*, les préparatifs se poussaient avec plus d'ardeur que jamais. Le jour de l'exécution du complot était fixé: toujours le même secret, le même silence. Il tardait à *Gustave* d'être au moment qui devait décider de son sort. Il ne le vit pas arriver sans éprouver ce mélange de trouble et d'impatience si naturel avant la scène qui allait s'ouvrir.

Jamais sa Cour n'avait été plus brillante, jamais lui-même n'avait paru plus calme qu'à la veille de ce grand jour qui décida de son sort et de celui de la Suède. On avait donné au spectacle l'Opéra de *Thétis et Pélée*, le premier Opéra écrit en suédois: *Gustave* ne parla, pendant presque toute la durée de la représentation, que d'objets qui y avaient rapport. A souper, la table fut servie à quatre-vingts couverts: Ambassadeurs étrangers, Officiers, Courtisans, tout prit part à la gaieté du Roi. Après souper l'on se mit au jeu; il joua et plaisanta avec la même gaieté qu'à l'ordinaire. Cependant, dès que le tumulte de la Cour fut appaisé, il s'empressa de mettre à profit cette nuit si importante,

(1) *Michelessi*, Lettre etc., page 46.

la dernière qui lui restât entre le projet qu'il méditait et le moment de l'exécution. Il écrivit plusieurs lettres dont une entr'autres était adressée à son frère *Charles*. Il l'informait des raisons qui l'avaient forcé à agir sans retarder plus long-temps un éclat devenu nécessaire. Il ne pouvait compter, à la vérité, que sur lui-même et sur l'amour de son peuple; mais il espérait pourtant que la Providence ne laisserait pas sans succès une entreprise aussi louable que la sienne: s'il était réservé à succomber victime de son zèle pour le bien public, il le conjurait de ne jamais venger sa mort sur aucun Suédois, parce qu'il était bien sûr qu'il ne périrait jamais par la main d'un de ses sujets.

Gustave, après avoir cacheté sa lettre, sortit de son château pour aller visiter, encore cette nuit, les gardes placées dans les différentes parties de la ville, comme il avait déjà fait les nuits précédentes (1). Un incident imprévu le déconcerta. Après plusieurs allées et venues dans les différens quartiers de la ville, il se rendait à l'Arsenal lorsque le factionnaire l'arrêta et refusa de le laisser

(1) *Charactere und Anecdoten* etc. S. 148—149.

entrer. « Sais-tu à qui tu parles? » cria le Roi. « Oui sans doute je le sais, » répliqua le soldat, « mais je sais aussi mon devoir. » Si tous les Suédois, ou le plus grand nombre, eussent pensé comme ce brave soldat, c'en était fait de l'entreprise du lendemain. *Gustave* rentra au château, et essaya d'y prendre quelque repos.

La matinée du 19 Août parut : *Gustave* se leva à son heure accoutumée, et dit en sortant qu'il avait besoin de se promener à cheval. Lorsqu'il sortit de sa chambre on crut remarquer en lui quelqu'agitation extraordinaire ; ses yeux s'humectèrent de larmes. Au reste les événemens de cette journée se succédèrent avec tant de rapidité et d'une manière si imprévue, qu'on doit être peu surpris des contradictions qui peuvent se rencontrer dans les premières parties du récit.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le Roi se rendit, vers les dix heures, dans la salle du Sénat, et qu'il s'y éleva une contestation des plus violentes entre lui et quelques Sénateurs (1) ; tout le reste est moins bien éclairci.

(1) *Canzler's Nachrichten.* Th. I. S. 181.

On prétend que le sujet de la contestation fut la demande que fit le Sénat au Roi, de produire les lettres qu'il recevait de son frère; que les propos étant devenus toujours plus violens de part et d'autre, quelques-uns des Sénateurs s'écrièrent que c'était le moment de s'assurer de la personne du Roi et de le mettre hors d'état de nuire; qu'ils voulurent lui ôter son épée, mais que *Gustave* les décontenança à tel point, par ses regards et son air résolu, qu'ils le laissèrent sortir de la salle sans résistance (1).

Il n'était pas encore dix heures: *Gustave* monte à cheval sans perdre un instant et court à l'Arsenal joindre la garde qui était toute prête à se mettre en marche. Il lui fait faire l'exercice devant lui, et témoigne sa satisfaction de la précision des manœuvres. En même temps se rassemble autour de lui une nombreuse troupe d'Officiers sur lesquels il pouvait compter, et qu'il avait fait secrètement avertir de se rendre le matin auprès de lui. *Gustave* se met à leur tête et retourne

(1) *Nachrichten von der lezten Staatsveraenderung in Schweden, in Manvillon's Sammlung von Aufsaetzen über Gegenstaende aus der Staatkunst.* Th. I. S. 301.

au château, accompagné de cette escorte, accablant de politesses tous ceux qu'il rencontre, et saluant tout le monde d'un air amical, même les gens du plus bas peuple. A son retour il trouve sous les armes, dans la cour du château, les troupes qui montaient et descendaient la garde. Il assemble dans le corps-de-garde les Officiers qui l'avaient suivi; leur représente, dans un discours plein de feu et d'expression, les dangers qui menaçaient sa vie, la situation alarmante de la Suède, qui gémissait sous un joug honteux; les dissensions qui, depuis quatorze mois, ne cessaient d'agiter la Diète. Faire cesser la discorde, arrêter la vénalité, faire revivre la vraie liberté et l'ancien éclat du nom Suédois, c'était là le seul but où tendaient ses projets. « Je vous le jure, » disait-il à la fin de son discours, « aucun » Suédois n'a le pouvoir arbitraire plus en » horreur que moi. Contraint, comme je le » suis, à défendre ma liberté et celle du » royaume contre une noblesse insolente et » séditieuse, je ne vous demande qu'une » chose, c'est de me demeurer fidèles comme » vos ancêtres le furent à *Gustave Vasa* et » à *Gustave Adolphe* : si je suis assuré de

» vos sentimens, je n'hésite plus d'exposer » mes jours pour vous et pour le bien de la » patrie. »

Les Officiers, jeunes gens pour la plupart, que le Roi connaissait depuis long-temps pour lui être dévoués, et qui n'ayant point le loisir de la réflexion, ne saisirent peut-être pas dans son entier le sens des paroles de *Gustave*, répondirent par une acclamation, et lui jurèrent tous ensemble la fidélité la plus entière. Trois d'entr'eux s'y refusèrent pourtant. Le Major *Cederstroem* déclara, qu'ayant prêté récemment serment de fidélité aux Etats généraux, il ne pouvait, sans manquer à son devoir, s'engager par un nouveau serment envers le Roi. *Gustave* lui lança un regard foudroyant : « Songez bien à ce que vous faites ! » lui dit-il d'un ton courroucé. « Sire, j'y ai songé, » répliqua *Cederstroem* d'un air résolu, « et » Votre Majesté peut compter que j'aurai » encore demain les mêmes sentimens qu'au- » jourd'hui ; si j'étais assez lâche pour violer » le serment que j'ai prêté aux Etats, celui » que je prêterais à Votre Majesté ne serait » pas plus sacré pour moi. » *Gustave*, qui sentait les fâcheuses conséquences qu'un

pareil refus pouvait entraîner dans le premier moment, était sur le point de faire ôter l'épée à *Cederstroem*, et de le faire mettre aux arrêts, lorsqu'après un instant de réflexion il se retourne vers l'Officier, et lui dit d'un ton plein de douceur : « Je veux » vous prouver ma confiance et mon estime » en vous laissant votre épée ; je n'exige de » vous aucun serment, suivez-moi seulement » pendant cette journée, c'est tout ce que je » veux de vous. Sire, répond *Cederstroem*, » ce que Votre Majesté me demande là est » impossible ; je la supplie de me dispenser » aujourd'hui du service. »

Pendant que le Roi était enfermé dans le corps-de-garde avec ses Officiers, le même Sénateur *Kalling*, qui avait été fait, deux jours auparavant, Gouverneur de la ville, arrive et demande qu'on le fasse entrer. On lui répond que les ordres ne permettent de laisser entrer personne pour le moment ; *Kalling* insiste, soutient qu'il doit assister à la distribution des ordres, et demande qu'on le fasse annoncer au Roi ; mais il reçoit pour toute réponse qu'il n'a qu'à se rendre au Sénat, où le Roi lui-même compte bientôt lui aller donner ses ordres.

Le Roi, après s'être assuré de ses Officiers, s'attache une écharpe blanche autour du bras gauche, et en fait faire autant à tous ceux qui veulent le suivre. Il envoie ses Officiers assembler sur-le-champ le régiment des gardes et le régiment d'artillerie, et leur commande de placer une garde de trente-six hommes à la porte de la salle du Sénat, avec ordre de ne laisser sortir personne.

Mais avant de pouvoir faire exécuter un pareil ordre, il y avait encore une nouvelle démarche à faire, et du succès de laquelle tout pouvait dépendre. Les soldats, dès long-temps accoutumés à respecter les ordres du Sénat, ignoraient encore le projet de *Gustave*; il fallait qu'il allât lui-même les en instruire et le leur faire agréer.

Dans ce dessein, *Gustave*, escorté par ses Officiers, se rend du corps-de-garde à la parade. Chemin faisant, la première surprise fit insensiblement place à la réflexion. Quelques Officiers, revenus de l'enthousiasme du premier moment, songèrent avec inquiétude aux conséquences de l'engagement qu'ils venaient de prendre envers le Roi. Ils lui témoignèrent qu'ils avaient tout à craindre pour le succès de son entreprise,

à moins qu'il ne réussît à engager dans ses vûes quelques-uns de ces personnages marquans dont le crédit et l'influence pourraient tout. Le Roi s'arrête et semble hésiter quelque temps : « Allons, c'est décidé ! » s'écria un sergent qui avait entendu tout le discours : « *Vive Gustave III!* Eh bien, je » vais donc suivre ma fortune, » répliqua *Gustave* d'un ton délibéré. Il court aussitôt de rang en rang, et tient à ses soldats assemblés un discours si pathétique qu'ils n'hésitèrent plus à se déclarer pour lui. Une seule voix s'élève parmi la troupe, et s'écrie : *Non!* mais elle fut aussitôt étouffée par le *Oui* le plus bruyant et le plus unanime.

Cependant des émissaires du Roi avaient fait courir dans la ville le bruit que le Roi avait été arrêté. Des flots du peuple se précipitent au château pour s'assurer de la vérité de cette effrayante nouvelle. A l'instant où ils arrivent, le Roi venait d'achever son discours aux soldats. Transportés de revoir leur Roi chéri, qui n'avait souffert aucun outrage, les soldats et les citoyens font retentir à l'envi leurs acclamations; tous s'écrièrent ensemble : *Vive Gustave!* Le Roi n'ose plus douter du succès.

Tout ménagement cessant dès lors d'être nécessaire, il s'agissait de s'assurer de la personne des Sénateurs. Ils avaient vu, des fenêtres de la salle de leurs séances, tout ce qui s'était passé à la parade devant le château. Voyant que les acclamations se prolongeaient, et curieux d'apprendre quel en était le sujet, ils se hasardèrent à descendre. Mais ils rencontrèrent à la porte trente grenadiers qui leur firent entendre, d'un ton assez brusque, que le Roi avait ordonné qu'ils demeurassent là où ils étaient. A ces mots, les Sénateurs, accoutumés à se voir obéir, se mettent à éclater en violens reproches. Les grenadiers, au lieu de leur répondre, les forcent à rentrer dans la salle, et en ferment la porte sur eux. Dès que le Comité secret eut appris que le Sénat avait été fait prisonnier, il se sépara de lui-même; chaque membre se retira de son côté pour se mettre plus sûrement à couvert.

Le Roi voulut alors exécuter sans délai ce qui était si heureusement commencé. Il était suivi de ses Officiers, d'une foule prodigieuse de soldats, et d'un essaim de peuple qui augmentait à chaque moment, tous l'écharpe blanche autour du bras gauche. Il

se transporte, à la tête de cette escorte, à l'autre partie de la ville où se tenaient les troupes qu'il avait fait mettre sous les armes. Tous ces soldats étaient prêts, comme leurs compagnons d'armes, à se déclarer pour le Roi, et lui prêtèrent serment à son arrivée. *Gustave*, en parcourant les rues à cheval, l'épée à la main, s'écriait devant le peuple, de distance en distance: Qu'il abhorrait cette espèce de despotisme que les Suédois nommaient Souveraineté; qu'il n'avait d'autre but que de mettre son peuple à l'abri de l'oppression, et d'arracher sa patrie à la ruine dont elle était menacée: » Si vous avez » quelque doute sur la droiture de mes » intentions, qu'un cri général me le fasse » connaître, et je vais poser à l'instant le » sceptre et la couronne, qui ne seraient » plus à l'avenir que les marques d'une vaine » dignité. » L'émotion dont il prononça ses dernières paroles opéra sur le peuple tout l'effet qu'on peut imaginer. Tous les assistans, les larmes aux yeux, se jetèrent à ses pieds, et le conjurèrent de ne point abandonner ses malheureux sujets. On voyait des mères, avec leurs enfans dans leurs bras, se précipiter au-devant de lui, tenir ses bottes

embrassées, et lui donner les marques les plus touchantes de leur affection.

Ce fut ainsi que *Gustave*, en parcourant la ville, se rendit maître en moins d'une heure de toute la force armée qui se trouvait à Stockholm. Il fit distribuer aux soldats de la poudre et des balles ; on sortit du canon de l'arsenal, et on le braqua devant le château, sur les ponts et dans d'autres parties de la ville, principalement dans les avenues : auprès de chaque pièce était un canonnier, la mèche allumée. Toute communication avec le dehors fut interceptée, et il ne fut permis à personne de sortir de la ville sans un passe-port signé du Roi.

Le Général *Rudbek*, Gouverneur de Stockholm, informé de ce qui se passait, et voyant que la garnison refusait de lui obéir, entre dans une fureur que rien ne peut contenir; il parcourt les rues, l'épée nue, en criant de toute sa force : « Aux armes ! » Suédois, aux armes ! ou c'en est fait de » votre liberté ! (1) » *Gustave* fait arrêter *Rudbek*; on saisit et l'on emprisonne les

(1) *Nachricht von der lezten Staatsveraenderung in Schweden, in Manvillon's samlung*. Th. I. S. 304 und 308.

autres chefs du parti des *Bonnets* dont on pouvait craindre le désespoir. *Gustave*, qui le matin était encore le Roi le moins obéi et le moins puissant de l'Europe, avait su se rendre, dans l'espace de quelques heures, souverain aussi absolu que son oncle *Fréderic* à *Berlin*, ou *Mustapha III* à *Constantinople*: il avait en ce moment-là entre les mains tout le pouvoir d'un conquérant (1).

---

(1) Coxe, dans son *Voyage au Nord* (Livre II, page 245), accuse *Shéridan* d'avoir commis une erreur capitale quand il a prétendu, dans l'histoire qu'il a donnée de la Révolution en Suède, « que *Gustave*, depuis cette époque, régna à Stockholm avec un pouvoir aussi illimité que le Roi de France à Versailles et le Sultan des Turcs à Constantinople. » Il est évident que *Coxe* a mal saisi le sens de *Shéridan*. *Shéridan* ne dit pas autre chose, sinon que *Gustave*, qui le matin du 19 Août 1772 était encore l'esclave du Sénat, pouvait commander, le soir, avec autant de liberté que *Louis XV* ou *Mustapha III*. Or, c'est là ce que personne ne peut contester, et ce qui résulte de l'histoire des événemens de cette journée. Par la plus excellente politique, *Gustave* se dépouilla, deux jours après, de cette puissance absolue qu'il venait de conquérir, en posant la base d'une nouvelle Constitution qui, à la vérité, lui donnait infiniment plus de pouvoir qu'auparavant, mais qui ne le rendait pourtant pas tout-à-fait monarque absolu. *Shéridan* parle du 19 Août, et *Coxe* du 21 : il n'est pas étonnant qu'ils se contredisent. J'observe encore ici que les Anglais qui ont voyagé en Suède, et qui nous ont donné le récit de leur voyage, ont tous traité à fond de la Révolution de 1772; mais que les uns et les autres, spécialement *Coxe*, *Wraxhall*, *Radclif*, n'ont fait qu'abréger et transcrire, chacun à leur manière, l'ouvrage de leur compatriote *Shéridan*.

Mais ce qu'il y eut encore de plus admirable, ce fut la modération et l'habileté avec laquelle ce jeune conquérant, âgé alors de vingt-six ans, sut user de son pouvoir au milieu des troubles et des périls d'une révolution qui n'était pas encore achevée. De l'arsenal où il était il fit inviter à dîner au château tous les Ministres étrangers qui se trouvaient alors à Stockholm. Le prétexte était de les mettre à l'abri de toute espèce d'accidens; mais son véritable motif était très-probablement de les mettre hors d'état d'agir pendant la journée. Presque tous se rendirent sur-le-champ à l'invitation du Roi; ceux qui n'y vinrent pas furent fort étonnés de voir arriver une garde devant leur maison, sous le prétexte de veiller à leur sûreté personnelle : ils comprirent bientôt ce que signifiait cette précaution, et se rendirent, comme les autres, auprès du Roi. *Gustave* eut soin d'envoyer quelques-uns de ses propres gens auprès des épouses et des autres parens de ceux qu'il avait fait arrêter dans la matinée, pour leur annoncer de sa part qu'ils ne devaient avoir aucune inquiétude sur le compte des détenus, qui ne tarderaient pas à être remis en liberté. Parmi

ces derniers était le général *Rudbek*, que nous avons vu arrêter il y a peu de momens. *Rudbek* envoya au Roi une lettre qu'il venait d'écrire à son épouse, en le priant instamment que la lettre lui fût remise à elle-même. *Gustave* lui accorda cette faveur, et ajouta même à la lettre quelques lignes écrites de sa propre main, dans lesquelles il s'efforçait de la tranquilliser, en lui assurant que la détention de son époux ne devait durer que peu de jours. Il envoya aussi un exprès aux enfans d'un Ecclésiastique qui avait été arrêté à la même occasion, avec la consolante nouvelle qu'ils n'avaient rien du tout à craindre pour leur père. Il serait difficile de croire que tant de clémence et de sensibilité fût affectée chez lui, quand on considère surtout que ces précieuses qualités l'accompagnèrent dans presque toutes les circonstances de sa vie.

Gustave était à l'arsenal, occupé à pousser ses préparatifs avec toute l'activité imaginable, lorsque deux couriers vinrent lui apporter, de la part de ses frères, les plus heureuses nouvelles. On renvoya à l'instant même les couriers avec la nouvelle de ce qui venait de se passer à Stockholm dans

l'intervalle. *Gustave* se rendit de là au palais du Sénat, où les Magistrats s'étaient assemblés pour lui prêter le nouveau serment.

L'Amirauté de Stockholm réside dans le *Schiffsholm*, petite île détachée de la ville et très-importante par sa situation, qui peut, au moyen d'un pont-levis, communiquer avec la ville, ou en être séparée au besoin. L'Amirauté n'attendit pas pour se déclarer que le Roi parût; elle lui envoya un Officier pour l'assurer, en son nom, de la fidélité la plus absolue. A l'arrivée du Roi le pont se baissa, tout le monde lui prêta serment: le cri de *Vive Gustave!* fut répété par tous les assistans. Les matelots grimpèrent sur les mâts, et firent retentir de toutes parts les acclamations les plus bruyantes.

Le Roi était parvenu au comble de ses vœux; il se trouvait avoir entre les mains une puissance absolue, sans que cette journée eût fait verser le sang d'un seul de ses sujets. La ville entière présentait l'aspect d'une réjouissance nationale, et l'on ne voyait éclater sur tous les visages que l'allégresse et la satisfaction. *Gustave* rentra triomphant dans son château, dont il était sorti le matin le cœur glacé d'inquiétudes. Quand il fut

arrivé, il adressa la parole aux Ambassadeurs étrangers, qu'il avait fait inviter à dîner. « C'est pour la sûreté de vos personnes, » leur dit-il, que je vous ai prié de venir » chez moi. Je n'ai pas besoin de vous » apprendre ce qui vient de se passer; il » y a sans doute long-tems que vous avez » prévu ce qui devait arriver et ce que » d'impérieuses circonstances rendaient né- » cessaire; assurez vos Souverains que mon » amitié et mes sentimens pour mes voisins » et mes alliés demeureront toujours les » mêmes qu'auparavant (1). » Les Ambassadeurs félicitèrent le Roi; ceux de France et d'Espagne le firent avec joie; ceux d'Angleterre et de Russie firent comme les autres, parce qu'il n'y avait plus moyen de s'y refuser. Tous s'en retournèrent bientôt après à leurs résidences, pour dépêcher aussi promptement que possible des courriers auprès de toutes les cours de l'Europe, avec la nouvelle des grands événemens de cette mémorable journée.

Gustave avait dépêché, sur le midi, pendant qu'il était encore à l'arsenal, un Officier

(1) *Michelessi*, Lettre etc., page 52.

pour aller en grande diligence à la rencontre des régimens d'*Uplande* et de *Sudermanie* qui n'étaient plus éloignés de Stockholm que de quelques lieues. Cet Officier avait ordre de faire retourner promptement les troupes à leurs quartiers, et de ramener sans délai le lieutenant-colonel *Cederstroem*, chef de cette armée, homme remuant et dont on craignait l'influence dans le parti des *Bonnets*. Cet ordre fut exécuté sans la moindre opposition ; car au moyen de la précaution qu'on avait eue de ne laisser sortir personne de la ville, ces régimens n'étaient encore informés de rien. L'ordre était d'ailleurs conçu dans la forme accoutumée, et revêtu de la signature du Secrétaire d'Etat : *Cederstroem* ne pouvait savoir s'il émanait effectivement du Comité secret, et le plus prudent pour lui était d'obéir.

Un autre Officier dépêché auprès du Général *Pechlin* ne fut pas aussi heureux. *Pechlin* avait reçu ses passe-ports deux jours auparavant, avec un ordre signé du Roi de rassembler son régiment et deux autres encore ; mais il n'était parti de Stockholm que le matin de ce jour-là, de bonne heure et avant qu'il se fût rien encore passé. L'Officier chargé

de le faire revenir alla le chercher dans une maison de poste, à environ sept milles de *Stookholm*. Il le rencontra à l'instant même où il se disposait à continuer sa route, et n'eut que le tems de lui faire savoir le but de sa mission. « Avez-vous des ordres par » écrit? lui demanda *Pechlin*. — Non. — » Eh bien! moi j'en ai, et je ne suis pas » assez sot pour aller croire le premier venu » qui voudra m'en imposer. » A ces mots *Pechlin*, sans l'écouter davantage, se jeta dans sa voiture et partit; mais avant qu'il eût atteint son régiment, *Fréderic*, le frère du Roi, qui avait reçu le courier avec la nouvelle des affaires de Stockholm, avait déjà fait prêter le nouveau serment de fidélité au Roi, et *Pechlin*, qui arriva trop tard, fut arrêté à Linkoeping (1). *Gustave* se félicita d'avoir mis hors d'état de lui nuire un homme aussi redoutable comme politique et comme guerrier.

Quand la nuit fut arrivée, le peuple de Stockholm, dont les craintes étaient dissipées, alla se livrer tranquillement au repos. Les soldats demeurèrent pourtant toute la

(1) *Charactere und Anecdoten* etc. S. 182.

nuit sous les armes. *Gustave*, qui voulait tout faire par lui-même, et qui craignait que les ténèbres ne vinssent à réveiller le courage ou à favoriser le désespoir du parti qui dominait la veille, passa presque toute la nuit à cheval : il avait même eu la précaution de disposer çà et là dans la ville quelques-uns de ses meilleurs officiers, qui pouvaient le rejoindre tous les momens si le cas l'exigeait.

Au reste, tout demeura tranquille. Les *Chapeaux*, ravis de voir écraser leurs adversaires, oublièrent, dans le transport de leur joie, que cette chute entraînait avec elle la ruine de la Constitution, et que tout l'avantage produit par ce changement serait pour le Roi, et non pour eux. Les *Bonnets*, divisés et jaloux les uns des autres, ignorant pour la plupart les véritables desseins de *Gustave* et la part que leurs adversaires pouvaient y avoir, se soumirent sans murmure aux volontés du Roi. Ce fut alors qu'ils firent voir combien ils étaient peu dignes de la liberté. Presque tous firent leur cour au Roi à l'envi de la faction opposée, et parurent moins consternés de la perte de leur indépendance qu'empressés à la réparer par

la faveur du Monarque. La masse du peuple, qui avait si cruellement gémi sous le pouvoir oppressif de la Noblesse, voyait avec une joie qu'on ne peut décrire ce même pouvoir passer entre les mains d'un Roi qu'elle adorait.

Gustave, qui voulait donner à ses grandes opérations toute la solennité possible, ne fut pas content qu'il n'eût fait prêter le serment de fidélité aux Officiers, aux Magistrats, aux divers Colléges de justice et à tous les Militaires qui se trouvaient à *Stockholm.* Sachant que les sentimens religieux et le respect pour le serment font un des principaux traits du caractère des Suédois, il était impatient que la Nation toute entière lui rendît hommage, et désirait que la cérémonie commençât dans la capitale.

On avait déjà eu soin de faire connoître dans toute la ville les intentions du Roi. Dès le lendemain 20 Août, des milliers d'habitans se portèrent en foule dans une des principales places de la ville. La milice bourgeoise était sous les armes sur deux rangs : le Roi, à cheval l'épée à la main, s'avança de quelques pas au-devant de sa suite. Un profond silence régnait dans toute l'assemblée.

Le Roi harangua le peuple d'une voix si haute et si distincte qu'il n'y eut pas une seule syllabe de perdue dans tout son discours. Il y protestait que toutes ses vues tendaient à rétablir la tranquillité dans sa patrie, et à mettre un terme à cette anarchie sous le règne de laquelle on avait abusé si long-tems du nom sacré de la liberté, à anéantir une aristocratie oppressive, faire revivre enfin la vraie liberté de la Suède et les anciennes lois sous lesquelles les Suédois vécurent depuis le règne du Grand *Gustave Adolphe* jusqu'à l'an 1680. « Je vous pro» teste encore ici, » ajouta-t-il à la fin de son discours, « que j'abhorre toute pensée ten» dant au despotisme, que je ne songe point » à la souveraineté absolue, que je n'y songerai » jamais, et que je ferai toute ma vie con» sister ma gloire à être le premier citoyen » d'un Etat libre. » Le peuple, qui depuis *Gustave Adolphe* n'avait jamais entendu ses Rois parler en public, et qui, depuis *Charles XII*, ne les avait jamais entendu parler Suédois, dévorait chaque parole qui sortait de la bouche du Roi. *Gustave* fut bientôt interrompu par des acclamations générales. De toutes parts on entendait crier :

Vive le Roi! Vive le sauveur des Suédois! La plupart des assistans ne purent retenir leurs larmes. Alors *Gustave* jura à son peuple, sur la place même, de le gouverner en bon Roi : le peuple, de son côté, lui prêta serment de fidélité, dans une formule que le Roi lut lui-même.

Gustave dont l'attention paraissait uniquement dirigée sur la Capitale, n'en était pas moins occupé du succès de ses projets dans les provinces, et n'oubliait rien de ce qui pouvait l'assurer. Tout alla encore au gré de ses désirs. Les bataillons qui marchaient vers la ville s'étaient retirés tranquillement à leurs quartiers. Les deux frères du Roi se trouvaient alors à la tête d'un corps d'armée très-considérable. Le Capitaine *Hellichius* avait remis le Fort de Christianstadt entre les mains du Prince *Charles*; le Général *Pechlin*, arrêté à Linkoeping, était détenu à Gripsholm. Tous les ordres envoyés aux Commandans des Forteresses et aux Gouverneurs des Provinces avaient été suivis de point en point, parce qu'ils étaient entièrement revêtus de la forme constitutionnelle.

Au reste, ni les soldats, ni le peuple des

Provinces ne savaient précisément jusque là ce qui venait de se passer à Stockholm, parce que *Gustave* attendait fort prudemment, pour les en instruire, que les Etats eussent solennellement accepté les changemens qu'il voulait introduire dans l'ancienne Constitution. Dès le 20 Août, on envoya des Héraults dans les différentes parties de la ville, pour y publier que tous les membres de la Diète eussent à se rassembler le lendemain matin dans la salle Royale du Château ; on déclarait que ceux qui refuseraient d'y paraître seraient punis comme traîtres à la Patrie (1).

Dans cette assemblée, on devait abolir l'ancienne forme du Gouvernement, à la place de laquelle le Roi devait en proposer une nouvelle. Les mesures étaient déjà toutes prises pour que la proposition n'essuyât point de difficultés.

On avait fait courir le bruit dans la ville que le Roi avait fait appeler de Finlande un corps d'armée fort considérable, qui se trouvait déjà même devant les portes de

(1) *Achenwalls Staatsverfassung der heutigen vornehmsten Reichs und Voelker.* Th. II, S. 644, 6.te Ausg.

Stockholm : on assignait des quartiers pour ces troupes, comme si la chose eût dû ne pas manquer. Cette nouvelle jeta l'épouvante parmi les membres de la Diète, qui n'avaient aucun moyen de s'assurer jusqu'à quel point leurs craintes étaient fondées, parce qu'il était défendu de laisser sortir personne des portes de la ville sans un passe-port signé de la main du Roi.

Gustave ne crut pas encore avoir assez fait. Le matin du 21 Août, journée qui devait presque tout terminer, un corps nombreux, tiré du sein des gardes du Roi, reçut l'ordre d'aller occuper le local où était auparavant la chambre des Chevaliers. Le palais du Roi fut entouré de soldats. On plaça du canon dans la cour intérieure, devant la salle où les Etats devaient s'assembler : les canons étaient chargés à balle, avec des canonniers, la mêche allumée, prêts à y mettre le feu au premier signal. Les différens Ordres de l'Etat n'eurent pas la permission de s'assembler chacun à part dans un appartement séparé, et de produire ensuite à la fois leurs Orateurs respectifs : chaque Membre de la Diète entra comme il put dans le Palais; on mit de côté toutes les cérémonies d'usage

en pareilles circonstances ; chacun ne songeait qu'à éviter la peine qui menaçait les absens. Le Maréchal du royaume parut même sans le bâton, qui était la marque de sa dignité.

Quand tout le monde fut assemblé, *Gustave* entra dans la salle accompagné de ses gardes et d'une foule d'Officiers : cette entrée se fit avec la pompe la plus imposante. Assis sur son trône, il frappa lui-même trois fois sur la table avec le marteau d'argent de *Gustave Adolphe*, qu'il tenait à la main. A ce signal toute l'assemblée se tut ; *Gustave* prit la parole et tint le discours qu'on va lire :

« Profondément affligé de la situation de
» notre patrie, contraint comme je le suis
» de vous dire la vérité dans toute sa force,
» dans ce moment où la Suède est sur le
» bord du précipice, vous ne serez pas
» étonnés si je vous parle du haut de mon
» trône avec plus de sévérité que jamais.
» C'est ici mon devoir de vous rappeler le
» passé, afin que vous sachiez les raisons
» qui m'ont forcé à faire ce que j'ai fait,
» dans l'espérance de prévenir à jamais le
» retour de pareils maux dans notre patrie.
» L'Europe entière frémit au spectacle

» des haines et de la discorde qui ont dé-
» chiré notre malheureuse patrie. Long-
» tems la nation, jouet de deux factions
» opposées, a présenté le tableau de deux
» peuples ennemis. Vous n'ignorez pas les
» suites de cette fatale division, les inimitiés,
» les violences, les persécutions, les révo-
» lutions sans cesse renaissantes, qui, sem-
» blables à autant de maladies périodiques,
» accablaient le corps politique et en consu-
» maient les forces. Les intrigues de quel-
» ques ambitieux bouleversaient la masse
» entière de l'Etat; chaque faction répan-
» dait tour à tour les flots de sang. Le
» peuple, le malheureux peuple était la
» seule victime des querelles insolentes de
» ses chefs, qui se disaient ses *représentans.*
» La faction dominante ne songeait qu'à
» affermir son pouvoir; toutes ses actions
» étaient dirigées vers ce but, communé-
» ment aux dépens des autres citoyens, tou-
» jours aux dépens du bien de la Suède,
» défigurant à son gré les lois susceptibles
» d'équivoque, et violant sans rougir les
» lois les plus précises. Il ne demeurait plus
» rien de sacré pour une noblesse arrogante
» dont les arrêts avaient plus de force que

» la loi; dont l'intérêt, l'ambition et la
» vengeance étaient les seuls mobiles. On
» dépouillait ainsi le Suédois du plus noble
» privilége de l'homme, la liberté : tout le
» pouvoir était entre les mains de quelques
» séditieux; on tremblait de se voir enlever
» sa prépondérance à l'approche d'une nou-
» velle Diète, et loin de s'occuper des
» moyens de travailler à la prospérité du
» royaume, on ne songeait qu'à faire obte-
» nir, par toutes sortes de moyens, l'avan-
» tage à son parti, pour se soustraire aux
» effets de l'arrogance et de la rage de la
» faction opposée.

» Mais tandis que l'intérieur du royaume
» offrait un théâtre de troubles et de dan-
» gers, que sa situation extérieure était
» alarmante! Je rougis d'en parler. Né Sué-
» dois et Roi des Suédois, je devrais, pour
» ainsi dire, me refuser à le croire : l'in-
» fluence étrangère dirigeait seule toutes les
» actions de nos citoyens, et cette in-
» fluence était appuyée sur les moyens les
» plus humilians. Vous sentez tout ce j'au-
» rais à dire : je me tais.

» Telle était la situation où je trouvai la
» Suède quand le sort m'appela à monter

» sur le trône. Vous connaissez comme moi
» les efforts que je fis pour rétablir la con-
» corde : peines, mécontentement, je sup-
» portai tout. Rappelez-vous les paroles
» que je vous adressai à mon avénement au
» trône, et que je n'ai cessé de vous répé-
» ter depuis : *Suédois, soyez amis! obéis-*
» *sez aux Lois! voilà les moyens de faire*
» *la gloire et le bonheur de la Suède!*
» Je vous sacrifiai sans peine toutes les pré-
» rogatives auxquelles, soit en ma qualité
» d'homme, soit en ma qualité de Roi,
» j'avais le droit de prétendre. Aucune ten-
» tative, aucune démarche ne me parut
» trop pénible pour réussir dans une entre-
» prise que je jugeai si salutaire pour la
» nation. » Puis, élevant la voix et jetant
un regard pénétrant autour de lui dans l'as-
semblée : « S'il est quelqu'un parmi vous
» (ajouta-t-il) qui puisse soutenir le con-
» traire, qu'il ne craigne rien, qu'il s'avance
» et qu'il parle ! »

Personne ne se montra, et *Gustave* pour-
suivit : « J'espérais toujours, par mes efforts,
» rompre les chaînes que l'or des nations
» étrangères, les haines des citoyens et l'a-
» narchie avaient forgées à la Suède. J'es-
pérais

» pérais que le terrible exemple des autres
» peuples serait un avertissement pour
» vous. Je me trompais : les insinuations
» de vos chefs et les mouvemens de votre
» propre rage vous avaient égarés ; toutes
» les barrières étaient renversées, les traités
» rompus ; l'audace ne connaissait plus de
» bornes ; plus on faisait d'efforts pour la
» contenir, plus elle se montrait effrénée.
» Les citoyens les plus vertueux, les meil-
» leurs patriotes étaient les premières vic-
» times de cette phrénésie générale. Des
» Magistrats, respectables par leurs années,
» recommandables par leur zèle et leur atta-
» chement pour le bien public, se voyaient
» dégradés et couverts de mépris ; on a vu
» des corps entiers déposés au gré du ca-
» price de la faction régnante. Le peuple
» lui-même était foulé aux pieds, sa voix
» étouffée, ses plaintes taxées de rebellion ;
» la liberté suédoise remplacée par un sys-
» tème d'aristocratie oppressif et sanguinaire.
» La Divinité elle-même parut indignée de
» la méchanceté de ces hommes qui avaient
» envahi tout le pouvoir. La terre bienfai-
» sante referma son sein et refusa ses présens.
» La disette, la famine, sous les aspects les

» plus hideux, vinrent bientôt désoler la
» Suède. Je vous suppliai, je vous conjurai
» alors, dans les termes les plus pressans,
» de sauver la patrie mourante. Quel fut le
» fruit de mes prières ? Plus acharnés que
» jamais à assouvir votre vengeance les uns
» contre les autres, à peine daignâtes-vous
» jeter un regard sur ce peuple dont vous
» êtes les représentans ; vous vous réveillâtes
» enfin, mais trop tard, et lorsque le mal
» était déjà sans remède : ainsi toute une
» année se passa dans le tumulte d'une
» Diète orageuse qui fut une charge pour
» le pays, et qui ne soulagea pas la nation.
» Quand j'eus vu toutes mes représenta-
» tions inutiles, tous mes efforts prodigués
» sans effet, je m'arrêtai, l'âme déchirée à
» la vue des maux de la patrie, mais résolu
» à garder le silence : je voulais voir la Na-
» tion se déclarer elle-même contre la con-
» duite de ses plénipotentiaires envers elle
» et envers moi. Une partie supportait le
» joug en gémissant, mais sans murmurer,
» parce qu'elle n'entrevoyait pas le moyen
» de sauver la patrie ; mais dans un coin du
» royaume les citoyens, poussés au déses-
» poir, prirent les armes.

» Au milieu d'un danger si pressant, qui
» menaçait ma vie, l'État, la liberté, la
» sûreté publique, il ne me restait plus
» qu'à implorer la protection du Tout-Puis-
» sant, et à recourir aux mêmes moyens
» par lesquels les Suédois eux-mêmes surent
» autrefois, sous les étendards de *Gustave*
» *Vasa*, briser le joug oppressif d'un usur-
» pateur. Le Ciel a béni mes efforts; ce pa-
» triotisme qui embrasa les cœurs d'un *En-*
» *gelbrecht* et d'un *Gustave Erichson*,
» s'est ranimé à la fois chez tous les Suédois;
» j'ai sauvé ma vie et mon royaume sans
» qu'une seule goutte de sang ait coulé.
» On me prêterait des vues bien étran-
» gères à celles qui m'animent si l'on ima-
» ginait que je vise à la souveraineté absolue.
» Le but unique où tendent les mesures que
» j'ai prises est de faire revivre la liberté
» et les anciennes lois : j'ai juré de régner
» sur un peuple libre; ne craignez pas que
» ma fortune actuelle m'enivre au point de
» me faire oublier un serment que mon
» cœur a prononcé : Vive la liberté! que
» la loi règne enfin sur nous! périssent à
» jamais l'anarchie et le pouvoir arbitraire!
» Les Suédois seront tous désormais libres

» et heureux. Je veux que mon règne soit
» signalé par l'empire des lois, la sûreté des
» propriétés, le libre exercice de l'industrie
» nationale, le maintien du bon ordre, la
» paix intérieure et la tranquillité de chaque
» citoyen. Des hommes dont le nom ne
» périra jamais montèrent avant moi sur
» ce trône : bien éloigné du vain orgueil de
» me comparer à ces grands modèles, je ne
» crains pas de m'égaler à eux par mon amour
» pour mon peuple, et mon zèle pour le
» bien public. Si vos cœurs sont pénétrés
» des sentimens qui m'animent, nous allons
» voir renaître l'ancien éclat du nom Suédois,
» et remonter, aux yeux du monde entier,
» à ce rang élevé qui fit le bonheur et la
» gloire de notre patrie. C'est vers ce but
» unique que tend la nouvelle Constitution
» dont vous allez entendre la lecture, et
» pour laquelle je vous demande votre con-
» sentement (1). »

Le Roi lut alors un Mémoire signé de sa main, dans lequel il annonçait qu'il venait rétablir, par une nouvelle Constitution, l'ancienne liberté de la Suède et les lois qui

(1) *Schwedische Anecdoten*, S. 100—108.

avaient existé depuis *Gustave Adolphe* jusqu'en l'année 1680. Il abjura de nouveau, par un serment solennel, toute prétention à la souveraineté absolue ; après quoi il ordonna à un secrétaire de faire la lecture des articles de la nouvelle Constitution ; ces articles étaient au nombre de cinquante-sept : en voici les principaux.

ARTICLE PREMIER.

Les Etats généraux subsisteront comme auparavant. Le Roi ne pourra faire aucune nouvelle loi sans le consentement des Etats, ni abroger les anciennes (*Art.* 40). Mais le lieu et le temps où ils s'assembleront ne peuvent être marqués que par le Roi seul (*Art.* 38). Aucun autre protocole que ceux qui concernent les affaires dont le Roi aura délibéré avec les Etats, ne pourra leur être communiqué, ni demandé par eux (*Art.* 49). Enfin les assemblées des Etats ne dureront au plus que trois mois (*Art.* 46).

II.

Les Sénateurs seront choisis et nommés uniquement par le Roi. Leur devoir et leur soin particulier seront de conseiller le Roi

dans des occurences et des affaires importantes, toutes les fois que S. M. le requerra (*Art. 4*). Et dans tous les cas, après que le Roi aura entendu leurs opinions, c'est à lui qu'appartiendra la voix décisive (*Art. 8*).

III.

Ce sera au Roi à conclure la paix, les trèves et les alliances offensives et défensives (*Art. 6*). Il aura le pouvoir de faire la guerre dans le cas de défense (*Art. 45*). Mais il ne pourra autrement déclarer la guerre et faire commettre des hostilités sans l'aveu et l'acquiescement des Etats (*Art. 48*).

IV.

Les impôts demeureront sur l'ancien pied jusqu'à ce qu'on soit convenu d'en établir de nouveaux (*Art. 46*). En cas de guerre, c'est au Roi cependant à prendre les mesures les plus convenables à la sûreté de l'Etat, soit en levant des impôts, soit autrement (*Art. 45*).

V.

Le Roi conférera tous les emplois civils et militaires dans les assemblées du Sénat, sans faire voter, mais uniquement d'après son propre choix (*Art. 10*).

VI.

Le commandement général des forces de terre et de mer n'appartient qu'à S. M. seule (*Art. 19*).

Lorsque la lecture fut achevée (1), le Roi demanda à l'assemblée si elle donnait son consentement à la Constitution qu'il proposait. Les avis ne furent jamais moins partagés : un *oui* unanime fut la réponse. Un membre de la Noblesse prit seul le parti de proposer que l'article relatif à la concession des impôts ne fût valable que pour un certain nombre d'années ; mais le Maréchal du royaume ayant refusé de faire passer aux voix sur la proposition sans le consentement du Roi, « Je me flatte, reprit *Gustave*, que la Noblesse placera dans mes » sentimens paternels la même confiance » que les trois autres Ordres m'ont déjà té- » moignée. » A ces mots, le Maréchal du royaume et les autres Orateurs signèrent la nouvelle Constitution, et les Etats jurèrent fidélité au Roi, suivant la formule qu'il leur présenta lui-même.

---

(1) *Schwedichen Anecdoten*, S. 111—148. Item, *Cansler's Nachrichten*, Th. I. S. 245.

Ici se termina la séance; le Roi se leva, tendit les mains au Ciel et s'écria : « Rendons tous grâce à Dieu de l'heureux événement qui vient de s'accomplir! » En prononçant ces paroles il posa sa couronne, ouvrit un livre de cantiques et entonna le *Te Deum :* toute l'assemblée en fit autant, et chanta le même cantique avec une dévotion extrême. Lorsqu'on eut achevé, chaque membre de la Diète eut la permission d'aller baiser la main du Roi, et l'Assemblée se sépara.

LIVRE III.

Remarques sur la nouvelle Constitution.— La Diète qui s'était assemblée le 13 Juin 1771, se sépare le 9 Septembre 1772. — Voyage de Gustave dans ses Etats. — Un orage menace la Suède au dehors et se dissipe ensuite. — Mesures de Gustave pour la sûreté extérieure du royaume et pour la prospérité intérieure.—Il voyage en Finlande et se rend de là à Pétersbourg. — Intervalle entre 1772 et 1778, l'époque la plus heureuse de son règne.

La révolution du 19 Août 1772 nous montre assez évidemment que *Gustave* était un homme habile. Agit-il en bon Roi? c'est ce qu'il n'est pas aussi facile de décider.

On sent aisément combien il serait téméraire de vouloir le juger d'après la conduite qu'il tint à cette occasion. Combien un homme de la tournure d'esprit de *Gustave*, appelé à jouer un rôle public et à s'étudier sans cesse, devait se laisser difficilement pénétrer! Néanmoins si, au lieu de vouloir pénétrer jusqu'aux ressorts secrets qui ont fait agir *Gus-*

tave, on s'en tient à apprécier ses entreprises par les effets qu'elles ont amenés, la question sera moins difficile à résoudre qu'elle ne le paraît au premier coup-d'œil, et la réponse plus sûre et plus satisfaisante.

Les Suédois les plus attachés à l'ancien ordre de choses conviennent eux-mêmes que si elles fussent demeurées plus long-temps dans le même état, la Suède allait subir le même sort que la Pologne, et que si quelques Puissances étrangères bien d'accord entre elles fussent survenues au milieu du désordre général, la Suède succombait sans résistance (1). Un désordre effréné, une rupture complète d'équilibre dans l'Etat, deux factions sans cesse jalouses, sans cesse persécutantes, des chefs avides et ambitieux, une Diète vendue à des Puissances étrangères, un Sénat usurpateur et despotique, un Gouvernement qui portait encore le vain nom de Monarchie, mais qui n'était au fond qu'un mélange révoltant d'aristocratie et de démocratie, réunissant au plus haut degré les abus de ces deux espèces de Gouvernemens : tel était le tableau que présentait la

(1) *Hoepkens Gedaechtnissrede auf Tessin.*

Suède; il n'y avait qu'une révolution qui pût l'arracher à sa ruine. Mais de qui devait-on attendre une pareille révolution? Le peuple, qui ne connaissait pas d'ailleurs toute l'étendue de ses maux, n'était accoutumé à agir que par ses représentans : ces représentans, c'est-à-dire, les hommes qui avaient le pouvoir en main, étaient trop attachés à un ordre de choses dont dépendaient leur crédit et leur fortune, pour opérer une révolution qui contrariait à ce point leurs intérêts : il n'y avait donc que le Roi qui pût ou qui voulût l'entreprendre.

En admettant donc qu'une révolution était devenue nécessaire, et que le Roi seul était en état de l'opérer, n'admirons-nous pas la dignité, l'humanité, la douceur avec laquelle le Roi se comporta au milieu des périls de cette révolution. La nouvelle Constitution, qu'il dicta lui-même, n'est-elle pas une preuve de sa modération aussi bien que de sa prudence? Qui l'eût empêché de demeurer pour toujours maître du souverain pouvoir qu'il avait conquis? Il n'avait qu'à gagner, au premier moment, le peuple par des bienfaits, les troupes par des largesses, et contenir par la terreur les hommes puis-

sans qu'il avait abattus. Mais il connaissait trop bien son peuple, et sentait lui-même trop bien le prix de l'indépendance pour ne pas comprendre que les Suédois ne souffriraient pas long-tems le joug du despotisme.

L'Europe, qui vit la même, année, à la suite d'une révolution bien différente, un Monarque humilié, contraint de laisser renverser la Constitution de ses Etats et traîner ses favoris à l'échafaud, admirait avec justice un jeune Prince qui avait su, par la seule force de son génie, briser les liens sous lesquels on le tenait enchaîné, et user du succès le plus étonnant avec une retenue aussi admirable.

Quant à la prétendue perte de la liberté de la Suède, écoutons un Anglais qui a parcouru plus d'une fois ce pays-là à des époques bien différentes : l'autorité d'un homme de cette nation est d'un bien grand poids en matière de liberté. *Coxe* (1) s'exprime ainsi en parlant de l'esprit de la nouvelle Constitution de Suède.

» Quelles que soient les prérogatives atta-
» chées à la couronne de Suède, quelque

(1) Voyage en Pologne, en Russie (Liv II, page 245).

» énormes qu'elles puissent paraître, je ne
» crois pas cependant qu'on puisse en au-
» cune manière, quand on examine les choses
» de près, regarder le Gouvernement comme
» despotique. Tout le pouvoir exécutif appar-
» tient effectivement au Roi; car quoiqu'on
» dise qu'il ne lui est confié que conjointe-
» ment avec le Sénat, comme le Roi nomme
» et destitue à son gré les Sénateurs, et que
» dans l'administration des affaires il leur
» demande leur avis sans être obligé de le
» suivre, on peut dire qu'il est le maître
» absolu du Sénat. Le Roi a le commande-
» ment de l'armée et de la flotte, il en
» nomme tous les Officiers; il pourvoit aussi
» à tous les emplois civils : il a seul le pou-
» voir de convoquer et de dissoudre les
» Diètes, et il n'est obligé de les rassembler
» à aucun tems fixé; il a les impôts ordi-
» naires perpétuels; il jouit d'un revenu
» fixe, et il dispose entièrement du trésor
» public.

» Ce qui caractérise principalement un
» Gouvernement despotique, c'est, sans
» doute, un droit illimité de faire et d'abro-
» ger les lois, et celui d'établir des impôts
» sans le consentement des sujets; or, ni

» l'un ni l'autre de ces pouvoirs n'appartien-
» nent au Roi de Suède; l'autorité législa-
» tive est partagée entre le Prince et les
» Etats, et par le quarantième article il est
» expressément statué que le Roi n'a aucun
» pouvoir de faire de nouvelles lois, ni d'a-
» broger les anciennes, sans la connais-
» sance et le consentement des Etats. A
» l'égard des impôts, il est de même or-
» donné que le Roi ne pourra en établir sans
» le consentement des mêmes Etats, excepté
» dans le cas où le royaume serait actuelle-
» ment attaqué par un ennemi; et alors,
» à la fin de la guerre, le Roi est obligé de
» convoquer les Etats, et les nouveaux im-
» pôts sont abolis. A ces deux restrictions
» importantes il faut ajouter celle de ne
» pouvoir déclarer la guerre ni altérer les
» monnaies sans le concours des Etats, et
» d'être obligé de leur rendre compte de
» l'emploi des revenus publics si les Etats
» assemblés sont d'avis de l'exiger.

» Cependant, comme le revenu ordinaire
» du Roi lui appartient à perpétuité, et que
» la convocation des Etats dépend de son
» bon plaisir, on peut observer que son
» Gouvernement n'est point restreint aussi

» long-tems qu'il ne demande point de » nouveaux subsides ; mais il ne suit point » de là qu'il jouisse d'une autorité absolue, » puisqu'il ne peut ni faire des lois, ni dé- » clarer la guerre, ni lever de nouveaux » impôts sans le consentement de la Diète, » et qu'il peut arriver des événemens qui » l'obligent à l'assembler, et à lui laisser » ainsi les moyens de redresser les griefs » et de remédier aux abus qui peuvent s'être » glissés dans la Constitution de l'Etat.

» On affirme, dit un autre Anglais, que » la Constitution suédoise actuelle est éta- » blie d'après les mêmes principes que la » nôtre, et que l'autorité de *Gustave III* » est encore plus limitée que celle de » *Georges III*. En effet, le Roi de Suède » n'a pas le droit de déclarer la guerre sans » le consentement des Etats (1). »

---

(1) L'auteur de cette remarque est *Wraxall*, dans ses *Observations sur un Voyage au Nord*, p. 90. Mais *Wraxall* ne remarque pas, ou ne veut pas remarquer que le Roi d'Angleterre est obligé, tous les sept ans, de convoquer un nouveau Parlement, et que le Parlement doit s'assembler au moins une fois l'année, parce que les subsides qui s'accordent le dernier de décembre ne doivent jamais durer qu'un an ; tandis qu'il dépend absolument de la volonté du Roi de Suède de convoquer la Diète comme il veut et quand il veut, et qu'il n'a aucun motif aussi pressant de le faire, vu que les impôts une fois

Ce qui sert mieux que toute autre chose à justifier *Gustave*, c'est l'excellent usage qu'il sut faire du pouvoir que la révolution mit entre ses mains. Mais nous sommes obligés d'interrompre ici le cours de nos réflexions pour donner une légère esquisse des événemens qui suivirent la révolution du 19 Août, et de la manière dont se termina la mémorable Diète du couronnement de *Gustave*.

La révolution qui venait de s'opérer en quelques heures à *Stockholm* s'organisa en peu de jours dans toute l'étendue du royaume comme dans la capitale, sans tumulte et sans effusion de sang. Les frères du Roi avaient profité de la fausse alarme, pour se mettre à la tête des troupes qui se trouvaient alors dans leur voisinage. Ils avaient reçu la nouvelle de tout ce qui s'était passé à *Stockholm*,

décrétés durent jusqu'au moment où on en établit d'autres. Il est vrai que le Roi d'Angleterre a seul le droit de faire la paix ou la guerre ; mais ce droit ne devient-il pas illusoire quand le peuple lui refuse l'argent nécessaire, quand il murmure et qu'il refuse de marcher, comme nous en avons vu tout récemment un exemple dans la guerre projetée contre la Russie ? Le Roi de Suède, au contraire, peut, dans le cas d'une guerre défensive, décréter lui-même les contributions nécessaires ; et combien n'est-il pas aisé de représenter une guerre offensive comme une guerre défensive !

et

et n'attendaient que le moment où la Diète accepterait la nouvelle Constitution. Aussitôt qu'ils eurent appris que la chose était faite, ils assemblèrent les Officiers qui étaient sous leurs ordres, et leur lurent publiquement les dépêches du Roi. Les Officiers et les soldats prêtèrent, sans murmurer, le serment qu'on exigeait d'eux. La cérémonie se fit sur la place même : le cri de *Vive le Roi!* retentit dans toute l'Assemblée.

Ce premier pas étant fait, les Princes, sans perdre de temps, se rendent dans toutes les villes un peu considérables, et se font rendre hommage, au nom du Roi, par les garnisons et les habitans de ces places. Partout on s'empressa de prêter serment à la nouvelle Constitution, dans l'espérance de revoir des temps plus heureux. La Constitution de 1720 avait excité, quand elle parut, mille espèces de difficultés et de murmures; ici il ne s'en éleva aucun, tant l'entreprise de *Gustave* avait été habilement préparée.

Les traitemens que *Gustave* et ses partisans avaient eu à éprouver sous l'ancien Gouvernement de la part de quelques-uns des chefs de parti, auraient suffi pour auto-

riser les marques qu'il aurait pu donner de son ressentiment depuis qu'il était revêtu du pouvoir souverain. Néanmoins, tout ce qui avait précédé l'époque du 19 Août fut enseveli dans une complète amnistie : on rendit la liberté aux Sénateurs et aux autres prisonniers d'Etat aussitôt qu'ils eurent prêté serment, à l'exception du général *Pechlin*, qui fut relâché lui-même peu de mois après. Plusieurs membres du parti des *Bonnets* demeurèrent en faveur et conservèrent des places lucratives ; on alla jusqu'à revêtir des premières dignités de l'Etat des hommes qui, en 1756, avoient travaillé à humilier le Roi précédent, et à faire traîner ses partisans sur l'échafaud ; en un mot, on eût dit que *Gustave* avait tout oublié, excepté les services qu'on lui rendait. Le Capitaine *Hellichius*, qui avait donné le premier signal de la révolution par son manifeste, fut créé Colonel, et reçut le nom honorable de *Gustavsskild*, qui veut dire, dans la langue du pays, *Bouclier de Gustave.* Le Colonel *Sprengporten*, qui avait ramassé quelques milliers d'hommes en Finlande avec toute la diligence imaginable, arriva le 7 Décembre aux portes de Stoc-

kholm, à la tête de cinq cents dragons, après avoir traversé la mer à la tête de son armée, au milieu d'une affreuse tempête. *Gustave* courut avec une suite nombreuse à la rencontre de son intrépide ami, l'embrassa en présence de ses troupes, et le créa sur la place Lieutenant-général et Commandeur de l'Ordre de l'Epée, pour le faire bientôt après Capitaine du régiment des Gardes-du-Corps. Les deux frères du Roi furent récompensés d'une manière proportionnée à leurs services. Le Prince *Charles*, l'aîné des deux, fut fait Duc de Sudermanie, et le Prince *Fréderic*, son frère, Duc d'Ostrogothie. On augmenta la pension annuelle de tous les deux. Tous les Officiers du régiment des Gardes-du-Corps furent avancés de deux grades; les sous-Officiers reçurent chacun une médaille et la valeur de trois cents écus de cuivre. L'écharpe blanche que le Roi et sa suite portaient au bras gauche à la journée du 19 Août, fit dès lors une partie essentielle de l'uniforme des Officiers suédois. Il fut défendu, au contraire, par un ordre exprès, de prononcer à l'avenir les noms de *Bonnets* et de *Chapeaux*, noms voués à la haine, et auxquels l'esprit de

parti avait attaché jusqu'alors tant d'idées odieuses. Ces dénominations disparurent bientôt complètement. *Gustave*, qui professait dans toute sa conduite l'oubli du passé et le pardon des injures, rendait ces défenses plus efficaces encore par l'exemple de sa modération (1).

Peu de jours s'étaient écoulés depuis que la Diète avait accepté la nouvelle Constitution, lorsque *Gustave* reçut une adresse particulière de ce Corps, dans laquelle on le remerciait, dans les termes les plus flatteurs, d'avoir exposé sa vie pour sauver l'Etat des bords de l'abîme. Les Etats généraux firent frapper une médaille sur laquelle on voyait un vaisseau agité par les vagues, avec ses mâts fracassés, peinture assez fidèle de la Suède. *Gustave* y était représenté sous la figure d'un pilote, tenant la main levée et saluant le soleil, emblême des jours heureux dont la Suède allait jouir. La médaille portait au bas cette devise: *La Suède sauvée.*

Enfin, lorsque toutes ces opérations furent achevées, la Diète qui s'était assemblée

---

(1) *Büschings Magazin für die neue Historie*, etc. Th. XII, S. 127—131. *Canzler's Nachrichten*, Th. I. S. 186—189.

le 13 Juin 1771 se sépara le 9 Septembre 1772. Le ton humilié avec lequel la Diète s'adressa au Roi alla jusqu'au ridicule. Quand le Roi lui-même eût voulu justifier son entreprise, il n'eût rien trouvé de plus fort pour son apologie que ce qu'on lit dans les registres de la Diète.

« Une malheureuse division semée depuis » long-temps dans le sein de l'Etat avait » rompu les liens de la confiance et de l'u- » nion qui doivent régner entre tous les » citoyens. Quand après d'inutiles efforts » pour rapprocher les esprits et faire renaître » la concorde, le Roi vit qu'il ne pouvait plus » ramener cette paix, objet de ses vœux, » que la Loi n'avait plus rien de sacré, que les » rênes de l'Etat n'étaient plus tenues par une » main ferme, que le nom de la liberté » ne servait plus qu'à couvrir les abus; il sut » habilement, au milieu de la tempête, nous » procurer le calme nécessaire pour songer » à la situation du royaume et à la nôtre, » et à nous occuper du bonheur des géné- » rations à venir. Que la précédente réforme » du Gouvernement demeure désormais en- » sevelie dans l'oubli! on en a vu les fâcheuses » conséquences. Le peuple, qui redoutait

» le pouvoir d'un Roi, s'était donné des
» chefs devant lesquels il tremblait. Une
» longue et terrible expérience nous a con-
» vaincus des vices de cet ordre de choses :
» nos lois fondamentales étaient altérées ou
» faussement interprétées, ou restreintes
» sans raison. L'envie d'abaisser le Roi
» devenait une source intarissable de dé-
» sordres. Les mêmes hommes qui faisaient
» les lois en étaient le plus souvent les exé-
» cuteurs : nul respect pour le droit, nulle
» obéissance aux Ministres de la Justice.
» Dans cette dépravation générale, les se-
» mences de discorde répandues sur un ter-
» rain trop disposé à les recevoir ont pro-
» duit les fruits les plus amers ; la haine, la
» vengeance, l'ambition, l'avarice, n'ont
» fait naître que des mécontentemens, sou-
» vent ont fait répandre du sang. On aurait
» dû sentir combien une réforme dans le
» Gouvernement était nécessaire pour pré-
» venir la chute de cet édifice ébranlé ; on
» aurait dû comprendre que la sûreté pu-
» blique exigeait de nouvelles lois ; qu'un
» joug imposé par les citoyens eux-mêmes
» était odieux à un peuple dont le vœu le
» plus ardent était de voir renaître l'ancien

» éclat de son nom, de recouvrer sa liberté,
» et de vivre sous un Monarque qui ne fût
» soumis qu'aux lois.

» Une si grande action était réservée à
» notre généreux Roi *Gustave III*. Con-
» duit par la Providence, secondé par le
» zèle patriotique de ses nobles Frères, sou-
» tenu par son courage intrépide, il a re-
» tiré le royaume de l'abîme affreux de la
» corruption : sa gloire ne périra jamais.
» Nous célébrons ici sa clémence aussi bien
» que son héroïsme ; nous bénissons la géné-
» rosité avec laquelle il a exprimé de lui-même
» par un nouveau serment son horreur pour
» le despotisme : nous retrouvons dans son
» entier l'ancienne et légitime liberté de
» la *Suède* dans la nouvelle Constitution
» du 21 Août de cette année, que nous
» avons acceptée dans toute son étendue
» pour nous et nos descendans, et à laquelle
» nous avons juré d'être fidèles, comme
» nous le faisons encore dans ce moment.
» La patrie voit enfin aujourd'hui un véri-
» table Roi sur le trône : tous les habitans
» de la Suède peuvent abandonner sans
» crainte l'administration de l'Etat entre les
» mains d'un Monarque qui ne vit que

» pour son peuple, qui met toute sa gloire à
» être le premier citoyen d'un Etat libre (1). »

Tel était le langage de ces mêmes hommes qui, quelques semaines auparavant, apposaient sans scrupule le nom du Roi à des actes directement contraires à ses volontés. *Gustave* s'empressa de profiter de ces heureuses dispositions, et congédia la Diète le 9 Septembre. Il témoigna aux Etats qu'il espérait se retrouver au bout de six ans au milieu d'eux.

Les Nations européennes qui avaient exercé jusqu'alors par leur argent quelque influence sur la Suède, et qui avaient même long-temps dirigé les affaires de ce royaume, comprirent aisément que la révolution qui venait d'avoir lieu allait les priver pour jamais de cette influence. De toutes ces Puissances, aucune ne se trouva aussi désagréablement surprise que la Russie, qui, depuis le règne de *Pierre I*, semblait avoir pour principe constant de tenir dans l'assujettissement tous les Etats voisins (2). *Gustave* devait bien

(1) *Shéridan*, p. 392—396.

(2) Voyez le Mémoire que Gustave III écrivit lui-même, ayant pour titre : *De l'état dangereux de l'équilibre de l'Europe*, p. 12.

s'attendre qu'une Constitution nouvelle qui assurait à la Suède une existence politique indépendante, rencontrerait l'opposition la plus redoutable de la part de *Catherine II.* Cette Princesse, dans un traité conclu avec le Roi de *Prusse*, oncle de *Gustave*, avait obtenu de lui qu'il s'obligerait en même temps à maintenir en Suède la Constitution de 1720. *Catherine* était alors engagée dans la guerre avec les Turcs, et le Congrès de Fochsanny avait été rompu; mais les négociations venaient de se renouer entre les deux Puissances, et un nouveau congrès allait s'ouvrir à Bucharest. On sera bien aise de connaître dans cette circonstance le sentiment de *Frédéric II,* dont j'emprunte ici les propres paroles.

« Le Congrès de Fonsiani venait, à la vérité, » d'être rompu; mais les Russes et les Turcs » étaient de nouveau en pourparlers pour en » assembler un autre à Bucharest. Si la paix » venait à se conclure entre ces deux puis- » sances, il fallait s'attendre qu'incessam- » ment la Russie travaillerait à remettre le » Gouvernement suédois sur l'ancien pied; » le jeune Roi de Suède, qui comptait sur » l'appui de la France, ne se serait jamais » désisté de bon gré de la souveraineté à

» laquelle il venait de parvenir : c'étaient là
» les matériaux pour une nouvelle guerre (1). »

Gustave, au reste, se défia constamment des intentions de la Russie, sachant bien qu'elle était prête à tout entreprendre pour renverser la nouvelle Constitution qu'il venait d'établir.

La Suède était encore dans le cas de craindre le Danemarc, non-seulement à cause de la haine invétérée des deux peuples, mais plus particulièrement aussi parce que ce royaume venait de retomber sous la dépendance de la Russie, dont il avait su se délivrer peu de temps auparavant. L'histoire de son court affranchissement a quelque chose de curieux. Un Allemand nommé *Jean-Fréderic Struensée*, de l'état obscur de médecin ambulant avait su monter par des degrés rapides au faîte des honneurs et de la puissance. D'abord Comte, il était devenu, au bout de peu de temps, Ministre tout-puissant en Danemarc. Cet homme, que le monde entier eût regretté après sa disgrace si la fortune l'eût favorisé du côté de la naissance comme du

(1) Mémoire depuis la paix d'Hubertzbourg, par *Fréderic II*, chap. I.

côté des talens, mourut méprisé comme un aventurier, parce qu'il devait tout à son génie. Malgré plusieurs fautes qu'on eut à lui reprocher, il n'en rendit pas moins de grands services au Danemarc, en lui procurant la liberté de la presse, et en rendant l'indépendance à ce pays jusqu'alors dévoué à la Russie et gouverné par l'Ambassadeur de cette nation. *Struensée*, saisissant habilement le moment où la Russie était affaiblie par la guerre avec les *Turcs*, où ses ressources étaient épuisées, et où cet Empire colossal était agité par des troubles intérieurs, conçut le vaste projet de rapprocher par une alliance le Danemarc et la Suède; de ne prendre aucune part aux dissensions de ce dernier royaume, d'établir un contre-poids dans le nord contre les vues ambitieuses de la Russie, et d'assurer ainsi l'indépendance des deux Puissances confédérées. Mais la fortune de la Russie triompha d'un plan si sagement combiné. *Struensée*, conduit à l'échafaud, vit échouer ses projets, et le Danemarc retomba dans son ancienne dépendance (1).

---

(1) Etat dangereux de l'équilibre etc., p. 92.

Gustave, menacé par la *Russie*, et à qui il importait de n'avoir qu'un ennemi à combattre, voulut mettre, par une conduite hardie, le Danemarc hors d'état de se faire craindre : le prétexte ne fut pas difficile à trouver. La Constitution du Danemarc, depuis une révolution dont on avait su à peine profiter, avait toujours été chancelante et sans force. Les Norvégiens, qu'on avait chargé d'impôts pour soutenir la banque prête à tomber, exprimaient tout haut leur mécontentement ; d'ailleurs, les nouveaux changemens politiques de la Suède ne laissaient pas la cour de Copenhague sans inquiétude; elle voyait sur la frontière d'une province révoltée un jeune Roi plein d'énergie et de talens, l'ennemi né des Danois, et dont rien n'arrêtait plus les vastes entreprises. Ces circonstances décidèrent la cour à envoyer le général *Huth* en Norvège avec une armée.

Gustave, de son côté, était parfaitement informé des troubles qui régnaient en Norvège, et du mécontentement qu'y témoignait le peuple contre le gouvernement *Danois*. Quelques députés des paysans *Norvégiens* se rendirent à Ekholmsund auprès

de lui, et lui assurèrent qu'il n'avait qu'à se montrer sur les frontières avec quelques troupes, pour déterminer tous les paysans Norvégiens à secouer le joug Danois et à se donner à lui. *Gustave*, sans examiner de plus près si ces assurances étaient le vœu de la nation, ou seulement le langage exagéré de quelques mécontens, promit d'aider au besoin, sinon tous les Norvégiens, du moins tous ceux qui imploreraient son secours (1).

C'était une coutume consacrée en Suède dès les temps les plus anciens, que les Rois, après leur couronnement, allassent faire un voyage dans leurs provinces pour s'y faire rendre hommage en personne par leurs peuples: ce voyage se nomme en Suédois *Riksgata*. Dans un temps où les hommes étaient plus endurcis aux fatigues, et où les voitures étaient inconnues dans toute la Suède (elles le furent jusqu'au règne de *Jacques III*, en 1569), les Rois de Suède parcouraient leurs Etats à cheval. On ne fut pas peu étonné quand on vit, le 9 Novembre, au milieu de l'hiver, saison si affreuse en Suède, un Roi tel que *Gustave*, accoutumé à toutes les

(1) Mémoire de *Fréderic II*, chap. I.

douceurs de la vie, partir à cheval d'Ekholm-sund, accompagné seulement de son frère *Fréderic* et des Sénateurs *Ulrich Scheffer* et *Lieven*, et se transporter de la sorte jusqu'aux frontières de la Norvège, où aucun Roi de Suède depuis *Charles XII* n'était jamais allé. C'était là un trait de cette passion pour les aventures chevaleresques des anciens temps, que *Gustave* conserva toute sa vie, et qu'il fit éclater dans plus d'une occasion. Cette excursion avait pourtant un but plus sérieux que le simple désir de se conformer à une ancienne coutume. *Gustave* avait à cœur de reconnaître par ses propres yeux l'état des frontières de la Suède, du côté de la Norvège; de gagner par ses manières affables les Norvégiens, dont les regards étaient attachés sur lui; enfin de connaître de près les besoins, les désirs et les maux de son peuple. Tels furent les motifs qui lui firent entreprendre un voyage qui n'avait l'air que romanesque, au travers des neiges et des glaces (1). Il avait laissé à Stockholm son frère *Charles de Sudermanie*, dont il connaissait la fidélité, pour

(1) Voyez *Busching's Magazin*, Th. XII, S. 132—135.

prévenir les orages qui pourraient menacer en son absence une Constitution que le temps n'avait pas encore affermie.

Gustave passa par Oerebro, Christinehamn et Carlstadt, et se rendit de là jusqu'aux ruines du fort d'Eda en Weermelande, sur les confins de la Norvège. Partout où il passait il faisait parade de sa popularité : dans les villes mêmes où il y avait une garnison, il ne voulut jamais avoir d'autre garde que les bourgeois de la place. Cette douceur, cette affabilité, cette prévenance, en firent bientôt l'idole du peuple : on l'accueillait partout avec transport.

Un grand projet déjà entrepris sous *Gustave Vasa*, mais qui n'avait jamais réussi malgré des travaux immenses, était d'ouvrir par terre un passage navigable depuis Stockholm jusqu'à Gothenbourg, au moyen de la réunion des trois lacs Mœlar, Hielmar et Wener. Cette opération aurait permis de naviguer immédiatement de la mer du Nord à la mer Baltique, sans traverser le détroit du Sund. La nature, qui semble avoir voulu rendre les pays dépendans les uns des autres pour resserrer plus étroitement les liens de la société par le besoin naturel, a fait couler

de l'extrémité méridionale du lac Wener le Gœtha-Aelf, fleuve impétueux qui se jette dans la mer du Nord, à sept milles et demi de Gothenbourg, auprès d'un village nommé Trolhœtha. Le fleuve va se précipiter dans la mer par une cascade effrayante, après avoir formé quatre bruyantes cataractes par-dessus des blocs de granit taillés à pic, le tout sur une étendue de trois cents aunes du pays : les habitans nomment ces cataractes les chutes d'enfer. Il semblait au-dessus des efforts humains d'entreprendre seulement de dompter une nature aussi puissante (1). *Gustave* vit les ouvrages que ses prédécesseurs avaient déjà commencés dans ce but; et le peuple, qui adorait son Roi, ne douta pas qu'il ne vînt à bout de les achever. A la place où il grava son nom sur un rocher, le 27 Novembre, fut élevée une colonne de marbre avec cette inscription : *Gustave III, dès la seconde année de son règne, arrêta le torrent qui ravageait le royaume; le*

(1) Busching a donné quelques détails sur les ouvrages de *Trollhaeta, Neue Erdbeschreibung*, Th. I, B. I, S. 421, 7.e édition originale. Coxe les décrit aussi fort amplement dans son Voyage au Nord, Liv. II, S. 307—314.

Roi

Roi des Goths va dompter toutes les chutes d'enfer, et rendre notre fleuve navigable.

Gustave, avant de quitter Ekholmsund, avait rassemblé neuf régimens sur les frontières de la Norvège, et les avait distribués en plusieurs corps sous les ordres des Généraux *Spens* et *Scheffer*. Il ordonna aussi que toutes les troupes du royaume se tinssent prêtes à marcher au commencement de l'année suivante. Il envoya en même temps une Note à la Cour de *Copenhague*, dans laquelle il lui demandait d'un ton fort résolu un éclaircissement au sujet des préparatifs de guerre qu'elle faisait depuis quelque temps. Si la réponse du Danemarc eût été le moins du monde menaçante ou équivoque, *Gustave* était tout prêt à lui déclarer la guerre. Mais le Roi de Prusse, *Fréderic II*, qui venait d'acquérir, sans tirer l'épée, le royaume de Prusse occidentale, prévit bien qu'une guerre de la Suède avec le Danemarc ne manquerait pas d'en faire naître une avec la Russie, à laquelle il se verrait obligé de prendre part en sa qualité d'allié de *Catherine*. Sentant combien la paix lui était nécessaire pour travailler à la prospérité de son peuple et pour consolider sa puissance, il

s'offrit comme médiateur entre les deux Cours, et il engagea celle de Copenhague à répondre promptement et d'une manière satisfaisante à la Note du Roi de Suède, le 9 Novembre 1772 (1). *Gustave*, qui reçut la réponse sur les frontières de la Norvège, ordonna aux autres corps de troupes qui devaient se mettre en marche de demeurer là où ils étaient, et retourna lui-même à *Ekholmsund* à la fin de l'année, après un voyage de près de deux mois.

Si le changement de la Constitution suédoise déplut déjà à la Cour de Russie, la hardiesse avec laquelle *Gustave* demandait au Danemarc la paix ou la guerre n'était guère faite pour la radoucir. On craignait à Pétersbourg que ce jeune Roi, si ardent, si entreprenant, ne songeât un jour à tenter quelqu'entreprise sur la Livonie et la Finlande. Ces deux provinces, dont les Suédois regrettent encore la perte, étaient fort mal gardées dans ce temps-là; car la guerre des Turcs occupait alors une partie de l'armée russe en Bessarabie, et une autre partie en Crimée; tandis qu'une troisième armée,

(1) Mémoire de *Frédéric II*, chap. I.

forte de 50,000 hommes, inondait la Pologne. La *Czarine*, qui ne voulait pas que les conquêtes en Orient et la soumission de la Pologne missent en danger les provinces qu'elle avait autour d'elle, fit revenir 20,000 hommes de l'armée de Pologne pour garnir la Livonie et la Finlande. Cependant, la guerre contre les Turcs se prolongea encore par une suite d'événemens heureux et malheureux jusqu'au milieu de l'année 1774. La Russie fut encore long-temps agitée dans son intérieur par la révolte du Cosaque *Pugatschoff*; le partage de la Pologne demeura aussi une source féconde de craintes et de dangers. Le mécontentement que la nouvelle Constitution de Suède avait fait naître à la Cour de Russie durait cependant, quoiqu'il ne se fît pas apercevoir : la Russie sentait bien tout ce qu'une pareille Constitution donnait de puissance à *Gustave*. C'était un feu qui couvait encore sous la cendre, et l'on pouvait bien aisément prévoir qu'il éclaterait tôt ou tard, quand les circonstances le permettraient.

Gustave, qui pressentait le danger, crut que le plus sûr moyen de le prévenir était de travailler à rendre son royaume florissant

et redoutable. Il trouvait la Suède à peine sortie des horreurs d'une guerre de plusieurs années, épuisée d'hommes et d'argent; les factions avaient rompu tous les liens de l'Etat. Mais au lieu de retracer ici le triste tableau qu'offrait alors la Suède, examinons plutôt par quels moyens *Gustave* sut rendre peu à peu la vie et les forces à son royaume. Les parties subséquentes de cette histoire auront sans doute par elles-mêmes quelque chose de plus attrayant par les grandes actions et les révolutions étonnantes dont elles offrent le tableau; mais si l'histoire a pour but essentiel d'instruire par l'exemple des autres hommes, il n'est aucune partie de notre ouvrage qui soit plus instructive que celle-ci. *Gustave*, au milieu des orages de sa vie et des périls de la guerre, eut l'occasion de se signaler avec plus d'éclat; mais ce fut pendant ces sept années de paix qui commencèrent son règne: pendant cette longue période d'une administration tranquille, qu'il fit le plus de bien à son pays.

Pour mettre un terme aux maux de la Suède, en réparant de fond en comble cet édifice ébranlé, il s'agissait de détruire des abus invétérés et d'établir un système de rè-

glemens nouveaux. Pendant les six années de calme qui s'écoulèrent depuis la mémorable Diète de 1772 jusqu'à la convocation de la Diète en 1778, *Gustave* travailla sans relâche à la prospérité de son royaume, occupé des mêmes soins qui, quelques années auparavant, avaient occupé *Fréderic II* lorsque ce grand Prince travaillait à guérir dans ses provinces, naturellement si peu fertiles, les plaies de la désastreuse guerre de sept ans. Nous entrerons dans les détails de l'administration de *Gustave* à mesure qu'ils s'offriront (1). On avait fait usage jusqu'alors de la torture en Suède, et cette abominable invention avait servi plus d'une fois d'instrument aux vengeances de parti. On raffinait sur la cruauté, et l'on avait poussé la barbarie jusqu'à faire, des noms des horribles appareils de la torture, l'objet de plaisanteries féroces. Le premier usage que fit *Gustave* de sa puissance, peu de jours après sa révolution, fut d'abolir à jamais la torture et de faire détruire tous les édifices,

(1) Nous emprunterons ces détails du compte rendu, fait par *Gustave* lui-même, et qui se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Schloezers Brief-Wechsel*, Th. IV, Heft. 22, S. 230—271.

tous les instrumens qui avaient servi à cet usage : l'arrêt fut rendu le 27 Août 1772.

Autant le peuple témoigna de satisfaction quand il vit détruire cet abus, autant il montra de mécontentement quand il fut question, à peu près dans le même temps, d'une autre mesure d'administration plus importante encore, mais plus hardie. Quoique la *Suède* ne contînt pas plus de deux millions et demi d'habitans, il s'en fallait bien qu'elle fût en état de les nourrir avec les productions de son terroir. Dans les années moyennes, la Suède était obligée de tirer de la Pologne, de l'Angleterre et des autres États de l'Europe, près d'un demi-million de tonnes de blé, et jamais moins de 388,000 dans les meilleures années. Au défaut du vin, que la nature refuse aux climats du Nord, l'eau de vie de grains était d'un usage universel en Suède. Il est des peuples pour lesquels l'ivresse semble être un besoin physique. En Suède, hommes, femmes, vieillards et jeunes gens boivent de l'eau de vie avec la même facilité que nous buvons du vin en Allemagne. Par un calcul très-modéré on pouvait compter dans le royaume 600,000 buveurs d'eau de vie; or, en réduisant

chaque buveur à une mesure ordinaire du pays par jour, on trouve que ces 600,000 buveurs consommaient ensemble, par année, jusqu'à 6,450,000 pintes d'eau de vie, pour lesquelles on employait 403,125 tonnes de grains. Si l'on estime la tonne à 5 florins d'Allemagne, prix qu'elle avait alors, la consommation totale montait à 2,015,625 florins, perte inappréciable pour un pays qui, loin de pouvoir exporter des grains, était obligé d'en acheter annuellement à l'étranger jusqu'à un demi-million de tonnes, argent comptant (1). Prohiber complètement la distillation des grains était le seul moyen d'empêcher cette somme de sortir à l'avenir du royaume; mais ce n'était pas une entreprise peu délicate que de faire renoncer les Suédois à leur boisson favorite. *Gustave* l'osa, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il exécuta cette mesure trois semaines seulement après une révolution si propre à soulever les esprits, malgré tous les dangers

(1) Quelques auteurs trouvent le calcul trop bas, et comptent 800,000 buveurs consommant 866,666 tonnes de grains par année. Voyez *Busching's Magazin*, Th. XII, S. 139. Nous n'admettons dans tout le cours de cet ouvrage que les supputations les plus modérées.

qu'il pouvait y avoir à heurter de la sorte la passion dominante de tout un peuple. Dès le 11 Septembre 1772, on fit fermer toutes les fabriques, tous les magasins d'eau de vie, dans les villes comme dans les campagnes. Le résultat de cette défense fut que, dans les deux années suivantes, l'importation annuelle des grains diminua de 160,000 tonnes, ou environ. Les paysans Suédois furent d'abord bien loin de goûter cette mesure; et l'on ne devait pas s'attendre à un sacrifice aussi généreux de leur part. En 1775, lorsque les malheureuses années de disette furent passées, *Gustave* voulut affermer la distillation de l'eau de vie à une société particulière, sous la condition de ne pas employer à cet objet plus de 500,000 tonnes de grains par année et de payer pour chaque tonne un impôt de 10 écus d'argent. Cette entreprise n'ayant pas réussi faute de souscripteurs, le Roi déclara, le 14 Septembre 1775, la fabrication de l'eau de vie un privilége de la Couronne, et fit établir des fabriques royales d'eau de vie dans les provinces (1). Le peuple se réjouit de retrouver ainsi son

(1) *Canzlers Nachrichten* etc. Th. II. S. 52-64.

eau de vie à meilleur marché qu'auparavant, et le Roi y vit un moyen d'augmenter ses revenus par les bénéfices considérables qu'il retira dans la suite de cette fabrication.

Le calme que *Gustave* venait d'introduire enfin dans l'Etat, et son voyage dans le Royaume qui suivit de près, produisirent, comme on pouvait s'y attendre, les plus heureux effets. Les provinces du Nord, si dignes des soins paternels de *Gustave*, soit par leur population, soit par les preuves qu'elles avaient données de leur attachement au Roi; ces provinces, dis-je, avaient eu à souffrir plus que les autres de l'affreuse disette qui régnait alors. Stockholm lui-même offrait le tableau trop ordinaire des grandes villes, où le luxe et l'abondance se trouvent à côté de la plus affreuse misère. On y voyait partout des malheureux qui mouraient de faim. *Gustave*, pour soulager son peuple, fit ouvrir, le 6 Mars 1773, une maison de travail volontaire, où tous ceux qui voulaient travailler et qui ne trouvaient pas d'ouvrage étaient occupés d'une manière utile pour eux et pour l'Etat, et recevaient une rétribution suffisante pour les faire vivre jusqu'à qu'ils trouvassent ailleurs une occu-

pation plus lucrative. On leur distribuait de la laine, du coton, du chanvre, du lin, et de l'étoupe, soit pour filer, soit pour tricoter. Chacun emportait son ouvrage chez soi; le salaire du travail lui était payé à l'instant même où il rendait ce qu'il avait fait. *Gustave* consacra, pour servir de fond à cet établissement de bienfaisance, les sommes que la ville de Stockholm avait destinées à célébrer le retour de son voyage.

Ceux des habitans qui mendiaient parce qu'ils ne voulaient pas travailler, furent arrêtés dans les rues et conduits dans une Maison de force, où on les fit travailler sous les yeux d'un inspecteur. Le Roi fit lui-même les premiers frais de cet établissement, et le public, à qui il rendait en même temps service en le délivrant de ces vagabonds importuns, y concourut de son côté par des contributions considérables. Déjà avant la fin d'Avril 1773 on ne voyait plus un seul mendiant dans Stockholm. *Gustave* étendit ses soins encore plus loin. Il ordonna, le 13 Juin de la même année, à tous les Gouverneurs des provinces, d'introduire de pareils établissemens dans les autres villes du Royaume.

Gustave était encore plus occupé des

moyens d'adoucir le triste sort des paysans, ces hommes si essentiels à l'État, et dont les travaux nourrissent la Nation entière. Les dernières années avaient été marquées dans tous les pays de l'Europe par une stérilité aussi soutenue qu'inouie, et le terroir infécond de la Suède ne rendait presque rien au cultivateur. *Gustave* fit acheter tout le blé qu'on put se procurer dans le Royaume, avec tout celui qu'on attendait des pays étrangers, et le fit distribuer par les Gouverneurs des provinces, soit pour appaiser les souffrances d'un peuple affamé, soit pour fournir de nouvelles semailles aux laboureurs. Il déclara lui-même, avec une humanité bien admirable, qu'il ne voulait être remboursé de ses avances que lorsque la disette dont il cherchait à délivrer son peuple aurait entièrement cessé, et que des années plus heureuses auraient mis ses sujets en état de supporter cette dépense. Tel fut le succès de cette mesure, que la disette cessa dans le courant de 1773. Le grain que *Gustave* fit distribuer ainsi dans le Royaume s'éleva à 127,604 tonnes, dépense bien forte si l'on considère la cherté prodigieuse des denrées dans ce temps-là, et la position critique où se

trouvait alors la Suède menacée à chaque instant de se voir inquiétée par les Puissances étrangères. Le Roi ordonna néanmoins à ses Intendans de n'exiger le paiement des blés avancés que peu-à-peu et avec les plus grands ménagemens : de sorte qu'il restait encore dans les campagnes, en 1778, une somme de 51,656 écus qui n'avait point été remboursée.

Comme un fleau vient rarement seul, cette famine qui désolait la Suède lorsque *Gustave* monta sur le trône, avait amené à sa suite une foule de maladies, qui menaçaient d'achever de dépeupler ce pays, d'ailleurs si pauvre en habitans. *Gustave*, pour favoriser la population de son Royaume, imita l'exemple qu'avaient donné les Romains à la suite de leurs guerres civiles, en affranchissant de toute imposition personnelle, par un décret du 15 Février 1773, tous les paysans, les journaliers qui n'étaient pas reçus bourgeois, les manœuvres, les soldats de terre et de mer qui avaient quatre enfans ou davantage (1). Il envoya de tous côtés des médecins,

(1) *Busching neue Erdbeschreibung*, Th. I, B. I, S. 432, 7.e édition originale.

fit distribuer les remèdes gratis aux indigens, et leur fit assurer en même temps les soins nécessaires à leur état, soins souvent plus efficaces que les remèdes. Cette tendre sollicitude s'étendit au-delà du premier moment. On établit à perpétuité 24 Médecins de campagne, et l'on assigna à chacun une certaine somme annuelle pour se procurer un aide. Mais cela ne suffisait pas encore. On sait combien il est fréquent de voir les gens de la campagne et les pauvres des villes retenus par cette considération : « On peut » me secourir, sans doute, mais qui paiera » les frais de ma guérison? » Cela seul suffit bien souvent pour les empêcher de prendre les soins nécessaires à leur santé. On alloua, à cet effet, aux Médecins de la campagne les fonds nécessaires pour les indemniser de leurs courses, aussi bien que des remèdes et des autres fournitures qu'ils étaient tenus de procurer aux indigens. Comme il importait de faire prospérer un pareil établissement, non-seulement dans les environs de la capitale, où l'on pouvait le surveiller de plus près, mais encore au milieu des forêts de la Dalécarlie et jusqu'au fond de la Laponie, on institua des récompenses particulières

pour les Médecins qui se seraient distingués par leur zèle et leur assiduité. Les Médecins étaient encore chargés de former partout des sages-femmes, et de les faire instruire dans l'art important qu'elles étaient appelées à exercer. On établit aussi dans la capitale trois Médecins pour les pauvres, auxquels on alloua une certaine somme pour les remèdes qu'ils étaient obligés de fournir gratis. La faculté de Médecine et les Médecins des pauvres à *Stockholm*, aussi bien que les Médecins de campagne, reçurent du Gouvernement une instruction particulière, le 29 Juillet 1774; et afin que personne ne fût trompé, on publia une nouvelle Pharmacopée avec des taxes pour les Médecins, les Chirurgiens, et les Apothicaires. On institua même, le 20 Février 1775, dans un édifice particulier, une maison publique pour les accouchemens, établissement qui mériterait d'être imité partout, et dont les heureux effets frappèrent tellement, qu'il s'en forma bientôt encore un second tout semblable à Stockholm même. Ces deux maisons étaient à la fois une Académie pour les Sages-femmes et les jeunes Chirurgiens-accoucheurs, un asile pour plus d'une mal-

heureuse victime de la séduction, et le préservatif le plus sûr contre le meurtre des enfans nouveaux-nés.

Gustave ne pouvait travailler à adoucir les maux de son peuple sans diriger aussi son attention sur deux autres fléaux également destructeurs, les plus horribles qui affligent l'espèce humaine, je veux parler de la petite-vérole et des maladies vénériennes. *Gustave* fit construire un bâtiment destiné à l'inoculation de la petite vérole, dans lequel on soignait les enfans attaqués de cette maladie, et où les jeunes Médecins allaient eux-mêmes apprendre à inoculer. Il forma un établissement semblable pour les maladies vénériennes, où les malades recevaient tous les soins nécessaires, et où les pauvres étaient soignés gratis et pourvus de tout pendant leur cure. Rien n'échappait aux regards vigilans du Roi. Il n'oublia ni ces malheureux enfans auxquels on doit prodiguer les soins les plus tendres si l'on veut en faire un jour des citoyens utiles, ni ces infortunés dont les crimes excitent la compassion, ni ces hommes qui réclament avec justice auprès de la société ces mêmes services qu'ils ont rendus eux-mêmes dans

un autre temps. Il apportait dans l'administration des maisons d'Orphelins et des Hôpitaux cet esprit d'ensemble qu'on chercherait vainement toutes les fois que l'inspection est remise entre les mains d'une multitude d'agens qui ne peuvent jamais travailler de concert. *Gustave*, qui avait toujours témoigné un goût décidé pour tout ce qu'il y avait d'auguste et même de romanesque dans l'ancienne Chevalerie, qui aimait les sentimens nobles et énergiques, la clémence et la grandeur d'ame des Chevaliers, et qui se plaisait même à les imiter dans ses mœurs, *Gustave* n'avait pas oublié qu'une partie des fonctions de cet Ordre consistait, dans ces temps reculés, à protéger l'orphelin et à servir de soutien au vieillard. En conséquence il remit, le 29 Mars 1773, la surintendance des Maisons d'Orphelins et des Hôpitaux à deux Chevaliers de l'Ordre des *Séraphins*, fort éloignés jusqu'alors de fonctions qui semblaient si peu assorties à leur rang et à leur manière de vivre. Le 17 Juillet 1776, les Lazareths furent partout réunis aux Hôpitaux, et l'on en remit à la fois l'inspection aux Gouverneurs des Provinces et aux Chevaliers *Séraphins*. On se rappelait que les

Lazareths

Lazareths avaient été originairement fondés par des Ordres de Chevalerie. C'était comme si l'on obligeait aujourd'hui nos Moines rebondis à défricher les terres incultes, parce que c'était là à quoi s'occupaient les premiers Moines. *Gustave* rendit un double service à son peuple en ramenant au but noble et utile de leur institution les Ordres de Chevalerie, dégénérés en un vain titre de parade. Depuis long-temps les Tables de mortalité faites en Suède méritaient de servir de modèle à tous les autres États de l'Europe : une commission particnlière était chargée d'en signer la rédaction. Elles atteignirent encore néanmoins un nouveau degré de perfection par différentes additions et autres changemens essentiels qu'on y introduisit le 1.er Mars 1773.

Gustave, par son attention à prévenir les maladies et les autres fléaux de l'humanité, cherchait à préserver son peuple des maux que la nature inflige aux hommes; il maintenait la sûreté publique avec non moins de vigilance, par son activité à faire régner la justice entre les citoyens.

Nous l'avons déjà vu, peu de jours après la révolution, abolir l'usage révoltant de la

torture. Il régnait en Suède un autre abus qu'il était important de détruire : c'étaient les dénonciations politiques. Des discours insignifians, des propos vagues échappés dans l'abandon de la conversation ou dans l'ivresse étaient relevés comme autant d'actes de Lèze-Majesté, et déférés auprès des tribunaux. D'anciens ressentimens de partis, l'envie de se faire un mérite de son zèle, ou d'autres motifs aussi bas dictaient communément ces perfides accusations. On vit trop souvent la haine s'armer de ce coupable moyen dans le sein des familles. Les Tribunaux, empressés à faire valoir leur dévouement au Souverain, poursuivaient à l'instant l'accusé, établissaient interrogatoire sur interrogatoire, et quand après de longues procédures l'affaire était enfin portée jusqu'au Trône, l'accusé recevait sa grâce, souvent même était déclaré absous. Malheureusement l'innocent n'était dédommagé ni des peines d'une longue détention, ni de toutes les injustices qu'il avait eu à essuyer pendant le cours du procès. *Gustave*, informé de ces abus, hésita d'abord s'il n'abolirait pas pour toujours toute espèce de poursuite relative aux délits qui ne regardaient que lui seul ; mais il fut

retenu en songeant qu'il était responsable envers son peuple des injures faites à sa personne. Le parti qu'il se décida à prendre produisit réellement le même effet. Il donna le commandement exprès à tous les tribunaux des provinces qui pourraient avoir connaissance à l'avenir de pareils délits, d'en informer sans délai la Cour supérieure de Justice de Stockholm, avec le détail des plaintes et le nom de l'accusé. Le Roi examinait la chose, et déclarait aussitôt si l'accusation devait être mise de côté, ou poursuivie avec la rigueur de la loi. Un seul trait fera juger de la clémence que montrait *Gustave* en pareille occasion. On lui remit un jour entre les mains une pièce de poésie pleine d'esprit, mais satirique à l'excès, et dont tous les traits étaient dirigés contre lui; on lui nomma même l'auteur. L'officieux délateur s'attendait à voir éclater la vengeance du Roi. *Gustave* fit appeler sur le champ le poëte: celui-ci, tremblant et inquiet pour sa vie, osait à peine paraître, lorsque *Gustave*, sans lui laisser le temps de parler, s'avança vers lui et lui dit en souriant: « Je vois que » vous êtes un homme de beaucoup d'esprit, » mais il y a toute apparence que vous

» n'avez pas de pain. » Il n'eut pas plutôt achevé ces mots, qu'il nomma le malheureux poëte Directeur de sa bibliothèque privée.

Ce même Souverain, qui pardonnait si généreusement les attentats qui ne regardaient que sa personne, devenait inexorable dès qu'il s'agissait de faire rendre justice à d'autres qu'à lui. Il avait reçu différentes plaintes contre la Cour de Justice de Jœnkœping, soit dans des mémoires écrits et imprimés, soit de la bouche de ceux même qui avaient à s'en plaindre, pendant son voyage dans le Royaume. *Gustave* sentit toute l'importance de la chose. Non content d'envoyer sur les lieux une commission de Sénateurs, composée des Comtes de *Stœkenstrem* et d'*Hermanssohn*, et chargée d'examiner les griefs sur les lieux avec la dernière rigueur, il se rendit en personne à Jœnkœping le 1.er Octobre 1773, et ouvrit lui-même le jugement. On dénonça la plus grande partie des Membres de la Cour de Justice : les Membres qui furent absous composèrent un Tribunal, censurèrent à la fin leurs collègues et en déposèrent quatre le 11 Décembre 1775. Cette mesure produisit sur les tribunaux de Suède un effet

tout aussi prompt, tout aussi actif que le fameux jugement du Grand *Fréderic* envers le meunier *Arnald* en avait produit, dans le temps, sur les tribunaux Prussiens (1).

Gustave regardait la liberté de la presse comme le meilleur moyen de contenir habituellement dans le devoir les gens revêtus de charges publiques, et de s'assurer en même temps un moyen infaillible de connaître dans toute leur étendue les sentimens, les vœux, les sujets de satisfaction ou de mécontentement de son peuple, sans avoir recours à des agens intermédiaires qui déguisent toujours la vérité. Il publia donc, le 26 Avril 1774, un nouveau décret tendant à favoriser la liberté de la presse, malgré les remontrances du plus grand nombre des Sénateurs, qui lui conseillaient de l'interdire tout à fait, ou du moins de la resserrer dans des limites fort étroites.

Le discours que tint *Gustave* à cette occasion mériterait d'être gravé sur l'airain : Nous aurions tort de l'omettre ici. « Je suis

(1) Voyez au reste, au sujet de ce jugement, plus fait pour intimider les tribunaux que pour leur inspirer des sentimens de justice, les détails que nous a conservés *Thiebault, Souvenirs de 20 Ans*, T. IV, page 18 et suiv. (Trad.)

» convaincu, » répondit-il au protocole du Sénat, « que la liberté de la presse ne de-
» vient dangereuse que par l'abus qu'on
» en fait. Or, les abus sont une suite néces-
» saire de la faiblesse humaine, suite insé-
» parable des meilleures institutions. Si l'on
» n'admettait une chose utile en elle-même
» qu'autant qu'elle ne serait sujette à aucun
» abus, on n'oserait jamais songer à faire
» ce qui convient. La liberté de la presse
» n'existait pas en Angleterre lorsque
» *Charles I* expira sur l'échafaud, ou quand
» *Jaques II*, fuyant ses Etats, abandonna
» son trône à un gendre ambitieux. Dès le
» commencement du règne de la Maison
» d'*Hanovre*, la nation obtint ce privilége,
» et jamais aucune Maison n'avait possédé
» jusqu'alors le trône d'Angleterre avec plus
» d'éclat et de stabilité. Ce n'est que par la
» liberté de la presse que le Roi peut ap-
» prendre la vérité qu'on est si soigneux de
» lui cacher. C'est par ce seul moyen que
» les fonctionnaires publics recueillent des
» éloges sincères, ou redressent le public
» quand il interprète mal leur conduite.
» C'est pour la nation elle-même le plus sûr
» moyen d'exprimer ses plaintes, et souvent

» aussi de se convaincre qu'elles n'ont pas » de fondement (1). »

Gustave n'avait d'autre but dans tout cela que de faire participer son peuple, dans le sens le plus étendu, au bienfait de la Justice. Ses efforts ne furent pas moins heureux dans tout ce qui tenait à la prospérité intérieure du Royaume, le commerce, l'agriculture, et l'industrie nationale.

Le plus beau présent que la Nature ait fait à la Suède, et la source la plus riche de son commerce avec l'étranger, ce sont ses mines immenses, surtout celles de cuivre et de fer. Il est reconnu que le cuivre de Suède est d'une qualité supérieure, et le fer Suédois passe pour le meilleur fer du monde, sans exception. La Suède possède aussi des mines d'or et d'argent, moins avantageuses, à la vérité, que les premières. L'exploitation des mines est donc un des objets les plus importans de l'administration de ce Royaume. L'activité de *Gustave* fut récompensée ici par les plus heureux succès. Les travaux de la mine d'or d'Aedelfors furent étendus, et afin d'encourager encore davantage ces tra-

(1) *Schloezer's Briefwechsel*, Th. VII, *Heft* 32, S. 57—60.

vaux utiles, on pourvut la mine de tous les appareils nécessaires pour fondre, forger et cylindrer le métal. Le produit de la mine d'argent de Sala en Westmanie s'éleva au plus haut qu'il ne l'avait fait depuis plus de cinquante ans, grâce au perfectionnement des procédés de la fonte. On reprit en Dalécarlie la fouille de plusieurs filons de minerai d'argent, qu'on avait abandonnée, et l'on commença à en exploiter de nouveaux. L'exploitation du cuivre devint plus abondante en plusieurs endroits; le produit des mines de cuivre pur fut doublé à Garpenberg, et triplé à Aerwidaberg. Ce qu'il y eut de plus important, c'est qu'on commença à travailler dans le pays le métal brut, qui jusqu'alors avait été travaillé dans les manufactures étrangères.

Gustave, pour l'avantage des mines, fit ouvrir un nouveau canal depuis le lac *Bark* en Dalie, jusqu'à Stockholm sur le lac *Mœlar*. Cette utile entreprise fut soutenue par une souscription des habitans du lieu et par les contributions de tout le département des mines. Les écluses du lac Hielmar, qui étaient rompues depuis long-temps, et qui endommageaient le pays voisin, furent réta-

blies par des emprunts faits à la banque, et réparées après un long et pénible travail. Le 6 Septembre 1776, le lac commença à redevenir navigable. *Gustave* faisait continuer avec la même activité les fameux travaux de Trollhœta. On y établit deux écluses, de manière que dans l'été de 1777 on put naviguer par le canal de Karlsgraben jusqu'à la digue de Kaflestroe. De là les marchandises étaient transportées jusqu'à Akerwass sur un pont situé à un quart de mille de distance, et construit pour cet usage. On avait lieu d'espérer qu'aussitôt que l'écluse d'Akerstrœm serait achevée, les marchandises pourraient aller par eau d'Akerwass à Gottenbourg.

Pour perfectionner les manufactures de fer et d'acier, et faire prospérer la ville d'Eskilstuna en Sudermanie, destinée à cette espèce de travail, *Gustave* y attira par les conditions les plus avantageuses, d'habiles ouvriers des différentes contrées de l'Europe. Ces ouvriers apportèrent leur industrie en Suède, y établirent leurs familles et enseignèrent leur art aux habitans du pays. On apprit tous les jours mieux, non-seulement l'art de tirer le fer brut du sein de la terre,

mais encore celui de le dégrossir et de lui faire acquérir toute la perfection possible dans le Royaume même.

Cependant le délabrement des finances réclamait toute l'attention du Roi. Le grand obstacle à toute amélioration était un abus parvenu à son comble et qui semblait braver tous les efforts, le désordre et l'inconstance du monnayage. La propriété n'était plus assurée un seul moment; les ressources tarissaient; la volonté et la force de cultiver la terre, et de hasarder aucune entreprise utile dépérissaient également de jour en jour, suivant les propres expressions de *Gustave*. Le crédit public était tombé si bas que les billets de banque perdaient plus de cinquante pour cent contre des espèces, et le cours du change était si incertain que le bénéfice de l'achat et de la vente du change était devenu l'objet principal des spéculations commerciales. Quoique la Suède eût tiré du dehors, depuis 1722 jusqu'en 1765, plus de 138 millions d'écus, monnaie de cuivre, le numéraire semblait néanmoins avoir entièrement disparu (1). Il y avait trente ans que

(1) *Canzlers Nachrichten* etc. S. 190.

l'on essayait différens moyens pour remédier à ce désordre destructeur, mais jusque là toutes les tentatives s'étaient trouvées vaines, et quelques-unes avaient eu des suites presque aussi funestes que le mal qu'on voulait éviter. Cependant les mêmes obstacles qui effraient les hommes ordinaires deviennent de puissans motifs d'encouragement pour des hommes supérieurs. *Gustave* établit un nouveau Département des finances sous l'inspection du Baron *Lilienkranz*. Pour réaliser le papier-monnaie, c'est-à-dire, le convertir en numéraire, et le mettre ainsi hors de cours, le Roi ajouta à la somme que la Banque avait alors entre les mains, quatre millions et demi d'écus courans, qui étaient placés dans l'étranger, principalement en Hollande ; il destina de plus à cet usage la dîme qu'il retirait des cuivres exploités. Il réussit par ce moyen, à la grande satisfaction de tout le peuple, à mettre en circulation des espèces d'argent d'une valeur fixe : le change acquit de l'uniformité et de la constance, sans être sujet à d'autres variations qu'à celles que les variations de l'état du commerce rendaient inévitables en Suède comme partout ailleurs. On parvint à la fin à établir dans

les achats, dans les ventes et dans toutes les affaires d'intérêt, une sûreté jusqu'alors inconnue (1).

La stagnation du commerce et l'état languissant de l'industrie n'étaient pas les seuls maux qu'eût amenés le défaut de circulation des espèces. Tous les emprunts nécessaires pour l'exercice de cette industrie se faisaient chez l'étranger, parce qu'on ne trouvait point d'argent à emprunter en Suède, ou que le peu qu'on en pouvait trouver se payait à un intérêt exhorbitant. Pour faire cesser ces emprunts qui achevaient d'enlever à la Suède le peu d'argent qui lui restait, *Gustave* imagina d'établir une société pour douze ans, qui devait rassembler un certain fond par des souscriptions, et payer comptant, moyennant un intérêt légitime, les lettres-de-change sur des maisons sûres, les billets et les assignations acceptées payables à 6 mois de date, ou à un moindre terme. Cette compagnie d'escompte acquit en

(1) Voyez *Catteau's Gemaelde von Schweden, in den Neuen Beitroegen zur Vaelker-und Laenderkunde, herausgegeben von Sprengel und Forster*, Th. II, S. 241. Item, *Coxe's Reise nach Schweden, im Iahr 1784*. Ibid., Th. VIII, S. 137.

peu de temps toute la confiance et toute la solidité possible. L'Etat et les particuliers en retirèrent les avantages les plus précieux; l'Etat, en ce que l'argent cessa de sortir du Royaume; les particuliers, en ce qu'ils trouvèrent ainsi, sur la place et sans difficulté, ce qu'ils auraient été obligés de chercher avec bien de la peine, peut-être même inutilement, hors du pays.

Dans l'état actuel du luxe et de la civilisation, et avec les relations qui unissent les divers Pays de l'Europe, il n'en est aucun, quelque riche qu'il soit d'ailleurs, qui puisse se passer complètement des autres; comme il n'en est aucun de si pauvre que les autres puissent à leur tour s'en passer. Mais dans cette dépendance mutuelle, il est de l'intérêt d'un Etat d'encourager chez lui l'exportation, en même temps qu'il travaille à diminuer l'importation. Il est nécessaire pour cet effet de réprimer soigneusement tout commerce de contrebande, et l'on n'en vient à bout que par les mesures les plus sévères: il faut seulement éviter que les moyens qu'on met en usage dans ce but-là ne deviennent plus nuisibles encore que le mal qu'on veut prévenir, comme cela était effectivement

arrivé jusqu'alors en Suède. Pour découvrir à la fois les contrebandiers et ceux qui recélaient des marchandises prohibées, on avait autorisé des visites domiciliaires. Ces visites, devenues comme une espèce d'inquisition, eurent bientôt détruit toute espèce de sûreté dans le Royaume. Le caractère du peuple en contracta nécessairement un esprit de dissimulation et de défiance. Une haine, une vengeance particulière suffisaient pour faire inquiéter dans sa maison le meilleur citoyen. Au moindre indice, et sans qu'il pût rien prévoir, les employés des Douanes arrivaient chez lui : il n'était ni coin, ni armoire, ni lieu si secret dans sa maison qui pût échapper aux griffes de ces harpies. Venait-on à être reconnu innocent, une légère amende infligée au délateur était toute la réparation que l'on pouvait attendre après avoir vu son honneur compromis devant un public irrité et toujours mal instruit. *Gustave*, persuadé qu'il est pour toute famille et tout individu des secrets qui doivent être sacrés et respectés comme tels par tout étranger, abolit ces visites domiciliaires par un arrêt du 16 Juillet 1776. Cependant comme il voulait trouver quelque nouveau moyen de réprimer la

contrebande sans attenter davantage au repos et à la sûreté des citoyens, il consulta les Commis des douanes sur les règlemens qu'il lui convenait d'établir dans ce dessein. Les Douaniers, fidèles à leurs principes, ne songèrent qu'aux intérêts de leur corps, et nullement à ce que demandaient les droits de leurs concitoyens, et le projet qu'ils proposèrent n'était guère moins révoltant que les visites domiciliaires elles-mêmes. *Gustave* le trouva contraire à la liberté nationale et le rejeta. Il aima mieux travailler à détruire le mal dans ses racines, en cherchant à bannir sans contrainte, mais sans retour, ces superfluités, alimens de mille besoins factices, et ces objets de luxe que la Suède pauvre et peu industrieuse ne pouvant se procurer par elle-même, était obligée d'aller chercher au travers des mers. Ce fut ce dans but qu'il introduisit un costume national qui ressemble à l'ancien costume Espagnol (2), et dont il représenta les avantages de la manière la

(1) Ce costume est représenté par deux planches dans l'ouvrage de *Canzler*, Th. II, S. 294. Au reste, si l'en s'en rapporte à *Coxe*, qui en donne aussi la description, ce costume est fort dispendieux, ainsi que toutes les autres innovations de la cour de *Gustave III*. (Trad.)

plus évidente dans un mémoire imprimé le 15 Février 1778. Ces avantages frappèrent tellement les Suédois, que la Nation entière (c'était l'expression de *Gustave*), sans se laisser arrêter par de vieux préjugés, se conforma à ses désirs et à son exemple avec un empressement qu'il n'aurait jamais osé ni exiger ni attendre.

Gustave, occupé à rétablir la circulation des espèces dans son Royaume, songeait en même temps à donner plus d'étendue au commerce extérieur de la Suède. Ces deux branches de l'administration avaient également souffert auparavant; elles aidèrent alors au rétablissement l'une de l'autre. Le négociant Anglais embrasse l'Univers entier dans ses entreprises, parce que le crédit n'est nulle part plus facile, plus sûr ni plus étendu qu'en Angleterre. Le négociant Suédois, au contraire, quelque heureusement placée que soit la *Suède* pour le commerce, était bien éloigné de pouvoir étendre aussi loin son ambition : la valeur sans cesse changeante de la monnaie de son pays laissait trop peu de sûreté; il trouvait plus prudent d'employer son capital à d'autres spéculations, ou de s'en servir à acheter des immeubles.

Dès

Dès qu'on eut levé cet obstacle à la sûreté du commerce, ses effets fâcheux cessèrent de se faire sentir; mais comme il est partout plus aisé de détruire que de réparer, le commerce de Suède ne se releva qu'avec beaucoup de lenteur, malgré tous les efforts du Roi. Les productions de la Suède, indispensables aux nations étrangères, s'élevèrent cependant dans l'intervalle à un prix assez haut pour faire pencher visiblement la balance du commerce en faveur de la Suède; le cours du change devint ainsi tous les jours plus avantageux. *Gustave*, dont le principal but était de mettre le commerce, la navigation et les manufactures de la Suède en état de ne plus redouter la concurrence étrangère, voulait que son Royaume pût jouir aussi des divers avantages attachés à la liberté la plus absolue dans le commerce et dans les affaires. C'est dans cette vue, qu'imitant l'exemple des autres nations, il déclara port-franc, le 15 Août 1775, la ville de Marstrand, située sur un rocher, et qu'on a nommé le Gibraltar de la Suède, à cause de sa position et de son importance. Ce port fut ouvert à toutes les nations: toutes y jouirent des mêmes prérogatives; il suffisait

d'exercer un trafic honnête pour y être bien reçu. Pendant la guerre d'Amérique, dans laquelle toutes les Puissances maritimes étaient engagées, le commerce de Marstrand s'accrût à vue d'œil : en peu de temps on vit accourir dans ce port des pavillons qui n'avaient jamais paru auparavant dans les mers de Suède, le pavillon Américain en particulier (1). On publia aussi de nouveaux règlemens sur la navigation le 15 Juin 1774, et pour empêcher un grand nombre de matelots Suédois de s'expatrier comme auparavant pour aller servir dans l'étranger, les matelots des navires marchands suédois furent déclarés, le 7 Novembre 1777, exempts pour l'avenir de l'imposition personnelle, à laquelle ils étaient soumis jusqu'alors.

Tant de soins ne détournaient point *Gustave* d'un objet plus important encore, l'agriculture, cette base de la prospérité nationale, source toujours assurée de la richesse des États. Les règlemens multipliés qu'il publia sur cet objet, et qui seraient trop longs à rapporter, découlent tous de

(1) Voyez *Catteau's neue Beitraege*, etc. Th. II, S. 236. Item, *Coxe*, Tome VIII, page 151.

ce principe, que le moyen le plus actif d'encourager l'agriculteur est de lui donner l'assurance de pouvoir jouir un jour, lui et ses enfans, du fruit de ses peines. Les nombreux domaines de la Couronne furent affermés, le 8 Mars 1775, pour un plus grand nombre d'années qu'auparavant; quelques-uns mêmes furent assurés d'avance aux fils aînés des fermiers qui en avaient alors la jouissance. Un décret de Novembre 1772 avait déjà aboli des fêtes inutiles; par ce moyen on gagna 22 jours dans l'année au profit de l'industrie (1). *Gustave* était affligé de voir que, malgré tous ses soins, les blés et les autres produits de l'agriculture consommés en Suède étaient encore, pour la plus grande partie, tirés de l'étranger. Il ambitionnait de mettre la Suède en état de se nourrir par elle-même, et de faire croître sur son propre terroir toutes les productions qu'admet un climat aussi rude que le sien. Ce fut dans ce but qu'on créa une commission d'agriculture, chargée, non-seulement de donner son attention à tous les objets de son ressort, mais encore de con-

(1) *Büsching's Magazin*, Th. XII, S. 149—151.

voquer une assemblée des Gouverneurs de Provinces, et de s'informer auprès de chacun d'eux ce qu'il avait à proposer pour le perfectionnement de l'agriculture, d'après la localité et l'état particulier de sa province. Tous les projets que le Roi trouvait praticables étaient exécutés à l'instant.

Le Roi pensait que la prospérité de l'agriculture repose essentiellement sur la facilité du débit, et sur cette fixité du prix des grains par laquelle le laboureur se trouve dédommagé de ses avances et de ses peines, sans que l'artisan et le fabricant qui consomment se trouvent foulés. Ce fut là le motif d'un décret du 21 Juillet 1774, rendu à l'exemple du fameux *Acte des Grains* publié en Angleterre. *Gustave* y autorisait l'exportation des grains sans aucune espèce de restriction. Le commerce des blés fut aussi déclaré franc dans l'intérieur du Royaume, et la culture du chanvre pour l'usage de la flotte reçut des encouragemens. Pour tirer de la situation maritime de la Suède tout le parti possible, et la faire servir à augmenter les ressources de la Nation, on établit de nouveaux règlemens sur la pêche dans la mer du Nord, ainsi que sur la fabrication

du sel à Gothenbourg et dans la province de Bohus. Il s'établit aussi, le 1.er Juin 1774, une société pour la Groenlande, qui alla partager avec les autres Nations les profits énormes de la pêche de la baleine, et qui devint une espèce de séminaire pour les jeunes marins.

Gustave s'appliquait ainsi à faire fleurir dans son Royaume toutes les branches de la prospérité publique. Mais les relations extérieures de la Suède exigeaient encore des mesures actives, d'où dépendaient l'honneur du Roi et le maintien de la Constitution qu'il venait d'établir. Cette Constitution avait laissé, chez ces Puissances qui avaient exercé jusqu'alors tant d'influence sur la Suède, un germe intérieur de ressentiment qui devait éclater tôt ou tard, et au moment où l'on s'y attendrait le moins, par une déclaration de guerre. D'ailleurs, *Gustave*, avide de renommée, et tout occupé du désir de s'immortaliser par ses actions, éprouvait dans son ame une sorte de besoin qui lui faisait désirer la guerre. L'image de ses glorieux prédécesseurs *Gustave Adolphe* et *Charles XII* était sans cesse devant ses yeux. Plus d'une difficulté s'opposait à ses projets. A

la fin de l'année 1778, l'armée de terre des Suédois était incomplète de plus du tiers, et les troupes restantes, manquant d'armes et dépourvues de tout, étaient incapables d'agir. Les magasins étaient vides ou mal approvisionnés; les arsenaux manquaient de poudre et de plomb; l'artillerie de campagne était ou mal entretenue, ou hors de service; on n'avait amassé ni provisions de bouche, ni fourrage. L'armée navale n'était pas en meilleur état. A peine se trouvait-il un seul vaisseau qui fût en état de servir; les navires, construits ou réparés sans principes constans, étaient tous mal équippés; la flotte dépérissait, parce qu'on manquait des choses les plus indispensables pour construire des vaisseaux. *Gustave*, par des efforts et par des dépenses qui semblaient presqu'insoutenables dans l'état d'épuisement où étaient alors les finances, réussit à faire monter l'armée de terre à 47,500 hommes effectifs (1). On fit des règlemens qui manquaient encore pour perfectionner l'exercice des armes et la discipline militaire. Les troupes à pied et à cheval furent pourvues de tout ce qu'il fallait

(1) *Voyage de Coxe au Nord*, Livre II, page 250.

pour une campagne, et prêtes à marcher au premier commandement. Le Roi lui-même allait de province en province, au milieu des neiges et des orages, exercer et animer ses soldats. On perfectionna l'artillerie de campagne, la fonte des canons, les moulins à poudre, les fabriques d'armes, en même temps qu'on s'occupait des moyens de faire prospérer les haras, et que l'art des fortifications faisait de jour en jour de nouveaux progrès. On fit une grande épargne en séparant dans l'armée navale la partie économique de la partie militaire. Le siège de l'Amirauté fut établi à Stockholm, où le Roi pouvait avoir plus facilement l'inspection sur elle, et d'où elle pouvait mieux surveiller elle-même les forces maritimes répandues dans le Royaume. On construisit de nouveaux vaisseaux. Carlscrona, l'un des meilleurs ports de la mer Baltique, semble destiné par la nature à former le principal dépôt des forces maritimes de la Suède : on y construisit un édifice immense, destiné à garantir les vaisseaux de la fureur des tempêtes, et capable de contenir à sec tout ce qu'il y avait de bâtimens de guerre suédois.

Autour des Golfes de Bothnie et de Fin-

lande est situé le grand Duché de Finlande; qui appartient à la Suède et qui embrasse une étendue de 4,620 milles carrés. Cette province, à raison de son étendue et de la bonté de son terroir, pourrait nourrir aisément quatre millions d'habitans; elle n'en contient aujourd'hui guère plus de 600,000; cependant, ce même pays, si peu peuplé, et par conséquent si mal cultivé, est considéré comme le grenier de la Suède (1). *Gustave* voulut visiter lui-même une province si importante pour son Royaume, et s'en attacher les habitans, en s'y occupant à améliorer leur sort. Il se rendit pour la première fois en Finlande le 27 Mai 1775, accompagné des Comtes *Scheffer* et *Lieven*, dans ce pays qui devait être un jour le théâtre de ses périls et de sa gloire. Arrivé à *Abo*, il se rendit du côté d'*Helsingfors*, traversa cette ville, s'avança jusqu'aux frontières de la Russie, et parcourut ainsi une étendue de 122 milles, en visitant sur son chemin toutes les villes remarquables de cette contrée. Partout il fit publier à son de trompe qu'il

(1) Consultez sur les détails suivans: *Schloezer's Briefwechsel*, Th. V, Hefs. 28, S. 228—265.

était venu dans l'intention de recevoir les plaintes et les requêtes qu'on pouvait avoir à lui adresser. Quelque temps avant son départ de Stockholm, *Gustave*, sans que personne en sût rien, s'était mis à apprendre pour son propre usage la langue Finnoise, langue difficile pour les étrangers, absolument différente du Suédois, et qui n'a de ressemblance qu'avec le Hongrois et le Lapon. Tous les Finnois, le peuple comme les soldats, éprouvaient une surprise fort agréable en entendant leur Roi s'entretenir avec eux dans leur langue, comme il eût pu le faire s'il fût né dans leur pays. On raconte qu'une pauvre femme ayant appris qu'il recevait les lettres qu'on lui présentait, le pria ingénument de faire parvenir la sienne à son fils à Stockholm. *Gustave* prit la lettre en riant, fit un présent à la pauvre femme, et lui promit de s'occuper de son fils.

Gustave ne négligeait pas les soins plus importans qui l'avaient appelé en Finlande. Il était sérieusement occupé à reconnaître à fond l'état de cette province, et à y réformer des abus consacrés par une longue suite d'années. Jusqu'à lui, les propriétés rurales étaient morcelées entre les paysans,

souvent même possédées en commun par plusieurs propriétaires. Il fut assigné dès lors à chaque cultivateur une portion de terrein clos et séparé. Cette distribution inspira aux habitans de la Finlande, de l'Ost-Bothnie surtout, une nouvelle ardeur pour l'agriculture. On forma de nouveaux champs, de nouvelles prairies; les anciens domaines furent mieux cultivés; on défricha les terres incultes, et l'on convertit des forêts entières en plantations.

La Finlande avait été jusqu'alors si mal administrée qu'il y restait encore des cantons considérables, tels que le Savolax et la Carélie, qui n'avaient été ni mesurés, ni soumis aux impositions. Ces abus furent corrigés, et l'on établit des Arpenteurs dans la province. Dans le but de faciliter le transport des marchandises, soit dans l'intérieur du pays, soit au dehors, on ouvrit de nouvelles communications par mer et par terre, et l'on établit, depuis le Savolax jusqu'à la côte de Bothnie Orientale, deux nouvelles grandes routes, dont l'une avait 40 milles de long. La trop grande étendue des quatre provinces qui composaient alors la Finlande, mettait les Gouverneurs hors de portée de connaître

de près les pays qui leur étaient confiés, et de s'occuper efficacement de leur bien-être. On remédia à cet inconvénient en divisant la Finlande en six provinces. On divisa aussi les paroisses, dont celle de Kuopio occupait six milles carrés de Suède (1); les Districts aussi furent divisés et diminués d'étendue. Les résidences des Gouverneurs, situées presque toutes auparavant au bord de la mer et sur les confins des provinces, furent transférées dans l'intérieur du pays, chacune au centre de la province, afin que le Gouverneur fût plus à portée d'étendre partout son inspection, et que les habitans fussent tous, autant que possible, à la même distance de leur Gouverneur. Deux de ces nouvelles résidences, Heinola et Kuopio, de villages qu'elles étaient devinrent des villes, et l'on établit partout des Arpenteurs et des Médecins de campagne. La Cour de Justice d'Abo n'ayant pas paru suffire, on en érigea une seconde à *Vasa*, autre ville de Finlande.

Ce voyage de *Gustave* en Finlande, qui eut de si heureux effets pour cette partie de son Royaume, fut en même temps une heu-

(1) Le mille de Suède est de 10 et demi au degré. (Trad.)

reuse époque pour son bonheur domestique. Il régnait depuis long-temps un éloignement marqué entre le Roi et son épouse. Une femme-de-chambre Danoise, confidente de la Reine, prenait soin d'entretenir cette froideur. *Gustave* venait d'envoyer un courrier d'Abo à Stockholm, avec la nouvelle de son heureuse arrivée en *Finlande;* toute sa famille voulut profiter de l'occasion pour lui écrire. La Reine avait fermé sa lettre et allait, à son ordinaire, la donner à copier à sa femme-de-chambre. Le courrier attendait avec impatience le moment de repartir. A l'instant même survient la Duchesse de *Sudermanie*, belle-sœur de la Reine, qui enlève la lettre des mains de la Reine, et s'échappe en disant : « Que le Roi lui aurait » sans doute une grande obligation pour lui » avoir fait parvenir, au moins une fois, une » lettre écrite de la propre main de son » épouse. » Le Roi, effectivement, en crut à peine ses yeux lorsqu'il reçut de la Reine, qui ne lui avait pas encore écrit de sa propre main, une lettre pleine des sentimens les plus affectueux. Dans le premier moment de son transport, il répondit à son épouse : « Qu'il » serait au comble du bonheur quand il

» pourrait se convaincre en personne, à » son retour, de la vérité des sentimens » qu'exprimait sa lettre. » La Reine, ravie d'un changement si peu attendu, prépara une fête brillante pour le retour de *Gustave*, 22 Juillet 1775. On en vint, le soir même, à un éclaircissement; on découvrit un mal-entendu des deux parts; la femme-de-chambre de la Reine fut convaincue d'avoir défiguré ses lettres: dès ce moment *Gustave* goûta le bonheur domestique, si précieux pour un cœur sensible comme le sien (1).

Le Roi, pendant son séjour en Finlande, avait envoyé le Général *Loewenhaupt* à Pétersbourg, pour y présenter ses hommages à l'Impératrice *Catherine II. Catherine*, au milieu des vastes projets dont elle était occupée contre les Turcs, devait souhaiter de n'avoir rien à redouter de la part de la Suède, d'un côté où il était si facile d'entamer ses Etats. *Gustave* n'avait pas des raisons moins pressantes pour empêcher la Russie de venir avec ses forces gigantesques l'arrêter au milieu de ses utiles travaux. Dans

(1) *Characters and Anecdoten* etc, S. 37.

cette vue, il se rendit lui-même à Pétersbourg dans l'été de 1777. Un séjour de deux mois dans cette capitale lui permit de voir les grands travaux de *Pierre I* amenés à leur perfection par les efforts de *Catherine II.* Il vit de près cette Puissance si vaste, cet empire presqu'inabordable pour les autres Etats de l'Europe, et qui s'étend chaque jour dans tous les sens. Son temps se passa moins en fêtes brillantes qu'en entretiens secrets avec la Czarine et ses Ministres. C'était un spectacle intéressant que de voir à côté de l'autre les deux premiers personnages du Nord. On eût dit que leur bonne intelligence ne devait s'altérer jamais.

Nous venons de tracer l'histoire des événemens qui eurent lieu dans le cours des six heureuses années qui suivirent immédiatement la révolution de 1772, les seules années de paix dont jouit *Gustave* depuis son couronnement jusqu'à sa mort. Ce Prince, qui cultivait les lettres avec autant de goût que de succès, trouva dans leur sein les délassemens les plus doux, ainsi que de nouvelles ressources pour le bonheur de son peuple. Il entretenait une correspondance très-instructive avec plusieurs

savans de l'Europe. Il chercha à faire refleurir l'Université d'Upsal, jadis si renommée, et à lui rendre toute la célébrité qu'elle avait perdue par la mort de *Linné*. Une commission spéciale d'éducation Nationale fut chargée de composer un plan pour perfectionner l'instruction dans les écoles supérieures et inférieures; il se forma aussi, par les soins du Bibliothécaire *Gjoerwell*, une société d'instruction, qui publia des ouvrages élémentaires et d'autres livres utiles. On créa au collége de Skara une chaire de médecine vétérinaire, pour prévenir le retour des maladies qui auraient désolé le bétail dans les provinces méridionales, et l'on distribua les élèves de cette école dans les campagnes. L'Académie des sciences de Stockholm poursuivit ses utiles travaux avec plus d'activité que jamais. Les sujets de prix qu'elle proposait devenaient tous les jours plus intéressans. On laissait de côté les questions qui sentaient l'érudition pédantesque, pour s'occuper d'objets dont les applications étaient d'une utilité évidente et générale. Un comité élu parmi des savans de tous les genres, Théologiens, Naturalistes, Jurisconsultes, fut chargé de travailler à une

nouvelle version de la Bible. *Gustave*, qui aimait les beaux-arts avec passion, mit tous ses soins à les faire fleurir. L'Académie de peinture et de sculpture fut rétablie sur un nouveau pied. On créa une commission d'architecture, chargée de veiller à ce que tous les nouveaux édifices, surtout les édifices publics, fussent bâtis avec solidité et élégance. On chercha à étendre dans tout le Royaume l'établissement des maisons d'assurance pour les incendies, établissement qui subsistait depuis long-temps à Stockholm. Les villes d'Askensund, Gefle, Wenersborg, Christinehamn, et d'autres, se relevèrent comme de leurs ruines. Stockholm fut décoré de la statue de *Gustave Vasa* et du bâtiment de la Bourse, édifice à la fois élégant et magnifique. Le jour où la statue fut érigée, le Roi fit jouer un opéra allégorique de sa composition, intitulé *La fête de la Suède*. La langue et la littérature suédoise firent des progrès surprenans, et la littérature suédoise, plus cultivée que jamais, s'enrichit de chefs-d'œuvres en peu de temps. L'établissement d'un théâtre National contribua plus que tout le reste à donner à la langue de la souplesse, de l'expression, et de l'éclat.

Gustave

Gustave, qui avait un goût décidé pour tout ce qui rappelait l'héroïsme antique et le règne brillant de la chevalerie, voulut donner à ses sujets le spectacle extraordinaire d'un tournois. Il sentait d'ailleurs que ce spectacle était plus propre qu'aucun autre à rallumer l'ancien esprit guerrier qui distinguait la nation Suédoise. Le lieu du tournois fut dans la ville d'*Ekholmsund*; l'appareil de la fête fut magnifique. *Gustave*, accompagné de six autres Chevaliers, alla inviter en personne, par un cartel, tous les Chevaliers Suédois ou étrangers qui étaient en état de manier les armes, à se présenter tout équipés, et à venir combattre contre cette devise: « *L'Amour tardif est le plus sûr et le* » *plus durable.* » Les Chevaliers combattaient avec des massues, des lances, des javelines, des épées et des pistolets. On accourut en foule à Ekholmsund pour jouir de ce singulier spectacle, qui semblait rappeler, comme par magie, les temps héroïques du moyen âge.

Ainsi, *Gustave III* fut peut-être le Roi le plus heureux de la terre pendant les six premières années qui suivirent la révolution. L'admiration de l'Europe, l'amour de son

peuple, la paix du dehors, le repos et l'abondance au-dedans, la gloire littéraire, une succession de nouveaux plaisirs, tout se réunissait pour satisfaire jusqu'à ses moindres désirs (1). Mais ici la scène change, de nouveaux événemens se préparent, et c'est à cette époque heureuse et brillante que commence l'histoire des revers de la Suède.

LIVRE IV.

Première Diète depuis la Révolution, du 30 Octobre 1778 au 25 Janvier 1779. — Naissance d'un Prince héréditaire. — Armement pour maintenir la neutralité maritime. — Troubles occasionnés par les règlemens sur l'eau-de-vie. — Gustave III et Catherine II se visitent à Fredericshamn. — Gustave part en Octobre 1783, pour l'Allemagne et l'Italie, et retourne dans ses États, en passant par la France en Juillet 1784. — Traité avec la France. — Gustave obtient l'île de St.-Barthelemy. — Situation intérieure de la Suède. — Diète du 9 Mai au 23 Janvier 1786.

GUSTAVE, à la clôture de la mémorable Diète de 1772, avait annoncé aux Etats, en quittant l'assemblée, qu'il espérait les revoir au bout de six ans. Ces six années étaient alors expirées, et *Gustave* pouvait tenir sa parole en toute sûreté : toutes les parties de l'administration suédoise prospéraient; les forces de terre et de mer étaient

sur un pied respectable; le commerce florissait; le repos et le bien-être régnaient partout, et après onze ans d'un mariage stérile, la Reine se trouvait grosse.

La Diète s'ouvrit le 30 Octobre 1778 : le Roi nomma Maréchal à la Diète le Général *de Salza*, dont il avait éprouvé l'attachement, et qui était du petit nombre de ces amis auxquels il avait confié le plan de la révolution de 1772. *De Salza* s'étant trouvé malade à l'ouverture de la Diète; on nomma à sa place, en faveur de l'ancienneté de sa maison paternelle, le jeune *Magnus Ericson Brahe*, fils unique de ce Comte *de Brahe* qui fut décapité en 1756, et issu d'une des plus anciennes maisons de Suède : les Orateurs des trois autres Ordres furent aussi nommés par le Roi.

Le discours que prononça *Gustave* à l'ouverture de la Diète commençait par un tableau de la situation des autres Puissances de l'Europe. « La guerre dans laquelle les » Etats-Unis de l'Amérique combattent pour » leur indépendance, disait-il, a armé la » France contre l'Angleterre. L'Espagne est » prête à déclarer la guerre, et tandis que » l'Océan est teint du sang de tant de na-

» tions, tandis que la haine des maisons de
» Prusse et d'Autriche prépare sur le conti-
» nent un orage non moins affreux, la Suède,
» respectée de toutes les Puissances, jouit
» d'une tranquillité profonde. Malgré les
» dépenses énormes que j'ai eu à supporter,
» j'ai su, par une salutaire économie et
» sans opprimer mon peuple, mettre le
» royaume en état de défense, et lui rendre
» son ancienne splendeur. Je vous ai assem-
» blés ici, non pour vous faire accepter de
» nouveaux impôts, mais pour me féliciter
» avec vous de l'heureux état de notre
» patrie. »

Il lut alors devant l'assemblée un tableau rédigé par lui-même, des six années qui venaient de s'écouler : c'était, comme nous le dit *Schloezer* (1), un Mémoire dans lequel le Roi rendait compte à son peuple de la manière consciencieuse et légale dont il avait usé pendant ces six années du pouvoir qu'il avait eu entre les mains. Il pria ensuite les Etats de vouloir bien assister aux couches de la Reine son épouse, et servir de Parains à l'enfant auquel elle allait donner le jour.

(1) *Briefwechsel*, Th. IV; *Heft* 22, S. 230.

« Si le Ciel daigne m'accorder un fils, » dit-il en achevant, » il sera digne un jour de » monter après moi sur le trône de *Gustave* » *Vasa* et de *Gustave Adolphe;* il n'ou- » bliera jamais que le premier devoir d'un » Roi de Suède, est de chérir et d'honorer » un peuple libre : s'il vient jamais à l'ou- » blier, qu'il perde à l'instant cette cou- » ronne ! »

La Reine accoucha effectivement d'un fils deux jours après l'ouverture de la Diète. On donna pour nourrice au jeune Prince une jeune et robuste paysanne de Dalécarlie, de la famille de ce brave Suédois qui tint caché pendant long-temps *Gustave Vasa*, le libérateur de la Suède, pour le dérober aux poursuites du tyran *Christiern*. Les Etats donnèrent au Prince royal le glorieux nom de *Gustave Adolphe.*

La nation fut au comble de la joie de voir naître un Prince royal véritablement Suédois, et célébra cet heureux événement par des actes publics de bienfaisance. Le Roi permit une souscription générale pour fonder un hospice où les enfans pauvres seraient élevés gratuitement. On y institua encore à cette occasion plusieurs autres fondations utiles;

et les Etats ayant donné 300,000 rixdallers en leur qualité de parrains du Prince royal, le tiers de cette somme fut consacré à décharger les habitans peu aisés d'une partie des impôts (1).

Les Etats adressèrent des remercîmens solennels au Roi pour tout le bien qu'il avait fait depuis le commencement de son règne, et demandèrent que le Mémoire dans lequel il leur avait rendu un compte détaillé de sa conduite, fût imprimé et conservé pour servir d'exemple à tous les Rois qui viendraient après lui. Néanmoins, avant la clôture de cette Diète, on put déjà apercevoir entre le Roi et les Députés du peuple des germes de discorde qui se développèrent chaque jour davantage, et qui annonçaient une partie des malheurs qui suivirent.

La Noblesse, dont *Gustave* s'était si utilement servi pour renverser l'ancienne Constitution, commençait déjà à sentir qu'elle seule avait perdu au nouvel ordre de choses. Ces dispositions n'échappèrent pas au coup-d'œil pénétrant de *Gustave ;* il comprit que

(1) *W. Radcliffe's Reise durch Schweden, in der Bibliothek der neuesten Reisebeschreibugen*, B. 16, S. 261—263.

pour se mettre à l'abri des factions qui pourraient naître contre lui parmi la Noblesse, et pour empêcher cet Ordre, autrefois si puissant, de se relever jamais, il lui importait de s'attacher une partie de cet Ordre, et de mettre l'autre hors d'état de lui tenir tête. Rien ne servait mieux ses vues que de rétablir l'ancienne distinction qui subsistait encore entre les Nobles au temps de *Gustave Adolphe*. Cette distinction partageait les Nobles en trois classes, celle des Seigneurs (*Herrar*), celle des Chevaliers (*Riddar*), et celle des Ecuyers (*Swenner*). Conformément à cette institution, chaque Noble devait voter dans la classe dont il faisait partie, et la pluralité des classes devait former la pluralité du corps entier. *Gustave* espérait s'assurer de la sorte une influence marquée dans les délibérations de la Noblesse, en mettant les deux classes supérieures dans ses intérêts. La classe des Seigneurs et celles des Chevaliers étaient l'une et l'autre fort inférieures en nombre à la troisième; car on comptait à la Diète 48 Comtes, 149 Barons, 250 Chevaliers, et 512 Ecuyers seulement. Dailleurs, il était bien plus aisé de gagner les membres des deux classes supérieures,

plus susceptibles que les autres de cette espèce d'ambition qui attend tout de la faveur de la Cour, que de s'assurer du corps entier de la Noblesse, où se trouvaient quantité d'hommes qui n'avaient jamais vu la Cour, et n'ambitionnaient pas même d'y paraître.

Ce plan ne réussit point. Les Membres des deux classes supérieures mirent un trop haut prix à leur consentement; ceux de la troisième, qui avaient jusqu'alors joui des mêmes prérogatives que la haute Noblesse, se soulevèrent à la seule idée d'une innovation qui allait réduire leur voix aux cinq sixièmes de sa précédente valeur. La Noblesse forma dès ce moment une constante opposition; quelques Membres se déclarèrent même avec assez peu de ménagement. Un nommé *Hummeljelm* déposa sur la table des Chevaliers un Mémoire dans lequel on lisait (1): « qu'il » n'y avait plus de loi fixe dans l'Etat; qu'on » avait observé quelque temps la Constitu- » tion de 1772, mais que des partisans du » Roi venaient tout récemment de s'auto- » riser de la Constitution de 1616, et qu'on

(1) *Charactere und Anecdoten von Schwedischen Heft*, S. 197—199.

» ne savait plus aujourd'hui à laquelle s'en » tenir. » Ce Mémoire renfermait quantité d'autres traits également offensans pour le Roi, et le projet était d'en faire une lecture publique à la prochaine séance.

Gustave, qui voulait prévenir cette démarche, assembla les Etats dans son palais le 25 Janvier 1779, et leur ordonna de se séparer. Il leur déclara, à cette occasion, « qu'il se trouvait offensé des plaintes in- » justes qu'on avait élevées contre lui; qu'il » n'avait jamais songé à s'écarter en rien de » la Constitution de 1772, qu'il reconnais- » sait pour la seule base du Gouvernement; » qu'il ne pardonnait aux Etats leur conduite » que parce qu'il savait bien qu'il y avait des » personnes qui s'efforçaient de faire naître » de la mésintelligence entr'eux et lui (1); » il se qualifia lui-même de fondateur, de protecteur et de défenseur des lois et de la liberté. « Je suis glorieux, » ajouta-t-il en terminant, « d'être le premier Roi de notre » siècle qui puisse pardonner à ses Etats, » sans avoir exercé de contrainte ni d'op- » pression, et sans avoir eu lui-même à en » souffrir. »

---

(1) *Coxe's Reise*, B. II, S. 246.

Au reste, cette Diète est mémorable par un décret qui fut l'ouvrage de *Gustave*, et où l'on reconnaît un esprit aussi philosophique que le sien : ce fut le décret qui établit en Suède le libre exercice de toutes les religions. En conséquence de cette autorisation, le Pape envoya l'Abbé *Oster* à Stockholm, pour s'y concerter avec le Gouvernement sur les mesures à prendre en faveur des catholiques.

La guerre entre l'Angleterre, la France et l'Amérique, dont le Roi avait fait mention à l'ouverture de la Diète, étendit aussi son influence sur le commerce de la Suède. Tant que la guerre dura, *Gustave* eut soin de faire escorter ses vaisseaux marchands de bâtimens armés, parce que l'Angleterre faisait saisir les vaisseaux neutres, sous prétexte qu'ils portaient des marchandises destinées à ses ennemis. Il s'était déjà plaint de ces procédés à la Cour de Londres, et les avait représentés comme une infraction aux traités de 1661 et de 1666. La Cour de Londres chercha à se justifier aussi bien qu'elle put, et ne donna aucune satisfaction au Roi de Suède. *Gustave*, sans perdre plus de temps en explications, arme, de concert

avec le Danemarc et la Russie, une escadre de huit vaisseaux de ligne et de quatre frégates, destinée à croiser dans la mer du Nord : une autre flotte fut destinée pour la Méditerranée. Pour subvenir aux frais de cet armement, on mit un impôt de cinq pour cent sur les marchandises étrangères. Cependant, comme malgré tant de précautions les Corsaires d'Angleterre continuaient à enlever sans distinction tous les bâtimens qu'ils rencontraient, la Russie, la Suède et le Danemarc se liguèrent pour faire respecter leur commerce, non-seulement sur la mer Baltique, mais encore sur toutes les mers de l'Europe et dans les deux Indes. Ainsi se forma en Juin et Juillet 1780, la fameuse neutralité armée, qui fait époque dans l'histoire maritime de ce siècle. La Russie arma vingt vaisseaux, la Suède et le Danemarc en armèrent seize, en comptant les vaisseaux de ligne et les frégates. La Prusse, le Portugal et le Royaume de Naples prirent aussi part dans la suite à cette confédération, et la Suède vendit pendant cette guerre, aux Hollandais et même aux Américains, une quantité considérable de canons,

d'ancres de vaisseaux et d'autres objets nécessaires à la marine (1).

Des circonstances d'un genre différent fournirent dans le même temps au Roi l'occasion de déployer dans l'intérieur de son Royaume deux qualités si rarement unies, mais qu'il sut constamment allier, beaucoup de fermeté et beaucoup de clémence. Les paysans suédois ne pouvaient oublier le temps où ils avaient le droit de distiller eux-mêmes leur eau-de-vie, et souffraient toujours avec une extrême impatience une défense qui leur paraissait un acte criant de despotisme de la part du Roi. On murmurait contre le Roi, qui n'en continuait pas moins à faire observer sa défense à la rigueur: on se permit même plus d'une fois de sanglans libelles contre le Roi et le Gouvernement, dont un Prince moins clément que *Gustave* n'eût pas manqué de tirer vengeance. Le Roi se contentait de renvoyer les Auteurs avec une réprimande, lorsqu'il parvenait à les découvrir. Il espérait avec le temps et des ménagemens venir à bout de tout calmer, lorsqu'il apprit, au commencement

(1) *Radcliffe*, S. 164. *Catteau*, S. 52.

de l'année 1783, la nouvelle d'un véritable soulèvement dans la Dalécarlie, dont les habitans souffraient plus impatiemment que tous les autres la disette d'eau-de-vie de grain. On y envoya des troupes qui parvinrent à rétablir l'ordre dans la province, en se saisissant de la personne des principaux chefs de la révolte. Le mécontentement continua néanmoins, quoiqu'il cessât de paraître à l'extérieur.

Cette même année *Gustave* rendit une seconde visite à l'Impératrice *Catherine.* Cette grande Princesse avait alors jeté les yeux sur la Crimée, belle province, autrefois célèbre, mais qui n'était guère qu'un désert quand *Catherine* en entreprit la conquête. Cette importante presqu'île ouvrait aux Russes l'entrée de la mer Noire, et devenait entre leurs mains la clé de Constantinople et du Levant; mais *Catherine* sentait combien il lui importait, pour le succès d'une pareille entreprise, de ménager *Gustave,* qui se trouvant à la tête d'une armée respectable de terre et de mer, et se sentant peut-être encouragé par la France, pouvait fort bien profiter quelque jour de l'absence des armées russes pour tâcher de reconquérir

la Livonie, et traverser ainsi tous les projets du cabinet de Pétersbourg. *Gustave* eut le malheur de se casser le bras dans son voyage, lorsqu'il était occupé à passer ses troupes en revue près de Tavastehus; mais cet accident ne dérangea point son projet, il continua sa route jusqu'à Frédericshamn, forteresse russe, à l'entrée de la Carélie, où l'Impératrice était allée l'attendre, et où elle le reçut avec la plus grande distinction. On construisit avec toute la diligence possible un palais en bois, meublé avec autant de goût que de magnificence; et afin qu'il ne manquât rien de ce qui pouvait rendre cette entrevue brillante, on éleva un théâtre où des Comédiens français et des Chanteurs italiens se disputèrent l'honneur d'embellir le séjour des deux plus grands Souverains du Nord. Après plusieurs jours passés au milieu des fêtes, *Gustave* prit congé de l'Impératrice, et repartit pour Stockholm, où il arriva le 9 Juillet 1783. Un trait qui mérite d'être rapporté, c'est que la bourgeoisie de Stockholm célébra l'arrivée du Roi en faisant frapper 72,000 écus, monnaie de cuivre, destinés à l'entretien perpétuel d'un certain nombre de Chirurgiens, dont les fonctions devaient

être de guérir gratuitement tous les gens qui se casseraient à l'avenir un bras ou une jambe : on les nomma les Chirurgiens de Lulaïs, du nom de l'endroit où le Roi s'était cassé le bras.

Gustave avait besoin pour sa santé de quelque délassement. Il avait d'ailleurs toujours conservé une extrême envie de reprendre une fois le cours de ses anciens voyages, que la mort subite du Roi son père l'avait forcé d'interrompre en le rappelant à Stockholm pour monter sur le trône. Il partit donc en Octobre 1783, sous le nom de Comte d'*Haga*, pour les bains de Pise en Italie, où il se rendit en passant par l'Allemagne. Cette course lui fournit l'occasion de visiter différentes parties de l'Italie. Il vit Gênes et Florence, et se rendit le jour de Noël dans la ville de Rome. Cette ville renfermait alors l'Empereur d'Allemagne *Joseph II*, qui était venu rendre au Pape la fameuse visite qu'il en avait reçue lui-même à Vienne. *Pie VI* reçut le Roi de Suède avec tous les témoignages de la plus vive reconnaissance pour la protection qu'il venait d'accorder aux Catholiques dans ses Etats. Le Cardinal *Antonelli*, préfet de la *Pro-*

pagande

pagande ne pouvait trouver de termes assez forts pour louer *Gustave* de cette seule action ; comme si ce Monarque n'eût rien fait de plus glorieux pendant toute la durée de son règne. — « Ne louez pas en moi ce » que tout le monde peut faire, » répliqua *Gustave*; « si Dieu me permet de vivre en- » core, je ferai des choses qu'il ne sera pas » si facile d'imiter. »

Gustave célébra la fête de Pâques d'une manière jusqu'alors inconnue à Rome. Il avait appelé de Stockholm l'Evêque *Taube* et le prédicateur de la Cour *Norberg*. Ces deux Ecclésiastiques célébrèrent le Service divin, le jour de Pâques, selon le rit Luthérien, et distribuèrent le Sacrement sous les deux espèces, en présence d'une foule innombrable d'assistans. Tout ce qu'il y avait de Protestans à Rome se rendit là. Le Roi et toute sa suite parurent revêtus de leur beau costume national, et reçurent le Sacrement avec la plus touchante dévotion. Le même jour, l'ouverture de l'Eglise catholique de Stockholm se fit avec solennité.

Cependant le long séjour de *Gustave* à Rome, et ses fréquentes entrevues avec le Pape et les Cardinaux donnèrent lieu à des

soupçons fort ridicules auprès de bien des gens. On ne songea pas que Rome était la patrie des arts, et qu'un Roi devait se plaire dans la société des premiers personnages de Rome. Quand on sut qu'il avait appelé auprès de lui les prédicateurs de la Cour, il n'en fallut pas davantage pour faire naître le bruit qu'on travaillait à réunir les Protestans et les Catholiques, qu'on devait tenir pour cet objet une assemblée de Théologiens des deux Religions à Vienne, en présence du Pape; que cette Assemblée serait présidée par l'Empereur, et que le Roi de Suède devait y intervenir et seconder de tout son pouvoir le nouveau projet de réunion. Ce qui pouvait rassurer les esprits, c'est que *Gustave* n'avait jamais marqué d'intention pareille, et qu'une Loi fondamentale du Royaume de Suède, conservée par un article de la dernière Constitution, défendait au Roi de se faire catholique, sous peine de perdre sa couronne. Néanmoins il se trouva des gens assez soupçonneux et assez crédules pour accréditer ces bruits inquiétans jusqu'au moment où la vérité parut dans tout son jour, et vint dissiper tout-à-fait les craintes chimériques qu'on avait pu concevoir sur les intentions du Roi.

Gustave quitta Rome à la fin d'Avril 1784, après un séjour de quatre mois. Il avait fait, peu de temps auparavant, un voyage à Naples. Le Comte de *Rasoumoski*, Ambassadeur de Russie à Naples, avait reçu de l'Impératrice *Catherine* l'ordre d'être constamment auprès du Roi de Suède pendant tout le temps qu'il passerait dans cette ville. C'était ce même Comte de *Rasoumoski* que nous verrons dans peu jouer le rôle d'émissaire à Stockholm, et conjurer contre l'indépendance de la Suède. *Gustave* eut des relations intimes, pendant son séjour à Rome, avec le Cardinal Bernis, alors Ministre de France. Avant de quitter cette ville, il réussit, par son esprit insinuant, à opérer le divorce du Comte d'*Albani*, Prétendant d'Angleterre, et de son Epouse.

Gustave était attendu à Paris avec impatience. Il s'arrêta dans cette capitale depuis les premiers jours de Juin 1784 jusque vers la fin du mois de Juillet. Aucun monument de l'art qui valût la peine d'être examiné, aucun établissement tendant au bien public n'échappèrent à son active curiosité. La Cour de France profita de cette occasion pour renouer encore son ancienne alliance

avec ce Roi, dont la Russie, de son côté, recherchait l'amitié avec autant d'empressement. On lui compta la somme de 1,200,000 livres pour les subsides qu'on avait cessé de lui payer jusqu'alors à cause de la guerre. On conclut encore avec lui, le 1.er Juillet, un traité particulier par lequel il cédait à la France le port de Gothenbourg, pour servir d'entrepôt à ses marchandises, en accordant quelques autres avantages au commerce de cette Nation. Il obtenait en échange l'île de St.-Barthelemy, l'une des Caraïbes. Cette île, longue d'un mille et demi de Suède, et qui n'a pas plus de trois quarts de mille dans sa plus grande largeur, est située au dix-huitième degré de latitude septentrionale, et au soixante-deuxième de longitude occidentale. Elle forme du Sud-Est au Nord-Ouest un carré long entourré d'un grand nombre de caps et de baies. Son coton est le meilleur coton de l'Amérique, et son climat la rendrait très-propre à produire du sucre et du café (1). La Cour de France avait pensé que

(1) *Neue Erdbeschreibung von ganzen America*, von *Shloezer*, Th. II, S. 532—534. Voyez encore *Politisches Journal*, 1785.

cette petite île, entre les mains des Suédois, pourrait lui devenir utile une fois, dans le cas d'une guerre avec l'Angleterre, en fournissant aux besoins de la Martinique, de la Guadeloupe et des autres Colonies que la France possède dans ces parages. Saint-Barthelemy, d'ailleurs, par les facilités qu'elle offrait, surtout en temps de guerre, pour le commerce et la contrebande, pouvait acquérir de l'importance et devenir pour la Suède ce que l'île de Saint-Eustache, qui n'est d'ailleurs qu'un rocher, était pour la Hollande, et ce que la petite île de Saint-Thomas est pour le Danemarc. *Gustave*, toujours occupé des moyens de favoriser le commerce de Suède, avait su établir, dès l'année précédente, des relations fort intimes avec l'Amérique. Dès qu'il eut appris que l'indépendance des Etats-Unis était authentiquement reconnue et soutenue par les succès des armes de cette nation, il conclut avec elle un traité de bonne amitié et de commerce, que son Ambassadeur, le Comte de *Kreuz*, signa à Paris conjointement avec *Benjamin Franklin*, le 3 Avril 1783 (1).

(1) *Catteau*.. S. 52.

Le Roi retourna dans ses Etats au mois d'Août 1784, après onze mois d'absence. Il avait donné, dans le cours même de son voyage, plusieurs règlemens utiles, fruit de cet esprit observateur avec lequel il visitait les pays étrangers. Arrivé en Suède il recommença à suivre avec plus d'ardeur que jamais ses projets d'amélioration pour la navigation, le commerce, l'agriculture, les mines, le service militaire sur terre et sur mer; enfin pour la police des villes et des campagnes, tant en Suède qu'en Finlande (1).

Cependant le fléau de la famine se faisait sentir en Suède; ses effets étaient effrayans. On trouvait quantité d'hommes morts sur les chemins et dans les forêts, surtout en Dalécarlie. *Gustave* fit tous ses efforts pour adoucir la misère publique, en faisant distribuer du blé, et en répandant toute espèce de secours dans les provinces désolées par la famine. Il s'occupa sérieusement des moyens de prévenir pour toujours le retour de pareilles calamités.

Le Prince royal entrait alors dans sa hui-

(1) *Schloezer's Staats-Anzeigen*, B. XII. Heft. 45, S. 92—111.

tième année. *Gustave* fit son occupation la plus douce de diriger son éducation ; il voulut être lui-même son premier instituteur, et portant ses soins jusqu'aux plus petits détails il lui enseigna les jeux de l'enfance. Bientôt le jeune Prince fit de si rapides progrès dans ses études que le Roi son père, pour animer encore davantage chez lui le feu de l'honneur et de l'émulation, allait passer de temps à autre des semaines entières avec lui à l'université d'Upsal, désignant lui-même les sujets d'histoire et de politique sur lesquels le jeune *Gustave Adolphe* s'exerçait à disputer auprès des savans Professeurs de l'Université (1).

Il s'était déjà écoulé plus de six ans depuis la clôture de la dernière Diète : le Roi résolut de convoquer de nouveau les États.

Un fait digne de remarque, c'est que dans le temps où la convocation se publiait dans les provinces éloignées du Royaume, on ne s'attendait encore à rien à Stockholm, et que l'Ambassadeur russe encourut la disgrace de sa Souveraine pour ne l'avoir informée de ce qui se passait qu'après que la

(1) *Politisches Journal*, 1787, B. I, *Stük I*, S. 27—53.

nouvelle de la convocation était déjà parvenue des frontières de la Finlande à Pétersbourg. On en conclut généralement que *Gustave* avait pour unique but, en assemblant ainsi les Etats, de faire échouer quelque mesure de la Cour de Russie. On remarquait, à l'appui de cette conjecture, que les propositions que le Roi présentait à la Diète auraient pu se discuter également bien dans tout autre temps, et même en partie sans l'avis des représentans de la nation, d'autant qu'il était à croire que ceux-ci ne les accepteraient jamais. Peut-être aussi que *Gustave*, en politique habile, sentait la nécessité de ménager l'opinion publique, et n'était pas fâché de laisser quelqu'ombre de liberté aux Etats dans les choses peu importantes, afin de se réserver une autorité moins suspecte et plus entière dans toutes les affaires essentielles. Quel que fût, au reste, son dessein, il réussit à éveiller les inquiétudes de la Russie: l'Impératrice renvoya à un autre temps le voyage qu'elle se proposait de faire en Crimée et la cérémonie de son couronnement à Cherson.

Gustave, dans le discours qu'il prononça à l'ouverture de la Diète le 8 Mai 1786,

dépeignit l'état florissant du Royaume sous le rapport du commerce, de la marine et de la force militaire. Il rappelait les différens avantages dont jouissait la Nation depuis qu'il était monté sur le trône, avantages dont elle était surtout redevable au maintien de la paix et à l'affranchissement du joug des Puissances étrangères. « Cependant, » poursuivit-il, « au » milieu de tous nos changemens, nous » étions encore en souffrance. Depuis trois » ans la terre nous refusait une partie de » ses productions, les premières et les plus » indispensables richesses pour un Etat. » Cette calamité vint augmenter le poids de » mes sollicitudes pour mon peuple. Vous » savez déjà tous ce que j'ai fait pour » adoucir la disette publique. Puisse mon » exemple vous engager à prendre aujour- » d'hui, de concert avec moi, toutes les » mesures nécessaires pour empêcher une » pareille calamité de revenir jamais. » Il parla aux Etats, à la fin de son discours, du Prince héréditaire, de son éducation et des soins qu'il avait pris lui-même pour le rendre digne de régner un jour sur un peuple libre. « J'aime à songer, » ce furent ses propres expressions, « que le premier objet qui

» frappa ses regards encore purs, fut l'as-
» semblée respectable des Représentans d'un
» peuple libre dont le Roi est soumis aux
» lois aussi bien que ceux qu'il gouverne.

On fit subir des épreuves publiques au Prince héréditaire, en présence des Etats. On admira les connaissances de cet enfant, qui n'avait encore que huit ans, et en qui le grand nom de *Gustave Adolphe* semblait être un heureux augure pour l'avenir.

Le Roi proposa les lois suivantes dans le cours de cette Diète.

I. La peine de mort prononcée jusqu'à présent contre l'infanticide sera convertie en une prison perpétuelle. Le coupable sera battu de verges en public toutes les années, le jour où il aura commis le meurtre.

II. Les biens de terre ne se partageront plus à l'avenir, mais passeront, après la mort du propriétaire, entre les mains du fils aîné, qui devra payer aux autres enfans leur part de la succession paternelle.

III. Le Roi sera autorisé à prendre dans la banque les fonds nécessaires pour établir des greniers à blé destinés à prévenir l'excessive cherté des grains.

IV. Le Roi sera autorisé en outre à tirer

de la banque la somme nécessaire pour pourvoir à l'entretien des mines, et en particulier pour préserver d'inondations la ville de Fahlun. Ladite somme sera restituée en cuivre à la Banque (1).

Ces diverses propositions éprouvèrent de la résistance de la part de la Diète. Il y avait déjà long-temps que l'enthousiasme et la terreur qui favorisèrent la Révolution de 1772 n'existaient plus. Une circonspection tranquille et un esprit de corps plus affermi que jamais, avaient remplacé ces dispositions, et la Diète entière, la Noblesse surtout résista, cette fois au Souverain avec une indocilité qu'on aurait à peine attendu du Parlement d'Angleterre. Le Général *Toll* ayant proposé de remplacer par une taxe pécuniaire la contribution en denrées de différentes espèces que les possesseurs de terres étaient tenus de fournir annuellement pour l'entretien des soldats dans le temps des revues, son avis fut unanimement rejeté, quoique appuyé par le Roi. Quelque temps après le Roi offrit de céder à la demande des Paysans, et d'abandonner le droit de la distil-

(1) *Radcliffe*, S. 267.

lation de l'eau-de-vie contre la somme annuelle de 900,000 florins, et le produit d'un impôt sur le café; mais comme il demandait une réponse décisive sur son offre, le Comte de *Fersen* prit la parole et déclara : « Que la question était d'une telle importance que la décision devait en être remise à une autre session de la Diète. » Toute l'Assemblée applaudit à son avis.

Quant à ce qui regardait les autres articles proposés par le Roi, le Clergé rejeta l'abolition de la peine de mort pour l'infanticide. La Noblesse rejeta l'indivisibilité des terres. Les Etats refusèrent aussi les sommes demandées pour l'amélioration des mines de *Fahlun*, attribuant leur mauvais rapport aux vices de l'exploitation et de l'administration actuelle. Ils firent nommer une commission chargée d'aller visiter les mines et de dresser un rapport de leur état.

Il n'y eut qu'une seule proposition que le Roi vint à bout de faire accepter; ce fut celle qui établissait des greniers publics destinés à secourir le peuple dans les années de disette, et qu'on devait fonder aux frais de la Banque Nationale. Le Baron de *Geer* s'opposa, il est vrai, de toutes ses forces à

une pareille mesure. « Qui nous répondra, » demanda-t-il, que l'argent ne sera pas » employé à d'autres usages? » Mais *Pechlin* lui ferma la bouche en lui répliquant : « Si » le projet est bon en lui-même, ce que » personne ne peut contester, ce serait de » la part de la Diète agir avec bien peu de » générosité, que de se refuser à une mesure » aussi salutaire. S'il s'introduisait des abus » dans l'exécution, personne ne pourrait les » imputer à la Diète, mais celle-ci serait » inexcusable si, par un manque de condes- » cendance, elle empêchait une entreprise » aussi utile de réussir. » Le Comte *Fersen* approuva cet avis, et l'on accorda une somme de 100,000 rixdallers par année pour l'établissement des magasins à blé. Ce fut là la seule dépense extraordinaire à laquelle les Etats consentirent. Ils déclarèrent d'ailleurs, que les subsides accordés à la Diète précédente jusqu'à la première Assemblée des Etats, ne se paieraient plus que pendant quatre ans, et qu'on en déduirait même un certain intérêt toutes les années ; déduction peu considérable, à la vérité, mais suffisante pour faire comprendre au Roi que la Diète seule avait le droit d'établir à son gré dans

l'Etat des impositions extraordinaires, et que les revenus de la Couronne n'étaient ni assurés ni inaliénables.

Gustave, malgré le peu de condescendance qu'il avait trouvée auprès des Etats, ne laissa pas de satisfaire à plusieurs demandes qui lui furent adressées. Il sacrifia une prérogative très-importante qui subsistait déjà sous l'ancienne Constitution de *Gustave Adolphe*, et que la nouvelle avait rétablie, en vertu de laquelle toutes les fois qu'une proposition faite par le Roi avait été acceptée par deux ordres de l'Etat et rejetée par les deux autres, la faculté de décider appartenait au Roi. On convint pour l'avenir que ce privilége ne subsisterait plus, et que le Roi serait tenu de se conformer à ce qui aurait été décidé à la pluralité des voix dans l'assemblée des Etats. Il fut aussi décrété que tous les emplois, tant civils qu'ecclésiastiques seraient à vie, et que ceux qui en seraient revêtus ne pourraient en être dépossédés à l'avenir que dans le cas d'une poursuite juridique faite contr'eux pour quelque délit, et d'un jugement rendu par une Cour de justice : on n'exceptait du nouveau décret que les places auxquelles le Roi seul

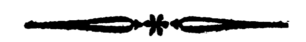
avait le droit de nommer. Ce décret fut occasionné par la disgrace du capitaine *Ekrenpohl*, qui, pour avoir donné quelque sujet de plainte à *Sparre*, un des favoris du Roi, avait été forcé de quitter le service et de sortir du pays.

Gustave fut fort peu satisfait de tout ce qui se passa à cette Diète. Il eut le chagrin de voir parmi la noblesse plusieurs personnes qu'il avait honorées jusqu'alors de son amitié particulière, et admises dans sa société habituelle, se jeter, par esprit d'indépendance, dans le parti de l'opposition. Le Comte de *Brahe*, qu'il avait toujours traité comme un membre de la famille royale, et avec toute la distinction qui convenait à son rang, s'était mis à la tête des mécontens, et s'était permis des expressions peu conformes aux sentimens que *Gustave* avait droit d'en attendre.

A la clôture de la Diète, le 23 Juin 1786, *Gustave* fit sentir aux Etats, d'un ton sévère, mais pourtant paternel, tout ce qu'il y avait d'indécent dans leurs procédés. « Après des » jours calmes et sereins, » disait-il dans le discours qu'il prononça à la fin de la séance, « un nuage s'est élevé; il peut obscurcir

» quelques momens notre horizon, mais tôt
» ou tard il doit disparaître. Ce qui m'arrive
» aujourd'hui parmi vous était arrivé autre-
» fois à l'un de mes nobles prédécesseurs,
» *Gustave Vasa*, le sauveur de la Suède,
» dont j'ai l'honneur de porter le nom. Trop
» souvent la bonté passe pour faiblesse, et la
» fermeté pour ambition pendant la vie des
» Rois. C'est aux âges à venir juger les Sou-
» verains : qu'ils prononcent sur ma con-
» duite ! » Il ne put s'empêcher de déclarer, en terminant, qu'il avait rencontré trop d'opposition de la part des Etats pour songer à les assembler de long-temps. Nous verrons avant qu'il soit peu (1) comment des circonstances qu'il était bien loin de prévoir alors vinrent anéantir cette résolution.

(1) On trouve les détails de la clôture de cette Diète et le Discours du Roi dans le *Politische Journal*, v. J. 1726, B. II, *Stük VIII*, S. 791—806. Voyez aussi *Caractere und Anecdoten* etc., S. 791. S. 200—206. Item, *Radcliffe*, S. 267—269. Item, *Coxe in Sprengel's und Forster's Voelken-und Laendersnunde*. Th. VIII, S. 112—114.



LIVRE V.

LIVRE V.

Situation de l'Europe. — Gustave se prépare à la guerre. — Il met à la voile le 23 Juin 1788 pour la Finlande. — Guerre entre la Suède et la Russie. — Bataille de Hoglande. — Soulevement dans l'armée suédoise devant Frédericshamn. — Irruption des Danois en Suède. — Diète du 2 Février au 28 Avril 1789. — Acte de réunion et de sûreté. — Le Danemarc est forcé à la neutralité. — Les Suédois et les Russes se livrent combats sur combats, tant en Finlande que sur la mer Baltique. — Gustave marche de nouveau sur Frédericshamn ; ses hussards s'avancent jusqu'aux portes de Pétersbourg. — Terrible victoire des Russes le 3 Juillet 1790. — Six jours après Gustave gagne la bataille décisive de Suenskesund. — Paix de Werelæ.

L'ANNÉE 1786, où *Gustave* avait convoqué la Diète, fut une époque importante pour l'état politique de l'Europe. *Fréderic II*, Roi de Prusse, termina sa glorieuse carrière

le 17 Août 1786, dans la 74.ᵉ année de sa vie. Politique habile, il avait constamment su se rendre maître des affaires en les dirigeant du moins au gré de ses vues, lorsqu'il ne leur avait pas donné lui-même la première impulsion. Telle était la prépondérance inouie qu'il avait acquise, soit par sa puissance réelle, soit par la haute opinion qu'il avait eu l'art d'inspirer en sa faveur, qu'aucune entreprise importante ne se formait ni ne s'exécutait plus sans la participation de la Cour de Prusse. Le siècle conserva jusqu'à la mort de *Fréderic* le caractère nouveau que le génie de ce grand Prince lui avait imprimé; mais à peine *Fréderic* eut-il fermé les yeux qu'on vit éclater mille projets jusqu'alors ensevelis dans l'ombre, ou que la crainte avait empêché d'exécuter de son vivant. On vit naître de nouveaux intérêts; on vit se former de nouvelles alliances : la politique de l'Europe offrit un aspect absolument nouveau dès l'instant où la puissance de *Fréderic* cessa d'en diriger le cours.

L'Impératrice de Russie, *Catherine II*, qui a hérité du sceptre et du génie de *Pierre le* Grand, roulait depuis long-temps dans son esprit un projet immense. Ce projet,

qu'on nomma dans le temps le *Système oriental*, consistait à chasser les Turcs de la partie d'Europe qu'ils occupent, de ces belles contrées, autrefois la patrie des grands hommes, le séjour des Muses et des Grâces, et qui gémissent aujourd'hui sous le joug d'un conquérant barbare. Dans ces vues, la Russie s'était assurée de l'amitié de l'Empereur d'Allemagne, *Joseph II*, afin de pouvoir, en réunissant ses forces à celles de la maison d'Autriche, dicter à la fois des lois au Grand-Seigneur sur la mer Adriatique et sur les bords du Danube. Ce projet d'alliance réussit au gré des désirs de la Russie.

Au milieu de l'année 1787, *Catherine* partit de Pétersbourg avec une suite également brillante et redoutable, et parut sur les bords de la Mer Noire au moment où les Turcs s'attendaient le moins à son arrivée. Le Roi de Pologne était allé la recevoir sur les rives du Dnieper, et l'Empereur d'Allemagne dans la ville de Cherson. *Catherine*, à la tête de son escorte de 40,000 hommes, prit possession de la Crimée presque sous les yeux du Grand-Seigneur. Une guerre

(1) *Charactere und Anecdoten*, etc. S. 189.

avec les Turcs paraissait inévitable, aussi éclata-t-elle immédiatement après.

La France, le principal et le plus ancien allié des Turcs, était alors elle-même trop agitée, et son système politique trop mal assuré pour qu'elle fût en état de s'employer pour eux d'une manière efficace. Elle négocia pourtant, et observa avec satisfaction que la plupart des autres Etats de l'Europe s'intéressaient en secret à la Turquie.

L'Angleterre appréhendait de voir la Russie s'emparer de tout le commerce du Levant, et devenir enfin aussi redoutable pour elle, comme Puissance maritime, qu'elle l'était déjà comme Puissance continentale à tout le reste de l'Europe. La Prusse observait d'un œil inquiet les vastes plans des deux Cours impériales. La Pologne, jusqu'alors écrasée sous le joug de la Russie, soupirait après le moment où elle pourrait recouvrer son indépendance et envisageait les Turcs comme ses libérateurs. Enfin, la Russie avait à craindre de la part du Roi de Suède plus que de toutes les autres Puissances dans le cas d'une guerre contre les Turcs.

(1) *Ueber die Gefahr des politischen Gleichgewichts*, etc. S. 134.

Ce Prince pouvait, mieux que personne, inquiéter la Russie en l'attaquant à la fois par mer sur la Baltique, et par terre du côté de la Finlande. Sa flotte, dont il était le créateur, était prête à mettre à la voile. Son armée de terre était complète et prête à marcher au premier signal. Il avait formé lui-même ses troupes depuis plusieurs années, en les exerçant avec autant d'assiduité que d'intelligence. *Gustave* sentait revivre dans son cœur cette noble ardeur pour la gloire qui animait les anciens Rois de Suède, et semblait n'attendre qu'une occasion de reconquérir sur la Russie ces deux provinces qui faisaient anciennement la plus belle et la plus riche partie de ses Etats. L'occasion désirée se présentait alors.

Il existait depuis le 22 Août 1739 une alliance entre la Suède et la Turquie, en vertu de laquelle toutes les fois que l'une ou l'autre des deux Puissances serait attaquée par la Russie, les hostilités devaient être considérées comme dirigées contre les deux parties à la fois. On devait alors faire la guerre à l'agresseur sur terre et sur mer, et aucun des deux alliés ne devait poser les armes qu'on n'eût obtenu auparavant une

due satisfaction de la part de l'ennémi commun (1). En conséquence de ce traité, *Gustave* se crut obligé de déclarer la guerre à la Russie, quand d'autres raisons ne l'y auraient pas déterminé. C'est sur l'autorité du Roi de Suède que nous rapportons ce qui va suivre, sans nous permettre de prononcer nous-mêmes sur les faits (2).

La Russie, depuis plusieurs années, s'efforçait, par tous les moyens possibles, de rallumer en Suède le feu des anciennes dissensions, que la révolution de 1772 était parvenue à éteindre. Depuis la paix d'Abo, en 1743, il était aisé de voir que la Russie travaillait secrètement à détacher la Finlande du royaume de Suède, et à en faire une province indépendante qui pût servir, au besoin, à couvrir ses frontières dans le cas d'une guerre avec les Suédois. Le baron de *Sprengporten* (un autre que celui que nous avons appris à connaître dans la révolution de 1772), que le Roi avait envoyé en Finlande avec une commission importante, passa

(1) *Catteau*, S. 51.

(2) On peut consulter à ce sujet le mémoire qu'il a publié lui-même : *Ueber der Gefahr des politischen*, etc, S. 145–149. Tous les détails qui vont suivre en sont tirés.

en Russie après s'être procuré des renseignemens fort exacts sur l'état de la province et y avoir même formé des liaisons. En 1786, un Général russe parcourut la Finlande sous l'apparence de la simple curiosité, et reconnut les postes et les endroits qui pouvaient être le plus facilement attaqués ; il n'oublia rien en même temps pour gagner les habitans et découvrir leurs dispositions. Les Russes avaient, dans ce temps-là, pour Ministre à Stockholm, le Comte de *Rasoumoski*, intrigant habile, plus propre que personne à remplir les vues de la Russie. C'était dans sa maison que le parti des mécontens avait formé le plan qu'il exécuta ensuite, de faire échouer les desseins du Roi à la prochaine Diète. Voici comment *Gustave* s'exprime lui-même à l'égard de ce Ministre : « Le Comte de *Rasoumoski*
» était aussi peu retenu dans ses propos que
» dans sa conduite, et ne rougissait pas
» d'exercer publiquement son ministère de
» séduction. Dans la capitale même, sous
» les yeux de la cour, il décriait le Roi
» et n'épargnait rien pour le rendre odieux
» à son peuple : jamais Plénipotentiaire ne
» viola d'une manière plus révoltante le

» respect dû aux têtes couronnées, les droits
» de l'hospitalité et les devoirs de sa place. »

Tels étaient les griefs du Roi de Suède; tels furent les motifs qui le déterminèrent à déclarer la guerre à la Russie. Les circonstances étaient plus favorables que jamais; c'était au moment où l'armée russe, éloignée de trois cents lieues de Pétersbourg, couvrait la Bessarabie et faisait trembler le Sultan à Constantinople, que *Gustave* résolut de marcher lui-même sur Pétersbourg, et d'attaquer cette place par mer et par terre. Il réussissait à la fois, par ce moyen, à secourir son allié, et à assurer sa propre indépendance, outre que c'était une occasion de donner de l'éclat à ses armes, et peut-être même d'agrandir ses Etats. Les préparatifs de la guerre se firent avec une promptitude sans exemple. A la fin de Mai 1788, on vit arriver des troupes de toutes les provinces du royaume : le rendez-vous des troupes des provinces du Nord fut à Stockholm, et celui des troupes des provinces du Midi à Carlscrona. Les anciens soldats eurent la permission de quitter le service, mais pas un seul n'accepta; tous déclarèrent qu'ils étaient prêts à combattre pour le Roi

et pour la patrie. Deux flottes, à peu près à cette époque, se trouvèrent entièrement équipées; l'une était la grande escadre, commandée par le grand Amiral *Charles*, Duc de Sudermanie; l'autre était une flotte de galères destinée à seconder les mouvemens de l'armée de terre, en se portant sur les îles et sur les rochers qui bordent le golfe de Finlande. Dès les premiers jours de Juin, 33,000 hommes allèrent débarquer en Finlande. Les fonds nécessaires pour cet armement arrivèrent de Constantinople par le canal de la France. On fit passer de la banque de Hambourg à Stockholm plus de douze millions de marcs en piastres, en lingots d'argent et en écus de Danemarc.

Le secret avec lequel ces préparatifs furent conduits n'est pas moins admirable que l'ordre et la diligence extrêmes qui y présidèrent. *Gustave* était déjà à la tête de son armée sur les frontières de la Finlande russe, que l'on savait à peine hors du royaume qu'il fût occupé de projets de guerre. Ces nouvelles jetèrent toute l'Europe dans l'étonnement; on ne savait s'il y avait plus à admirer la hardie résolution de *Gustave* qu'à redouter pour lui la puissance supérieure de la

Russie; la plupart songeaient à *Charles XII* et à ses revers; d'autres se rappelaient néanmoins que *Gustave Adolphe*, avec 13,000 hommes seulement, avait traversé autrefois la mer Baltique pour aller soumettre le puissant *Ferdinand II*.

A Pétersbourg on était si éloigné de suspecter les intentions de *Gustave* que l'on n'imaginait pas même qu'il osât jamais entreprendre une guerre contre la Russie. On savait qu'un article de la Constitution de 1772 lui interdisait toute guerre offensive, à moins qu'il n'eût obtenu auparavant pour cela le consentement des Etats dans une assemblée de la Diète, et personne ne le croyait assez hardi pour commencer ainsi brusquement la guerre, de son propre chef, sans consulter la Diète, et en s'exposant par cette conduite au danger d'une révolution. D'ailleurs les Suédois, qui avaient perdu depuis si long-temps l'habitude de la guerre, et qui depuis la guerre de sept ans, où ils n'avaient joué qu'un rôle secondaire, étaient comptés pour si peu parmi les Puissances de l'Europe, paraissaient hors d'état de se mesurer avec un peuple tel que le peuple russe, si supérieur en nombre et en

ressources, et qui, pendant un siècle presqu'entier, s'était accoutumé à combattre et à vaincre.

La Russie pensait que dans tous les cas les armes du Danemarc suffiraient pour la garantir du côté du Nord, pendant que la guerre de Turquie l'occuperait au Midi.

Depuis le Traité de 1773, par lequel on échangea le Holstein et le comté d'Oldenbourg, la Russie exerçait l'influence la plus active sur le royaume de Danemarc. Le Roi de Suède avait fait lui-même, en 1788, un voyage à Copenhague dans le but de détacher le Danemarc de la Russie, et de l'engager à s'unir étroitement à lui. Mais ni son éloquence ni ses raisons ne réussirent à persuader le cabinet de Copenhague, et ses tentatives n'aboutirent à rien.

On était plongé dans cet état d'incertitude et d'agitation, tout retentissait déjà en Suède de projets de guerre, et la flotte et les armées de terre étaient en pleine activité lorsque le Comte de *Rasoumoski*, Ambassadeur de Russie, communiqua à la Diète et au Comte *Oxenstiern*, ministre des affaires étrangères, une note dans laquelle il exprimait hautement la surprise et le mécontentement de la

cour de Pétersbourg. « La Russie, » y lisait-on, « n'a jamais cru que l'armement de la » Suède fût dirigé contr'elle, jusqu'au mo» ment où la Suède l'a expressément dé» claré à la cour de Danemarc, alliée de » la Russie. L'Impératrice assure encore, en » cette occasion, au Roi et à tous ceux qui » ont part au Gouvernement, qu'elle s'inté» resse vivement au maintien de la tranquil» lité de la Suède. Néanmoins, pénétrée du » sentiment de la loyauté de ses propres in» tentions, et pleine de confiance dans les » forces que le Ciel lui a confiées, elle at» tend l'événement, quel qu'il puisse être, » avec une parfaite sécurité. » *Gustave*, qui crut apercevoir dans cette note une provocation que son propre peuple lui adressait, y répondit par une autre note, conçue avec une froide hauteur, et dont on va lire les principaux passages.

« Il y a déjà plusieurs mois que le Ministre » de Russie n'est occupé qu'à propager de » plus en plus ce système de discorde inté» rieure dont ses prédécesseurs ont jeté les » semences en Suède. Nous avons fait jus» qu'ici tous nos efforts pour en douter, » mais nos doutes n'ont servi qu'à enhardir,

» ce Ministre à se montrer plus ouvertement.
» Pourquoi s'adresser dans cette affaire-ci
» à d'autres qu'à nous? A quel propos parler
» à la nation Suédoise de l'intérêt que l'Im-
» pératrice prend à sa tranquillité? La tran-
» quillité d'un Etat indépendant reposerait-
» elle sur les volontés d'une Puissance étran-
» gère, et non pas plutôt uniquement sur
» la concorde des citoyens? Un Ambassa-
» deur, quel qu'il soit, s'il veut se conformer
» au droit des gens établi en Europe, ne
» doit exécuter ses commissions qu'en pré-
» sence du Souverain auprès duquel il a été
» accrédité; tout autre autorité lui est étran-
» gère. » Il terminait en ajoutant qu'il aimait mieux attribuer ce qui s'était passé aux sentimens personnels du Ministre de Russie qu'aux ordres de l'Impératrice, et intimait, en conséquence, au Comte de *Rasoumoski* l'ordre de sortir immédiatement de ses Etats(1).

Rasoumoski reçut cette déclaration le 23 Juin 1788; le même jour *Gustave* partit à bord de la frégate l'*Amphion* pour la Finlande, afin d'y faire promptement commencer

(1) Ces deux Manifestes se trouvent dans le *Politisches Journal*, 1788, B. II, *Stück* VII, S. 111—115.

les hostilités. Le discours qu'il prononça au Sénat à son départ étonna tout le monde, lorsqu'on entendit ces paroles : « Ma ré-
» solution est prise de mourir pour sauver
» la patrie. Si la fortune favorise les armes
» de mon vaillant Peuple, je ne veux
» épargner aucun des monumens de l'inso-
» lence et de l'orgueil russe, excepté la
» statue de *Pierre-le-Grand*, afin d'éter-
» niser le nom de *Gustave* en le gravant sur
» le piédestal. »

Effectivement, à Pétersbourg même l'alarme était générale; on tremblait à l'idée d'une première surprise, pour une ville peu accoutumée à voir l'ennemi près de ses murs, et qui n'était point préparée à une attaque du côté de la Suède. On rappela plusieurs des régimens qui faisaient la guerre aux Turcs en Moldavie. Les essaims dévastateurs des Cosaques, des Calmoucs, et d'autres hordes barbares du Nord de l'Asie, reçurent l'ordre de marcher en toute hâte vers la Finlande. Le corps des Preobasinski, chargé uniquement jusqu'alors de la garde de l'intérieur du Palais, dut aussi marcher contre les Suédois. Les dragons du Sénat, qui n'avaient auparavant d'autres fonctions que de

porter les dépêches de la Cour dans les provinces, et qui forment une espèce de maréchaussée, furent obligés comme les autres d'aller combattre l'ennemi. Le général *Muschin Puskin* prit le commandement en chef de ces troupes levées à la hâte. Le Grand-Duc servait lui-même à côté de lui, et animait l'armée par sa présence. L'Ambassadeur de Suède, M.r *Nolken*, reçut l'ordre de quitter Pétersbourg dans le même terme qu'on avait accordé à l'Ambassadeur russe pour quitter Stockholm.

Depuis le fleuve Kymmen, qui forme l'extrême frontière de la Finlande suédoise, on compte environ 30 milles jusqu'à Pétersbourg. Par terre on ne rencontre dans cet intervalle d'autre place forte que Frédericshamn et Vybourg. Du côté de la mer, Pétersbourg n'a d'autre rempart que le fort de Cronstadt, placé sur une petite île, là où le golfe de Finlande est le plus étroit, et le château de Cronslot, placé sur un banc de sable au milieu de la mer, à une portée du canon de Cronstadt. L'armée suédoise était divisée en trois colonnes. En haut, vers les frontières du Nord de la province, le brigadier *Haftfehr* devait se porter sur

Nyslot dans le Savolax russe. En bas et vers le Midi, le général *Armfeld* devait occuper le poste important de Pyttis, à l'embouchure du Kymmen, et tous deux devaient couvrir le Roi sur les derrières et favoriser l'attaque qu'il voulait faire de Frédérichshamn à la tête du corps principal de son armée.

Le Roi attachait cependant quelqu'importance à ne point passer pour l'agresseur dans cette expédition. Il avait besoin du consentement des Etats pour entreprendre une guerre offensive, et outre qu'il n'était pas sûr de l'obtenir, le moindre délai lui faisait perdre l'immense avantage qu'il se promettait sur un ennemi qui n'était point encore en état de défense.

Par un effet de cette politique prudente, le Duc de Sudermanie ayant mis à la voile du port de Carlscrona le 9 Juin, et s'étant avancé sur trois colonnes, rencontra une escadre russe sous les ordres du vice-Amiral *Dessen*, au Nord-Est de la Gothie, et la laissa tranquillement passer, quoiqu'il eût pu facilement s'en rendre maître s'il l'eût voulu; car les Russes, qui n'avaient en tout que trois vaisseaux de ligne et autant de vaisseaux de transport, ne pouvaient tenir contre

les

les Suédois, forts de quinze vaisseaux de lignes et de trois frégates. Au reste on n'eut pas de peine à trouver les prétextes dont on avait besoin pour entrer en guerre. Les premières hostilités éclatèrent déjà avant la fin du mois sur les frontières de la Finlande, entre les Suédois et les Russes. Les postes, des deux côtés, firent feu les uns sur les autres : si l'on en croit les Suédois ce furent les Russes qui tirèrent les premiers. La guerre commença dès lors sérieusement, et *Gustave* lui donna le nom de guerre défensive. Tous les divers corps de l'armée suédoise, soit de terre, soit de mer, furent informés sans délai du commencement des hostilités.

Sur ces entrefaites, la grande flotte russe, forte de dix-sept vaisseaux de ligne et de sept grandes frégates, et commandée par l'Amiral *Greigh*, Anglais de nation, l'un des hommes de mer les plus expérimentés, mit à la voile le 16 Juin à Cronstadt, et atteignit, le 17 Juillet, la flotte suédoise commandée par le grand Amiral *Charles*, duc de Sudermanie, et l'Amiral *Wrangel*. Les deux escadres furent en présence l'une de l'autre à sept milles à l'Ouest de l'île de Hoglande.

Greigh avait reçu de l'Impératrice la commission de commencer par détruire la flotte suédoise, et de poursuivre ensuite sans délai sa route jusque dans l'Archipel, conformément à sa première destination. Si quelque homme était en état d'exécuter une commission de cette importance, c'était l'Amiral *Greigh* : la mer était devenue son élément; il avait déjà assisté, en 1761, à la fameuse attaque de la Havanne, et avait commandé à la terrible bataille de Tchesmé.

Entre quatre et cinq heures après-midi, *Greigh* se porta vers la côte de Suède avec l'avantage du vent. Le feu commença de part et d'autre avec une violence effrayante. Les Suédois, qui, pour la première fois de temps immémorial, prétendaient au rang de Puissance maritime, montrèrent dans les mouvemens de leur flotte une régularité et une aisance qu'il serait impossible de surpasser, même dans une parade. Au bout d'une heure le vaisseau russe le plus avancé fut fort maltraité, ainsi que deux autres, et obligé de se retirer derrière les lignes. Les Russes réunirent peu à peu toutes leurs forces contre les bâtimens suédois les plus avancés. Ces derniers, par une manœuvre imprudente,

s'engagèrent dans un courant près d'Ekholm, et tous leurs efforts pour se remettre au vent furent inutiles. Dans cette position critique, le vaisseau de l'Amiral, le *Gustave III*, bâtiment de 68 canons, commandé par le Duc *Charles* et l'Amiral *Wrangel*, fut attaqué par un vaisseau de 108 canons que montait l'Amiral russe, et par deux autres vaisseaux de 74 canons chacun. L'attaque se fit avec tant d'acharnement et de fureur qu'on vit aisément que le grand but de l'Amiral russe était de s'emparer de la personne du Duc. Il est certain qu'on eût trouvé alors bien plus de facilité à faire écouter les propositions de paix; mais le Duc ne perdit pas la tête, et donna à son équipage l'exemple de la plus rare intrépidité. Il continuait à fumer tranquillement sa pipe, tandis que l'artillerie russe foudroyait son bâtiment de tous les côtés. Un boulet de canon ayant étendu mort son valet de chambre à côté de lui, il ne s'obstina pas moins à demeurer sur le tillac, criant sans cesse *Vaincre ou mourir!* aux soldats et aux matelots, pour leur inspirer une ardeur égale à la sienne.

Quelques matelots qui jugeaient inutile de résister plus long-temps parlaient déjà

de se rendre. « Plutôt sauter en l'air ! » s'écrie *Charles*. Il arrache au même instant la mêche que tenait un canonnier, se place à côté du magasin à poudre, et demande à *Wrangel* s'il croit qu'on puisse sauver le bâtiment ? Si *Wrangel* eût répondu que non, le bâtiment sautait en l'air. « Cela » n'est pas aisé, » répond l'Amiral, « mais » nous ferons notre possible. » Le feu fut soutenu avec une violence extrême jusqu'au moment où les autres vaisseaux suédois arrivèrent, et rendirent le combat égal. Les Russes avaient perdu beaucoup de monde; *Greigh* lui-même fut cruellement blessé, et son vaisseau obligé de quitter la ligne. Cependant la nuit vint couvrir la mer; à dix heures le feu cessa. Les Russes prirent aux Suédois dans cette bataille le *Prince Gustave*, vaisseau de ligne de 68 canons, sur lequel le Comte *Wachtmeister*, vice-Amiral, avoit commandé l'avant-garde pendant l'action. Des prodiges de valeur ne purent sauver ce bâtiment, qui, après avoir perdu son pavillon et trois cents hommes de son équipage, tant tués que blessés, fut renversé sur le côté et devint le jouet des vagues. Les Suédois, de leur côté, prirent

aux Russes le *Wladislaf*, vaisseau de ligne de 74 canons, leur en coulèrent à fond deux autres, et causèrent en général beaucoup plus de dommage à l'escadre russe qu'ils n'en avaient eux-mêmes souffert.

Les deux flottes passèrent la nuit en présence l'une de l'autre, et assez près du lieu où la bataille s'était livrée. Les Suédois avaient brûlé presque toute leur poudre ; ils n'avaient pas pour une heure à soutenir le feu si l'ennemi eût recommencé l'attaque le lendemain. Ils n'osaient cependant pas tenter d'atteindre le port de Sweaborg avant le point du jour, parce que le vent n'était pas assez favorable, et que si l'ennemi était venu à soupçonner que leur intention fût de décamper, il n'aurait pas manqué de les poursuivre. Il ne leur restait donc plus qu'une ressource, celle d'observer une contenance calme. Pour la faire apercevoir aux ennemis, on tira toute la nuit et coup sur coup le canon de signal, comme si l'on n'eût attendu que le jour pour recommencer la bataille avec plus de fureur qu'auparavant. Le lendemain matin les Russes firent mine de vouloir attaquer de nouveau, et les Suédois se rangeaient aussi déjà pour leur faire face,

lorsque *Greigh* jugea à propos de profiter du vent pour s'en aller aborder au port de Cronstadt. Le grand Amiral de Suède conduisit son escadre sous le canon de Sweaborg.

Ce fut là la fameuse bataille de Hoglande, le premier événement de cette guerre, et en même temps la première bataille navale qu'eussent livrée les Suédois depuis des temps fort reculés. Ils y combattirent avec l'ordre et la valeur d'anciens hommes de mer exercés par un long service, et surpassèrent de beaucoup l'attente de leurs ennemis et celle de toute l'Europe. Au reste, les deux partis s'attribuèrent, chacun de leur côté, le succès de cette fameuse journée, et l'on chanta le *Te Deum* à Pétersbourg et à Stockholm (1).

La guerre était alors en pleine activité entre la Suède et la Russie, et se faisait remarquer par des circonstances peu communes. L'Impératrice, dans un manifeste adressé à toutes les Puissances de l'Europe, se plaignit hautement et en termes amers des procédés du Roi de Suède; elle taxait sa conduite de dissimulation et de perfidie. « Avant même

(1) *Wekhrlin*, in den *Hyperboreischen Briefen*, 3 Bändchen, n.° 7, S. 44.

Voyez encore *Charactere und Anecdoten* etc. S. 98.

» qu'Elle s'attendît à la guerre, à plus forte » raison avant qu'Elle y eût donné le moindre » sujet, il avait exercé sur les frontières de » son empire des hostilités dignes de bar- » bares avides de butin, et non d'une nation » civilisée de l'Europe. Elle le rendait res- » ponsable devant Dieu, devant l'univers et » devant son propre peuple, de tous les » malheurs qu'allaient entraîner son ambi- » tion et son injustice. »

De pareils reproches et un pareil langage ne pouvaient manquer de révolter *Gustave*. Il y répondit en publiant un Mémoire *sur l'état dangereux de l'équilibre politique en Europe, depuis le commencement du règne de Catherine II*, avec cette épigraphe tirée de *Virgile :*

Apprenez maintenant les artifices des Grecs (1).

Dans ce Mémoire, le Roi de Suède reproche à la Russie, dans les termes les plus forts, sa passion insatiable pour les conquêtes. L'énergie du style et la manière animée dont les faits sont exposés font oublier que l'Auteur parle pour sa propre cause. Il y allègue la médiation qu'il avait plusieurs fois offerte

(1) Voyez *Schlœzers Staatsanzeigen*. XIV. 55. S. 314.

à l'Impératrice à l'occasion de la guerre avec ses alliés les Turcs, et qu'elle avait toujours rejetée avec mépris. En effet, *Gustave* avait fait des propositions de paix le 1 Juillet 1788; mais il suffit de les rapporter pour faire voir qu'il voulait la guerre : les voici.

I. « L'Ambassadeur russe, le Comte de » *Rasoumoski*, sera puni d'une manière » exemplaire, soit pour son châtiment per- » sonnel, soit pour détourner à l'avenir ses » pareils de s'ingérer dans les affaires d'un » royaume indépendant.

II. » L'Impératrice, pour dédommage- » ment des frais de la guerre, cédera pour » toujours au Roi toute la partie russe de la » Carélie et de la Finlande, avec le gouver- » nement et la ville de Kexholm, dans le » même état que ces pays étaient quand ils » passèrent entre les mains de la Russie » par l'effet des traités de Nystadt et d'Abo.

III. » L'Impératrice acceptera la média- » tion du Roi pour conclure la paix avec la » Porte, et accordera à cette fin au Roi de » Suède le plein-pouvoir d'offrir à la Porte » la cession complète de la Crimée, et le

---

(1) *Schoezer's Staatsanzeigen* XII, 47, §. 370.

» rétablissement des anciennes limites, telles
» qu'elles furent fixées par le traité de paix
» de 1774, ou des limites qui existaient
» avant la guerre de 1768, si la Porte le
» demande. La Russie désarmera prélimi-
» nairement sa flotte, et retirera ses troupes
» des nouvelles frontières; mais le Roi de-
» meurera armé jusqu'à l'entière conclusion
» de la paix avec la Porte.

» Le Roi attend sur tous ces articles un
» *oui* ou un *non* positif. »

« Jamais, » dit à ce sujet un Danois, « *Fréderic* le Grand lui-même, à la tête » de ses armées victorieuses, possesseur » d'un riche trésor, et reconnu pour l'un » des plus grands Capitaines, n'eût hasardé » de pareilles propositions : offrir la paix à » de telles conditions, c'était annoncer une » guerre implacable. » Dès ce moment *Gustave* ne songea plus à traiter de paix ailleurs qu'à Pétersbourg, ni *Catherine* ailleurs qu'à Stockholm.

Gustave, qui voulait profiter de ce que les Russes étaient si mal préparés à le recevoir, se disposait à les repousser d'abord en Finlande, et à s'avancer ensuite, avec sa rapidité ordinaire, jusque sur la capitale de

leur empire. Le Brigadier *Haftfehr* venait de prendre, après un léger combat, la ville de Nyslot, et en tenait bloqué le château. Le Général *Armfeld* conservait les postes qu'il avait emportés. *Gustave* crut que c'était le moment de marcher lui-même sur la forteresse de Frédericshamn. Le transport de la grosse artillerie qui se faisait par terre lui ayant paru trop lent, il voulut tenter d'emporter la place par surprise. L'attaque devait se faire de nuit, par mer et par terre en même temps, et Fréderichshamn devait être prise d'assaut.

Dans ce dessein, on embarqua sur des galères un détachement commandé par le général *Siegroth*, avec des vivres pour près de quatorze jours; et comme l'on ne comptait pas plus de trois ou quatre jours pour le voyage, on put croire aisément que ces provisions suffiraient. On était convenu que *Siegroth* tenterait l'attaque immédiatement après être descendu à terre, et que sa première décharge serait le signal de l'attaque de l'autre côté. Malheureusement les galères furent arrêtées par des vents contraires. *Siegroth* n'arriva pas avant le dixième jour, mais il exécuta de point en point le

commandement qu'il avait reçu. Les troupes ne descendirent à terre qu'avec beaucoup de difficulté, parce qu'on manquait de bateaux et de planches : on repoussa cependant les Russes, qui tentèrent de s'opposer au débarquement. *Siegroth* prit aussitôt, sur la place même, tous les arrangemens nécessaires pour attaquer. L'attaque commença sur-le-champ, et se continuait avec beaucoup d'activité lorsqu'un courrier arrivé par terre vint annoncer tout d'un coup au quartier suédois l'ordre le plus inattendu, celui de faire rembarquer les troupes, à cause d'une conjuration qui venait d'éclater dans la grande armée.

Voici l'incident qui était survenu, et qui venait renverser d'une manière si fâcheuse les projets du Roi de Suède.

Dès l'instant où *Gustave* eut entendu du côté du rivage le bruit du canon de *Siegroth*, il ne douta pas que la descente de ses troupes ne fût opérée, et donna sur-le-champ l'ordre d'attaquer du côté de la mer. Quelques-uns des principaux officiers, à la tête desquels était le Colonel *Hæstesko*, présentèrent différentes difficultés au Roi, touchant la possibilité de s'approcher de la place par terre.

« Il n'y a, » lui dirent-ils, « que deux
» chemins pour y parvenir; l'un conduit par
» un défilé où quelques-uns de nos gens n'ont
» pénétré, il y a peu de temps, qu'après avoir
» perdu beaucoup de monde. L'autre conduit
» par des marais qu'il est presqu'impossible
» de traverser. Notre sollicitude pour la per-
» sonne de notre Roi ne nous permet pas
» de souffrir qu'il s'expose lui-même à un
» pareil danger; et nous sommes convaincus
» que Sa Majesté met trop de prix à la vie
» de ses soldats pour les sacrifier ainsi à pure
» perte. » Le Roi assura que le péril n'é-
tait pas aussi grand qu'on voulait le croire,
et demanda d'être obéi. Les conjurés levè-
rent alors le masque et déclarèrent qu'ils
ne prendraient absolument aucune part à
une entreprise aussi contraire à la Constitu-
tion suédoise qu'une guerre offensive dé-
clarée sans l'aveu de la Nation. « Nous
» sommes prêts, » ajoutèrent-ils, « à verser
» jusqu'à la dernière goutte de notre sang
» pour la patrie, mais nous ne souffrirons
» jamais qu'on se serve de nous pour atta-
» quer une Puissance voisine, sans une
» sommation légale. Tout ce qu'on peut
» exiger de nous, c'est de défendre nos

» frontières, et rien de plus. » On peut juger de la surprise et de l'indignation du Roi quand il entendit ces paroles. Il voulut s'adresser lui-même à ses troupes; mais le régiment d'Abo, où commandait le Colonel *Haestesko*, posa les armes; plusieurs autres régimens Finnois suivirent son exemple, et refusèrent d'aller en avant.

Ce fut sous les murs d'une place ennemie qu'il voulait prendre d'assaut, que *Gustave* découvrit cette alarmante conjuration. Alors échoua ce plan si vaste et si hardi dont le succès dépendait presqu'en entier de la promptitude de l'exécution. Le puissant Empire de Russie pouvait, dans l'intervalle, rassembler toutes ses forces contre *Gustave*, et venir lui dicter des lois comme à un vassal humilié qui a osé quelque temps braver son Souverain. Il semblait qu'il ne restât plus désormais au Roi qu'à arracher de son bras l'écharpe blanche, emblême de sa puissance et de son bonheur, et à venir se remettre dans les fers de sa noblesse, qui deviendraient encore plus pesans qu'autrefois. Mais un grand homme, lorsque tout le reste l'abandonne, a toujours son génie qui ne l'abandonne jamais. . . . . . .

Le Roi, forcé de renoncer à son entreprise, prit le meilleur parti qu'il eût à prendre en pareille circonstance. Il dépêcha le lieutenant-Colonel *Rosenstein* auprès du Général *Siegroth*, avec l'ordre de rembarquer ses troupes et de les remmener au plutôt à Louisa; ordre d'autant plus important dans le moment actuel, qu'il ne restait de vivres à celui-ci que pour trois ou quatre jours au plus. *Rosenstein* fit la route à cheval au travers de ces mêmes marais que les Officiers avaient représentés comme impraticables, preuve assez forte que la traversée était possible. Le Général *Siegroth* prétendait qu'il avait les plus belles espérances d'emporter la place au moment que l'ordre de quitter arriva : il est sûr du moins que Frédericshamn était prise si l'attaque se fût faite à la fois des deux côtés, ainsi qu'on en était convenu. L'état des places russes était d'autant plus mauvais alors que l'on avait cru cette partie des frontières de l'Europe complétement à l'abri d'une invasion. Quelle perspective de succès pour les Suédois si ce complot ne fût pas venu à la traverse! Mais ces Officiers mécontens, qui ne cherchaient qu'à profiter des circonstances pour rétablir l'ancienne Consti-

tution de 1720, sous la garantie de l'Impératrice, avaient infecté secrètement l'esprit de l'armée. On ne trouvait plus parmi les troupes qu'indolence et mauvaise volonté. Ceux même qui n'avaient point trempé dans le complot étaient séduits par l'espoir de retourner dans leur patrie : les paisibles jouissances de la vie domestique se retraçaient à eux avec tous leurs charmes, et leur paraissaient mille fois préférables aux lauriers qu'on leur promettait. Il n'était pas difficile de les entraîner comme les autres dans le parti qui se déclarait contre le Roi. Quelques Officiers de distinction, mécontens de la guerre, avaient quitté leur place aussitôt après que l'armée était arrivée en Finlande ; leur exemple fut bientôt suivi par une foule d'Officiers subalternes qui n'avaient marché qu'à regret, et qui saisirent avidement une occasion de retourner dans leurs foyers.

On leur fit à tous, à leur retour à Stockholm, un accueil digne de leur perfidie. Les citoyens étaient trop attachés à leur souverain pour ne pas leur témoigner toute l'indignation que leur conduite devait naturellement faire naître : on les qualifia hautement de lâches déserteurs et de traîtres à la

patrie; on les entourait, on les bafouait dans les rues et dans les lieux publics, et quiconque essayait de les défendre était regardé et traité comme leur complice. Le ressentiment du peuple alla au point qu'aucun des Officiers qui avaient quitté l'armée n'osa plus reparaître en uniforme, ni même avec une cocarde.

Telles étaient les dispositions de la capitale lorsque *Gustave* revint de Finlande, le 1 Septembre 1788. Ce n'était pas assez qu'il eût été si subitement et si indignement arrêté au milieu de ses vastes entreprises, et qu'il eût à craindre de se voir dans peu toutes les forces de la Russie sur les bras, un nouvel ennemi était survenu, qui menaçait déjà les plus belles provinces de son royaume et faisait même trembler Stockholm.

Gustave avait fait, comme nous l'avons déjà vu, avant la déclaration de guerre, des tentatives infructueuses pour déterminer le Danemarc à faire cause commune avec lui contre la Russie. Sans céder à ses sollicitations, le Danemarc lui avait néanmoins témoigné des dispositions d'après lesquelles le Roi avait cru n'avoir rien à redouter de sa part, et n'avait songé à prendre aucune nouvelle

mesure

mesure pour mettre à l'abri d'une invasion la partie de ses États qui avoisine le Danemarc. Mais la Russie, faisant valoir le traité qui l'unissait avec le Danemarc, exigea de cette Puissance le contingent convenu en cas de guerre, de 12,000 hommes de troupes et de six vaisseaux de ligne. Outre l'envie de remplir ses engagemens, le Danemarc avait un nouveau motif pour armer contre la Suède; c'était l'envie de réprimer la puissance d'un Roi aussi entreprenant que *Gustave*, de l'activité duquel on avait tout à redouter. Aussi les préparatifs de l'armement furent-ils conduits avec une ardeur sans exemple. Dès le mois de Septembre, l'armée danoise, dans laquelle le Prince héréditaire servait comme volontaire, partit de Norvège sous les ordres du Maréchal Prince *Charles de Hesse*, entra brusquement en Suède, défit près de *Kwistroem* un corps de 800 Suédois, prit possession, en quarante jours, de tout le canton depuis Amal jusqu'à Wenersborg, et s'avança sur Gothenbourg (1). On assurait alors partout que la Russie avait promis aux Danois

(1) Voyez *Geschichte des Feldzugs in Schweden, im Jahr 1788, von dem Prinzen Karl von Hessen.*

de leur donner Gothenbourg et toute la province voisine de Bohus, aussitôt qu'ils seraient parvenus à s'en emparer. La première mesure que prit le Roi fut d'envoyer renforcer la garnison de Gothenbourg par la garde à pied et le régiment de Jæmtelande, qui se trouvait alors à Stockholm. Les bourgeois furent chargés de veiller à la défense de la capitale, et s'y prêtèrent tous avec le plus grand empressement. On en choisit deux mille qui parurent suffire; presque tous, au bout de peu de temps, furent en uniforme, et exercés comme des troupes régulières.

Cependant le Roi vivait presque continuellement retiré dans sa maison de campagne d'Haga, et ne paraissait que fort rarement à Stockholm : plus d'une raison le forçait à cette retraite. Le Sénat le pressait sans cesse d'assembler la Diète, et lui jugeait trop dangereux de le faire dans un moment où le royaume était attaqué au-dehors par des troupes étrangères, et où la plus grande partie de son armée était corrompue par les promesses des ennemis. D'ailleurs les Officiers révoltés en Finlande avaient un parti secret dans la capitale et dans les provinces : on soupçonnait que leur intention était de

forcer le Roi à une paix dont ils avaient déjà réglé les conditions avec l'Ambassadeur russe. Dans cette situation inquiétante, *Gustave* partit subitement pour la Dalécarlie.

Cette contrée a, de tout temps, joué un rôle important dans l'histoire de la Suède. Là, au milieu de leurs bois et de leurs montagnes, habitent des hommes que l'influence corruptrice de notre luxe et de notre mollesse n'a point encore atteints; leur ame est fière et indépendante, comme leur constitution est ferme et vigoureuse. Ce fut autrefois parmi eux que se déroba au tyran *Christiern* ce *Gustave Vasa* qui devint ensuite, avec leur secours, le libérateur de la Suède.

Gustave arriva le 14 Septembre à Mora, la plus grande paroisse du pays des Vallées; le Clergé et tout le peuple le reçurent avec des transports de joie. Il assista d'abord au service divin, qui fut célébré avec une solennité extraordinaire, après quoi il monta sur un lieu élevé, d'où il tint au peuple assemblé en foule à l'entour, un discours si véhément, lui représenta d'une manière si vive et si touchante sa cruelle situation, les malheurs et les dangers de la patrie, et le besoin qu'elle avait du secours de ses enfans; que tous les

assistans à la fois lui jurèrent une fidélité inviolable, et demandèrent en tumulte des armes pour marcher à l'ennemi. Le Roi se rendit de là à Kexa, à Tuna et à Fahlun, et y renouvela les mêmes représentations et les mêmes instances avec autant de succès qu'à Mora. Dans leur enthousiasme, les braves Dalécarliens lui offrirent 6000 de leurs plus vigoureux jeunes gens pour sa garde. Le Roi leur répondit qu'il n'avait pas besoin de garde au milieu de ses sujets, mais qu'il accepterait leur offre avec bien de la reconnaissance s'ils voulaient le suivre et venir avec lui défendre la patrie : tous acceptèrent avec empressement sa proposition. Les provinces voisines imitèrent l'exemple de la Dalécarlie, et *Gustave* se vit en peu de temps à la tête d'une armée de volontaires avec laquelle il était en état de s'opposer à toutes les tentatives que pourrait faire l'ennemi pour pénétrer plus avant dans le pays.

Gustave passa de la Dalécarlie dans la Waërmelande; ce fut là qu'il reçut la première nouvelle de ce qui s'était passé près de Kwistroem. Les Danois, profitant de ce premier avantage, suivirent les côtes et marchèrent sur Gothenbourg. Le Maréchal

Charles de Hesse se crut d'autant plus assuré d'emporter la place, qu'il savait combien elle était mal défendue. Il avait appris à la connaître dans une visite qu'il avait rendue quatre mois auparavant, dans cette même ville, à son ami le Duc de Sudermanie, et savait que depuis cette époque la ville n'avait pas été mise sur un meilleur pied de défense.

Quand on eut appris que l'ennemi s'approchait, le général *Durez*, Commandant de la place, fit savoir aux habitans qu'ils avaient à choisir, ou de se rendre à la première sommation, ou de tenir jusqu'à ce que la ville fût réduite en cendre, et de ne se laisser prendre que d'assaut. On peut aisément imaginer quel parti aurait prit la bourgeoisie: la ville était déjà regardée comme perdue lorsque, par l'événement le plus imprévu, *Gustave* y arriva lui-même. Il était parti de la ville de Carlstadt, et avait fait, pour arriver à Gothenbourg, près de vingt milles à cheval dans une journée, presque seul, au risque de tomber entre les mains de l'ennemi. Afin d'éviter tout ce qui pourrait éveiller les soupçons, il s'était vêtu en simple particulier, de manière que lorsqu'il arriva de nuit à Gothenbourg la sentinelle refusa de le reconnaître,

et fit des difficultés pour le laisser entrer. Comme après une course aussi fatigante il avait grand besoin de repos, il se rendit sur-le-champ au quartier du général *Durez*. Il voulait s'y mettre à l'instant même au lit, pour être en état de se lever de bonne heure le lendemain matin; mais le prudent Commandant avait déjà mis soigneusement ses effets en sûreté, et il ne se trouvait plus ni lit, ni siège, ni chandelier dans toute sa maison; il fallut emprunter tout les meubles dont on pouvait avoir besoin d'un marchand anglais qui logeait dans la maison la plus proche, et qui était demeuré dans la ville plus long-temps que ses voisins.

Dès le matin, le Roi fit assembler le Conseil de la ville avec les principaux membres de la bourgeoisie, et les conjura, dans les termes les plus pressans, de l'aider à défendre leur ville, qu'il regardait comme un des plus précieux ornemens de sa couronne. Ces courageux citoyens répondirent sans balancer qu'ils étaient prêts à faire tout ce que leur permettraient leurs forces; que le Roi n'avait qu'à prescrire ce qu'il y avait à faire, et à diriger leurs opérations. Tous les particuliers qui avaient des chevaux les fournirent pour

le transport des poutres et autres matériaux de guerre : on travailla jour et nuit aux fortifications de la ville ; il n'y avait auparavant aucune batterie en état de porter du canon, et au bout de quelques jours tout se trouva sur le pied le plus satisfaisant.

Le Général *Durez* étant allé le lendemain rendre sa visite au Roi, se jeta à ses genoux et le conjura de quitter une place qui était si peu en état de faire une longue résistance. « L'ennemi, lui dit-il, s'approche tous les » instans ; aujourd'hui même il va sommer » la ville de se rendre, et, dans le cas d'un » refus, il ne tardera pas à commencer l'at- » taque : la personne du Roi courrait un » trop grand danger de demeurer plus long- » temps dans cette place. » *Gustave* le remercia de ses attentions ; « mais, ajouta-t-il, » comme je n'ai pas besoin, dans ce mo- » ment-ci, d'un Commandant qui croie » qu'on ne pourra pas faire une longue résis- » tance, je m'en vais donner votre place au » comte de *Sparre*, qui trouvera bien moyen » de résister. » La ville fut effectivement sommée le jour même de se rendre. L'Adjudant général danois *Haxthausen*, qui ne demandait que le Général *Durez*, fut bien

surpris lorsqu'on le conduisit auprès du Roi. Celui-ci lui répondit d'un ton déterminé et en peu de mots, que la ville se laisserait réduire en cendre avant de capituler. Pour lui prouver qu'il parlait sérieusement, il ordonna qu'on mît le feu à un pont construit sur le large fleuve du *Goetha-Aelf*, et cet ordre fut exécuté la nuit suivante (1).

Gustave se trouvait donc ainsi engagé dans la ville qu'il était venu défendre. Une armée danoise assiégeait Gothenbourg par terre, et la flotte combinée des Danois et des Russes, sous les ordres de l'Amiral *Tessin*, la tenait bloquée du côté de la mer. En s'obstinant à y demeurer plus long-temps le Roi se mettait dans la cruelle alternative ou de se rendre prisonnier entre les mains de l'ennemi, ou de s'ensevelir sous les ruines de la ville assiégée.

Cependant, les autres Puissances, qui voyaient déjà d'un œil inquiet et jaloux les succès rapides que remportaient contre les Turcs les armes combinées de la Russie et de l'Autriche, frémissaient chaque jour davantage en songeant au danger dont ces progrès

---

(1) *Charactere und Anecdoten*, etc. S. 21.

menaçaient l'équilibre de l'Europe, surtout dans le Nord. L'Angleterre et la Prusse s'étaient unies par une alliance formelle le 13 Août 1788. Ces deux Puissances sentirent l'une et l'autre qu'il était de leur intérêt d'empêcher deux monarchies aussi redoutables que celles d'Autriche et de Russie de se fortifier encore des débris de l'Empire Ottoman ; elles comprirent également que l'expulsion des Turcs allait renverser de fond en comble l'ancien système politique de l'Europe, et en amener un nouveau dont les principes seraient directement opposés à leurs intérêts. *Gustave* avait, il est vrai, entrepris la guerre sans conseils et sans secours, séduit par des circonstances qui lui promettaient des succès. Il s'était jeté avec 33,000 hommes des meilleures troupes dans un pays presque sans défense, où il ne se trouvait pas sept mille hommes sur pied, sans avoir eu besoin dans tout cela de se faire aider par l'Angleterre ou par la Prusse. Il avait pu même se flatter alors de profiter d'un moment où la Russie était si mal préparée à se défendre, pour lui porter des coups aussi prompts qu'accablans, et parvenir à son but sans le secours de personne. Mais le soule-

vement de Frédericshamn changea en un moment la face des affaires, et vint déconcerter des projets dont le succès semblait assuré. La guerre, d'offensive qu'elle était, ne fut plus dès lors qu'une guerre défensive. Une expédition brillante dans le premier commencement, et qui allait ouvrir aux Suédois le chemin de Pétersbourg, se termina par une sorte de retraite dans laquelle on fut trop heureux d'échapper à l'ennemi. La flotte russe, quoique la plus maltraitée à la bataille de Hoglande, avait été renforcée en peu de temps, et tenait la flotte suédoise bloquée dans le port de Sweaborg. La plus belle partie des Etats du Roi de Suède, aussi dégarnie maintenant que l'était la Finlande russe quand *Gustave* l'alla attaquer, était occupée par un nouvel ennemi, et cet ennemi pouvait, en cas de nécessité, tirer à chaque instant de nouvelles forces de son pays. Gothenbourg, la ville de Suède la plus belle et la plus florissante après Stockholm, était sur le point d'être prise, et la capitale elle-même n'était pas hors de danger.

Dans une pareille extrémité, on ne sait quel parti le désespoir eût inspiré à *Gustave* si l'Angleterre et la Prusse ne fussent venues

à son secours : ces deux Puissances étaient trop intéressées à ce que le Roi de Suède ne succombât pas.

On somma le Danemarc de retirer incessament ses troupes de Suède, puisque, par les principes du droit des gens admis en Europe, c'était violer la neutralité que de commettre des hostilités depuis les frontières d'une Puissance amie avec des troupes destinées à secourir un allié.

Les Anglais, en particulier, avaient alors pour Ambassadeur à Copenhague M. *Helliot*, homme mieux fait que personne pour le rôle dont on le chargea dans cette circonstance. Ce Ministre infatigable se transporta plusieurs fois de suite tantôt auprès du Roi de Suède à Gothenbourg, tantôt au quartier du Prince royal de Danemarc, qui servait comme volontaire dans l'armée danoise, déclarant du ton le plus ferme, que si les Danois ne se retiraient de devant Gothenbourg et n'évacuaient la Suède, ils pouvaient regarder la guerre comme déclarée contr'eux par l'Angleterre et la Prusse; il menaça même les Danois de faire venir une flotte anglaise pour bombarder Copenhague. L'Ambassadeur prussien, M. *de Borke*, menaça de faire

entrer une armée prussienne dans le Holstein, sous les ordres du Comte de *Kalkreut.* De pareilles représentations ne pouvaient manquer leur effet. On convint, dès le 9 Octobre 1788, d'une armistice de huit jours, que l'on prolongea au bout de ce terme. Dans l'intervalle, la garnison de Gothenbourg reçut un renfort de 6000 hommes, du nombre desquels étaient 1600 Poméraniens, qui avaient traversé heureusement la mer Baltique sur des navires marchands, sans avoir été découverts par l'Amiral *Dessin*, qui croisait dans ces parages. Le Colonel *Armfeld*, le favori du Roi, avait aussi ramassé près de Carlstadt une armée composée de quelques troupes régulières, mais, pour la meilleure partie, de ces braves Dalécarliens que *Gustave*, dans le moment où tout l'abandonnait, avait su rassembler autour de lui, et persuader de le suivre. Ces paysans arrivèrent armés de faulx, de hallebardes, d'arquebuses, de fusils, chacun des armes qu'il avait pu ramasser; mais tous pleins d'enthousiasme pour leur Roi, et prêts à verser leur sang pour le défendre. On en forma trois régimens qui se choisirent eux-mêmes leurs Officiers parmi leur propre corps: ces Officiers étaient pres-

que tous des sous-Dizeniers de paroisses, et ne quittèrent point leurs jaquettes noires, mais endossèrent seulement par-dessus cette jaquette l'écharpe blanche des Officiers suédois. Une autre troupe de paysans armés, tirés des provinces de Waermelande et de Dahlie, alla occuper les retranchemens et les grands abattis d'arbres qui se trouvaient près de Kongswiegar et de Glasfiord, pour garantir le pays d'une nouvelle irruption; mais cette courageuse milice arriva trop tard pour combattre. L'armistice qui avait été prolongée à plusieurs reprises jusqu'au premier de Mai 1789, se termina enfin par une déclaration par laquelle le Danemarc s'engageait à observer la plus parfaite neutralité tant que la Russie et la Suède demeureraient en guerre. Ainsi cette armée danoise qui avait déjà soumis des villes et des provinces entières, et qui avait étendu ses conquêtes dans l'espace de cent cinquante milles carrés, se retira sans garder un pouce de terrain.

Gustave, grâce à la médiation de l'Angleterre et de la Prusse, se voyait débarrassé d'un ennemi; mais les deux plus terribles lui restaient encore: la Russie et le parti aristocratique en Suède.

Lorsqu'il avait quitté brusquement la Finlande pour courir à Stockholm mettre le centre de ses Etats à couvert des invasions des Danois, il avait confié le commandement suprême des armées de terre et de mer dans cette province à son frère le Duc de Sudermanie. Les Officiers dont la défection avait fait échouer l'entreprise importante de Frédericshamn, avaient poussé la chose encore plus loin depuis le départ du Roi; ils avaient adressé à l'Impératrice un manifeste dans lequel ils lui déclaraient : « Qu'ils avaient été amenés » sur les frontières de la Finlande russe sans » savoir quel était le véritable but de cette » expédition; ce n'avait été que sous les » murs de Frédericshamn, qu'en examinant » plus attentivement les choses, qu'ils » avaient commencé à apercevoir que l'en- » treprise dont il s'agissait était contraire » aux droits des gens. Qu'ils étaient citoyens » aussi bien que soldats, et qu'en cette qua- » lité ils protestaient à l'Impératrice que le » vœu général de la nation, des Finnois en » particulier, était que les deux Puissances » demeurassent constamment en paix l'une » avec l'autre, quoique cette paix eût été » troublée par quelques hommes remuans,

» qui, sous le prétexte du bien public, ne » travaillaient qu'à leurs propres intérêts; » qu'ils demandaient, en conséquence, à » l'Impératrice si elle était disposée à traiter » de paix avec les Etats généraux lorsque » ceux-ci seraient assemblés selon la forme » prescrite par les lois du Royaume? » Cet écrit, signé par le général *Armfeld*, par les Colonels *Haestesko*, *Otter*, *Klingspor* et plusieurs autres Officiers, fut porté à Pétersbourg par le Major *Jaegerhorn*. Ce Député y reçut l'accueil le plus flatteur. L'Impératrice le renvoya avec un manifeste adressé à l'armée de Finlande et conçu en ces termes:

« Je sais fort bien distinguer la conduite » de la nation de celle du Roi; j'apprends » donc avec plaisir les sentimens qu'exprime » l'armée de Finlande, et les résolutions » qu'elle vient de prendre. Je désire voir un » plus grand nombre encore de vos conci- » toyens se réunir sous une autorité légi- » time, et prendre de concert toutes les » mesures qui peuvent assurer le bien de » l'Etat, soit pour le présent, soit pour » l'avenir; mais je demande aussi, avant » toute chose, que tous les régimens fin- » nois, proprement dits, se retirent de mon

» territoire, et que l'armée qui marchait
» auparavant sous les ordres du Roi de
» Suède les force à évacuer. »

Dans le camp du général *Armfeld*, à Anjala, était un château situé sur les bords du Kimmen, vers la partie la plus étroite de ce fleuve; le château était à une telle proximité de la rive, que les Russes pouvaient tirer du bord opposé dans la cour avec leurs fusils. Ce fut là qu'on dressa, le 12 Août, et avant d'avoir eu la réponse de l'Impératrice, un acte auquel on donna le nom de Traité d'alliance, par lequel les Officiers révoltés s'engageaient à se soutenir les uns les autres. Cet acte fut bientôt suivi d'une proclamation adressée sous le titre d'Avis à l'armée suédoise de Finlande, dont le but était de représenter la guerre contre la Russie comme injuste, les plans du Roi de Suède comme pernicieux, et de remplir le peuple et l'armée de défiance contre le Roi. On pressait en même temps l'ouverture d'une Diète où l'on pût agiter plus à fond les intérêts présens, et restreindre le pouvoir du Roi dans des limites plus étroites que jamais. Les officiers unis par la confédération d'Anjala, qui s'étaient soulevés en qualité de citoyens

contre

contre les ordres du Roi, conclurent alors, en qualité de soldats, une armistice avec l'Impératrice. Une députation en porta le traité au Duc de Sudermanie. Le Duc, contraint de céder à la multitude des mécontens, signa et fit retirer toute son armée en dedans des frontières de la Finlande suédoise. L'intrépide général *Platen* refusa seul d'obéir à un ordre que le Duc avait donné malgré lui, et s'obstina à demeurer dans la Finlande russe avec ses deux bataillons de gardes (1).

Telle était la situation de l'armée de terre suédoise à la fin de cette première campagne, qui s'était ouverte sous de si heureux auspices. Sur mer, les Russes, au moyen des nouveaux renforts qu'ils avaient reçus, n'avaient cessé de conserver un empire absolu sur la Baltique depuis la bataille de Hoglande. La flotte suédoise, qui s'était retirée dans le port de Sweaborg pour s'y réparer, y demeura bloquée jusque fort avant dans la saison, lorsque les glaces et les tempêtes semblaient rendre la navigation impraticable. Il s'agissait pourtant de faire voile jusqu'à

(1) Consultez sur tous ces détails *Schloezers Staatsanzeigen* XII. 48. S. 408. XV. 57. S. 116. XV. 58. S. 129.

Carlscrona pour y recevoir des renforts dont on avait un pressant besoin. Le Duc de Sudermanie le tenta, et son entreprise eut le plus heureux succès. Il trouva à Carlscrona cinq nouveaux vaisseaux de ligne prêts à mettre en mer, que l'escadre Russe avait empêché jusqu'alors de se joindre à lui. Son entrée à Stockholm ressembla à un triomphe; le peuple conduisit le vainqueur de Hoglande depuis les portes de la ville jusqu'à la cour du château. L'allégresse redoubla lorsque le Roi arriva en personne le 19 décembre 1788. Tranquille du côté du Danemarc, assuré de l'appui de l'Angleterre et de la Prusse, et de l'affection de son peuple qu'il avait su s'attacher par sa popularité, son éloquence persuasive et les nombreux périls qu'il avait eu à braver, il se préparait à renouveler la journée du 10 Août 1772, pour écraser ses ennemis intérieurs par quelque grand coup qui les mît hors d'état de se relever, et tourner ensuite, plus terrible que jamais, toutes ses forces contre la Russie.

Gustave, étant encore à Gothenbourg, avait convoqué une Diète, qui s'ouvrit le 2 Février 1789. Son discours d'entrée était merveilleusement adapté à la nature des

circonstances. « Je veux la paix, » dit-il, « mais une paix sûre et honorable; et, pour » obtenir une pareille paix, je ne con- » nais qu'un seul moyen, c'est de soutenir » la guerre avec vigueur. Le vœu de la » nation entière s'est exprimé à ce sujet » d'une manière bien honorable depuis plu- » sieurs mois. C'est à vous, continua-t-il, » c'est à vous, honnêtes habitans des cam- » pagnes, qu'il était réservé de donner le » premier l'exemple du courage à vos con- » citoyens, et de voler, intrépides comme » vos pères, à la défense de la patrie et à » celle de votre Roi. Ce même peuple, dont » les aïeux accoururent autrefois sous les » étendards de *Gustave Vasa*, a été encore » le premier aujourd'hui à sauver ma per- » sonne et l'Etat dans le péril commun. » Nous avons tous aujourd'hui les mêmes » ennemis à vaincre, car il n'y a que les en- » nemis de la patrie qui soient les miens. »

Dès le jour suivant, le Roi fit assembler les quatre Ordres de l'Etat dans la salle de la Diète. Là, il prononça à huis clos un discours assez long sur la situation de la Suède, considérée dans ses rapports avec les Puissances de l'Europe, particulièrement avec la

Nord ; après quoi il demanda qu'on lui nommât un Comité secret de trente membres, dont douze seraient pris dans la Noblesse et six dans chacun des trois autres Ordres, pour délibérer avec eux sur les intérêts de la patrie, d'après l'exigence des circonstances actuelles.

Dans toute la Suède, et même dans la Finlande, le Clergé, les paysans et la bourgeoisie presque toute entière s'étaient déclarés pour le Roi et pour la continuation de la guerre. Ces trois Ordres soutinrent leur avis avec tant de chaleur qu'ils l'emportèrent hautement sur ceux des Nobles qui avaient manifesté des sentimens opposés. Il résulta de là que ces trois Ordres furent bientôt d'accord sur le choix de leurs députés pour le Comité secret. La Noblesse, au contraire, fit naître à dessein mille difficultés et mille retards : elle contesta d'abord sur le nombre des membres dont le Comité devait se composer ; ensuite elle projeta pour ses députés une instruction spécialement destinée à prévenir les usurpations du Roi, par laquelle ils devaient demeurer inviolablement attachés aux articles de la Constitution qui prescrivent que le Roi ne peut établir de

nouveaux impôts, ni entreprendre de guerre offensive, sans l'agrément des Etats, et que la Banque doit demeurer sous l'inspection de la Diète. Le baron de *Geer* se plaignit ensuite, en termes très-violens, des pamphlets qu'on avait fait circuler contre les Officiers rebelles de l'armée de Finlande, et la Noblesse entière se réunit à lui pour demander que les auteurs de ces écrits fussent poursuivis et châtiés. On élut pourtant à la fin des Députés pour le Comité secret, choisis parmi les propriétaires les plus riches et les plus considérés de toute la Suède, et l'on mit à leur tête le Sénateur *Fersen*, vieillard de 72 ans, distingué par une prudence consommée dans les affaires, jointe à beaucoup de fermeté et à un esprit toujours maître de lui-même.

Dans le danger pressant où l'on était, on se serait imaginé que la Diète allait aviser promptement au moyen de mettre les forces de terre et de mer sur un pied respectable : il en fut néanmoins aussi peu question que si le Royaume eût joui de la plus parfaite tranquillité. Le comte de *Loewenhaupt*, en sa qualité de Grand-Maréchal, proposant à la Noblesse, au nom du Roi, quel-

ques articles de la plus haute importance, fut tellement accueilli par plusieurs membres de la Diète, qu'il renonça sur le moment même à sa charge, et remit son bâton de Maréchal entre les mains du Roi.

Tandis que la Nation entière était prête à tout faire pour le Roi, la Noblesse, tantôt par ses querelles violentes, tantôt par ses difficultés et ses retards sans cesse renaissans, lassait la patience du Roi et celle des trois autres Ordres. Le Consul-Général *Bozenhard*, député par la Cour Impériale d'Allemagne, avait promis aux Nobles la garantie de leurs priviléges et de l'ancienne constitution de Suède, de la part de la Russie et du Danemarc. Si le parti de l'opposition fût alors venu à bout d'arrêter les préparatifs qui se faisaient pour une campagne prochaine, la Russie battait les Turcs tout à son aise, et le Roi de Suède perdait toute sa considération. *Gustave* laissa durer quelque temps ce jeu d'intrigues, afin d'être ensuite mieux en droit de frapper un grand coup, et de pouvoir le frapper avec plus d'effet. Les mesures étaient déjà prises pour en assurer le succès.

Peu après l'ouverture de la Diète, un corps de près de trois mille cinq cents Dalécarliens

était arrivé à Drotniningholm et dans les autres maisons de plaisance du Roi; *Gustave* les exerçait lui-même fréquemment. Rien n'égalait le dévouement de ces troupes pour sa personne. Il y avait encore dans les provinces du Nord des milliers de paysans prêts à voler à Stockholm au moindre signe de sa part. L'Ambassadeur de Prusse, M.r *de Borke*, témoignait aussi par toute sa conduite que la Prusse et la Suède étaient alors entr'elles dans la plus parfaite intelligence.

Quand le moment fut arrivé où l'un des partis avait suffisamment provoqué des mesures violentes, et où l'autre parti se vit assez fort pour les exécuter, *Gustave* fit assembler tous les membres de la Diète dans la grande salle de son Palais. La séance se tint le 17 Février 1789. Le Roi commença par remercier publiquement et dans les termes les plus affectueux, l'Ordre du Clergé, celui de la Bourgeoisie et celui des Paysans, pour l'accueil favorable qu'ils avaient bien voulu faire à ses propositions, et pour le zèle avec lequel ils avaient soutenu leur Roi, afin de travailler de concert avec lui au grand ouvrage du salut de l'Etat. « Mais vous, » s'écria-t-il, « Nobles et Chevaliers! vous

» qui deviez éclairer tous les Citoyens par
» votre exemple, vous êtes sourds à la voix
» de la Patrie. Vous déshonorez, vous
» outragez votre honorable Maréchal, res-
» pectable par ses soixante-dix années. Vous
» prolongez vos délibérations par d'odieux
» retards, et vous livrez le Royaume à sa
» perte. Qui ne reconnaît là ces mêmes
» hommes qui, aussi long-temps qu'ils furent
» les maîtres, gouvernèrent le Royaume
» avec un sceptre de fer, et qui trouvent
» maintenant insupportable de me voir
» gouverner avec douceur depuis seize ans
» ce même Etat qu'ils ont si long-temps
» opprimé? Dans ce jour où toutes leurs
» espérances sont évanouies, où leurs plans
» sont confondus, il ne leur reste plus qu'une
» ressource, celle d'éveiller vos craintes en
» vous faisant appréhender le despotisme,
» dont le seul nom inspire l'horreur. Or, sur
» qui rejettent-ils cette inculpation odieuse?
» Sur ce même homme qui fut pendant
» trois jours le Monarque le plus absolu de
» l'Europe, et qui renonça de lui-même à ce
» privilége si flatteur pour rendre à ses sujets
» la véritable liberté! A celui qui jura une
» haine mortelle au despotisme comme à l'a-

» narchie! Je vous le déclare encore du haut
» de mon trône, je n'aspirerai jamais à la sou-
» veraineté absolue; je la refuserai toute ma
» vie, lors même que vos désordres devraient
» m'y contraindre. Mais je vous déclare en
» même temps, » dit-il, en fixant ses regards
sur le Comte de *Fersen* et le Baron *de Geer*,
« je vous déclare que je ne souffrirai jamais
» que ces hommes dont les mains témé-
» raires ont ébranlé le trône de mon père,
» viennent encore aujourd'hui arracher le
» sceptre de mes mains; que je ne puis ni ne
» dois supporter ces retards éternels par
» lesquels ils servent si utilement les projets
» de nos ennemis. Si l'on me refuse les se-
» cours que je demande et dont j'ai besoin
» pour habiller nos troupes de terre et de mer,
» pour les payer, pour les armer, vous ne
» tarderez pas à voir nos terres ravagées, la
» Finlande mise à feu et à sang, et l'ennemi
» aux portes de notre Capitale. Songez alors
» que ce ne sera pas moi qui mériterai vos
» reproches, mais ces hommes qui, plutôt
» que de renoncer à leurs vues ambitieuses
» et à leurs projets de vengeance, voudraient
» voir les Russes entrer à Stockholm, et un
» Ambassadeur de Russie dicter des lois à

» leur Roi, et qui se flattent de pouvoir me
» forcer par leurs lenteurs à une paix désho-
» norante. Mais que cette main se dessèche,
» avant qu'elle signe jamais le déshonneur de
» mon Royaume ! Puisse auparavant cette
» couronne que je porte m'être arrachée et
» brisée sous mes yeux ! C'est la couronne
» de *Gustave Adolphe*; et si je dois la
» quitter avec moins d'éclat que cet illustre
» Prince, du moins ne me reprochera-t-on
» jamais de l'avoir profanée ! » Le Roi termina ce discours si énergique en exigeant une réparation de la part de la Noblesse, pour les procédés offensans dont elle s'était rendue coupable envers le Grand-Maréchal du Royaume *Lowenhaupt*, et en ordonnant qu'elle effaçât de son protocole tous les actes contraires à l'ordre établi dans la chambre des Chevaliers, et tous ceux qui pouvaient blesser le respect dû à la personne du Roi. Le Comte *Fersen* entreprit de parler pour sa défense ; plusieurs autres s'avancèrent pour le soutenir. Le Roi répondit, que ce n'était ni le temps ni le lieu d'examiner la chose ; puis il s'adressa aux trois autres Ordres et leur parla long-temps avec beaucoup d'affabilité.

Lorsque la Noblesse se fut retirée dans le lieu ordinaire de ses séances, *Fersen*, qui ne quittait jamais son sang-froid, proposa de parcourir les registres et de voir quelle était l'espèce d'offense dont le Maréchal avait à se plaindre. On n'y trouva autre chose qu'un violent débat dans lequel chacun avait allégué les argumens les plus forts pour soutenir et faire admettre son opinion. *Fersen* et *de Geer* s'étaient opposés au Maréchal, parce qu'ils étaient d'avis différens, mais ils n'avaient fait en cela qu'user de leur droit. On ne savait donc pas voir de quoi le Maréchal pouvait avoir à se plaindre, ni quelle espèce de satisfaction il pouvait réclamer.

Ainsi, dans le même temps où les trois autres Ordres de l'Etat faisaient tous leurs efforts pour témoigner leur dévouement au Roi et leur zèle pour le salut de l'Etat, la Noblesse montrait au Roi une opposition plus vive que jamais. Elle était occupée à délibérer sur des objets absolument étrangers à ceux qui occupaient alors tout le monde. Quelques jours s'étaient passés de la sorte lorsque le Roi reçut, le 20 Février de très-bonne heure, une députation de la part du Clergé,

de la Bourgeoisie et des Paysans, par laquelle on le suppliait d'employer tous les moyens qui lui paraîtraient nécessaires pour forcer la Diète à sortir enfin une fois de son inaction. Le Roi le promit.

Les bourgeois de Stockholm qu'on avait armés pour la défense de la Capitale à l'occasion de l'invasion des Danois, étaient glorieux de la confiance que le Roi témoignait en leur courage et leur fidélité. Le Roi, de son côté, pouvait compter qu'ils étaient prêts à tout entreprendre pour lui. A midi, quand l'heure où l'on montait la garde fut arrivée, le Roi retint auprès de lui la garde de la veille et celle qui venait la remplacer, et l'envoya, conjointement avec ses Gardes-du-corps et son Régiment de cavalerie légère, pour aller arrêter prisonniers près de trente des plus séditieux d'entre les Nobles. On remarquait dans le nombre des prisonniers les Comtes de *Fersen* et de *Brahe*, le Baron *de Geer*, les Colonels *Maclean*, *Gerten*, *Schwarzer*, *Almfeld* et d'autres personnages de la première distinction. Tous furent conduits comme prisonniers d'Etat à *Fredericshof*, grand édifice qu'on n'avait jamais achevé, et où la Reine

douairière avait habité autrefois. Des milliers d'hommes qui accouraient de partout contemplaient en silence ce spectacle étonnant. Les Généraux qui avaient osé négocier de leur propre chef avec la Russie sur les frontières de la Finlande, venaient aussi d'être arrêtés et ammenés à Stockholm. « Les voilà, » ces traîtres, ces ennemis de la Patrie ! » criait le peuple entier en les poursuivant. Un conseil de guerre spécial fut chargé de prononcer sur leur crime.

Cependant le Roi tenait, deux fois le jour, une conférence avec deux Députés de chacun des trois Ordres inférieurs, en présence de son frère *Charles*, Duc de Sudermanie. Le résultat de ces conférences fut un plan par lequel il se réservait pour lui-même une autorité presqu'absolue, et égalait l'influence de ces trois Ordres à celle de la Noblesse dans les affaires de l'Etat. Dès le lendemain du jour où l'on eut arrêté les Membres de la Diète, *Gustave* convoqua une nouvelle assemblée des Etats. C'était le 21 Février 1789. Il y déclara d'avance à la Noblesse qu'il était bien éloigné d'imputer à leur Ordre entier des torts dont quelques-uns de leurs Membres seulement s'étaient rendus cou-

pables. Il poursuivit ensuite en ces termes : « Trop long-temps nous avons été les jouets, » tantôt de l'ambition de quelques Chefs, » tantôt de l'anarchie du Gouvernement po» pulaire. Le moment est venu d'anéantir » par un coup décisif ce que j'ai espéré » d'ensevelir au commencement de mon » règne. Suédois, mes Concitoyens, que la » concorde nous unisse à jamais ! Elle seule » peut garantir les lois, la liberté et la sûreté » de la Patrie. C'est dans ces principes qu'a » été dressé l'acte d'union et de sûreté dont » vous allez entendre la lecture. »

Ce nouvel Acte Constitutionnel était composé de neuf articles, dont nous allons transcrire les points essentiels dans les propres expressions de l'original (1).

I. Le Roi seul, sans consulter personne, aura le droit de gouverner et de défendre le Royaume suivant son bon plaisir, d'entreprendre la guerre, de faire la paix, de conclure les traités, de déférer les emplois publics et d'administrer la justice.

II. Le Sénat n'aura plus à l'avenir aucune part au Gouvernement, et ne sera plus

(1) *Schloezer's Staatsanzeigen*, XIV. 55. S. 266—280.

que la Cour de justice suprême du Royaume. Le nombre et le choix des Membres dépendront du Roi, et celui-ci y aura deux voix.

III. Comme tous les Suédois sont également les citoyens libres d'un seul et même Etat, tous jouiront des mêmes droits, sous la protection des lois. Ainsi :

1.° Les lumières, le mérite, l'expérience et le patriotisme seront dorénavant les seuls titres qui donnent le droit de prétendre à toutes les charges supérieures et inférieures du royaume. On n'aura plus d'égard ni à la naissance ni au rang dans l'Etat : les emplois à la Cour, seulement, seront exclusivement réservés à la Noblesse.

2.° Tous les habitans du Royaume, sans exception, jouiront pleinement de la liberté personnelle, et ne seront soumis à aucune peine qu'ils aient été légalement convaincus de quelque délit.

3.° Tous les habitans du Royaume, sans exception, auront également le droit de posséder des terres ou autres propriétés, de quelque nature qu'elles puissent être. Les fermes de la couronne seront conservées aux enfans et aux héritiers des fermiers actuels.

IV. Lorsqu'il sera question d'impôts extra-

ordinaires pour l'entretien de l'Etat, le peuple suédois aura le droit de délibérer à la Diète avec le Roi; d'accepter, de rejeter et de prendre en commun les mesures qui paraîtront convenables; mais la Diète ne devra s'occuper d'aucun autre objet que de ceux que le Roi lui-même aura proposés.

V. Au reste, la Constitution de 1772 subsistera dans toute sa force, ainsi qu'auparavant, pour tous les articles qui ne seront pas en opposition avec les règlemens ci-dessus.

Après la lecture de ces articles, *Gustave* demanda aux Etats s'ils les acceptaient à titre de lois fondamentales? On pense aisément que le Clergé, les Bourgeois et les Paysans n'hésitèrent pas à accepter un acte qui avait été fait de concert avec leurs députés. Il est vrai que cet acte donnait au Souverain des prérogatives qu'aucun Roi de Suède n'avait possédées depuis *Charles XII;* mais il autorisait en même temps tout citoyen suédois à regarder le premier Seigneur du Royaume comme son égal; puisque, dès cet instant, il était soumis aux mêmes lois, et jouissait des mêmes droit et des mêmes priviléges. Ces trois Ordres signèrent l'acte dès le jour même; mais cet accueil favorable fut pré-

cisément

cisément ce qui détermina les Nobles à rejeter avec plus d'opiniâtreté les nouveaux changemens. Le Roi, bien assuré de réussir, voulait éviter tout ce qui pourrait avoir l'air de la surprise et de la violence; il fit donner en conséquence une copie de l'acte à la Noblesse, afin qu'elle pût délibérer en son particulier sur la proposition, et se décider d'après ses propres vues. Le Roi continuait cependant ses négociations avec le Comité secret, et sut amener les choses au point que l'Etat se chargea de toutes les dettes déjà contractées, et lui octroya en outre la somme de 1,200,000 écus pour subvenir aux dépenses que devait occasionner la continuation de la guerre.

Il y avait déjà trois semaines que la Noblesse était occupée à délibérer sur le nouvel acte constitutionnel. Elle était tourmentée, moins de l'idée d'accorder au Roi de nouvelles prérogatives (puisque c'étaient les nobles qui avaient pris la part la plus active à la révolution de 1772), que de l'humiliation qu'elle trouvait à se voir rangée sur la même ligne que tous les citoyens de la Suède, et à voir anéantir d'un seul coup des distinctions que des siècles entiers avaient consa-

crées. L'emprisonnement de ses chefs n'avait fait que l'animer davantage contre le Roi. Plusieurs membres de ce corps parlaient de leur Souverain d'un ton qui leur eût vingt fois coûté la vie si le Roi, plus modéré qu'eux, n'eût pris en lui-même la résolution de ne point recourir à des voies de rigueur. Par une suite de ce système de modération, il fut défendu au Secrétaire de consigner dans le protocole aucune expression peu mesurée, et quant à ceux qui en avaient employé de pareilles dans leurs mémoires, il leur fut permis, et même enjoint de les en retrancher. Une autre mesure qui contribua jusqu'à un certain point à calmer les esprits, fut de faire remplir les fonctions du vieux Maréchal *Loewenhaupt* par le Colonel *Liljehorn*, qu'on nomma vice-Maréchal à sa place, et qui apporta dans son nouveau travail toute la prudence et la circonspection imaginable. Cependant le mécontentement de la Noblesse ne se modéra point tant que quelques-uns de ses membres demeurèrent en prison. La chambre des Chevaliers n'était pas la seule où il se trouvât des mécontens. Les Comtes *Delagardie*, de *Ribbing*, de *Stenbock* et plusieurs autres se démirent de

leurs places à la Cour et à l'armée, et leurs femmes elles-mêmes cessèrent de paraître à la Cour ainsi qu'aux spectacles et aux rassemblemens publics.

Enfin, le 16 Mars, après que les trois autres Ordres eurent rempli les intentions du Roi, celui-ci fit demander à la Noblesse si elle se décidait à accepter le nouvel Acte constitutionnel ? Trente-trois discours furent prononcés à ce sujet dans la chambre des Chevaliers. Le résultat fut que l'Acte fut unanimement rejeté dans toute son étendue. Le Roi résolut alors de terminer toutes ces difficultés en frappant un coup décisif. Il fit appeler le Grand-Maréchal, le Comte *Loewenhaupt*, avec les Orateurs des trois autres Ordres, leur déclara que la situation de l'Etat rendait de plus longs délais impraticables; que les lois du Royaume donnaient force de loi à toute Acte constitutionnel dès qu'il avait été admis à la pluralité des voix par trois Ordres de l'Etat, et qu'il croyait, pour cette raison, le Maréchal *Loewenhaupt* non-seulement autorisé, mais encore obligé de signer l'Acte au nom de l'Ordre dont il faisait partie. *Loewenhaupt* obéit et signa au nom des Chevaliers et de la Noblesse.

La Noblesse protesta unanimement contre cette signature. Le vice-Maréchal *Liljehorn*, jusque là si sage et si retenu dans toute sa conduite, oublia cette fois sa modération ordinaire, et se chargea lui-même des représentations de la Noblesse. Néanmoins le Roi ne céda en rien et demeura plus ferme que jamais dans sa résolution. La Noblesse prit alors le parti de recourir à la médiation de la Cour de Prusse, imaginant qu'au moyen des relations très-intimes qui unissaient cette Cour à celle de Stockholm, il lui serait possible d'obtenir un traitement moins humiliant de la part de son Souverain ; mais elle fut trompée dans ses espérances. La Cour de Berlin refusa d'entendre parler de médiation, et déclara à la Noblesse qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de s'adresser directement au Roi de Suède, que cette demande regardait seul. *Gustave* sut cette démarche, et craignant d'ailleurs de laisser échapper par de plus longs délais le moment de rentrer en campagne, il résolut de se réconcilier à tout prix, sans attendre plus tard, avec la Noblesse. Consultant moins la prudence que son extrême désir d'amener un accommodement, il se rendit lui-même,

sans suite, dans la chambre des Chevaliers, le 27 Avril. La seule précaution qu'il eût prise pour sa sûreté avait été de faire donner ordre à la Garde à cheval de se tenir prête à marcher s'il arrivait qu'on eût besoin d'elle. Il est vrai que le peuple, qui se porta bientôt en foule aux environs de la salle, et qui adorait le Roi, était en état de le faire respecter dans le cas où l'on eût osé attenter à sa personne. Le Roi, après avoir parlé pendant l'espace de trois heures, vint à bout de faire accepter par toute l'Assemblée les articles si long-temps contestés. La ratification de l'Edit suivit immédiatement. *Gustave*, de retour au Château, fit publier sur le champ par un Hérault que la Diète se séparerait le lendemain. La clôture se fit effectivement le 28 Avril, sans aucune difficulté. On mit au même moment en liberté les prisonniers d'Etat détenus à Frédericshoff.

Gustave venait de remporter en politique une victoire plus difficile, plus décisive et plus glorieuse que bien des victoires gagnées sur le champ de bataille. Cette même époque, qui avait paru si favorable à ses ennemis pour l'humilier et pour anéantir son autorité, fut précisément celle où *Gustave* se vit entouré

de plus de puissance et de plus d'éclat. Les Etats se chargèrent de toute la dette Nationale, aussi bien que de tous les emprunts qu'on pourrait faire à l'avenir pour la Couronne, et consentirent en même temps à toutes les contributions nécessaires pour soutenir les frais de la guerre. Ainsi ce roi, naguères si contrarié dans l'exercice de son autorité, avait su enfin se soustraire à une dépendance humiliante, et, sans se parer d'un titre que les Suédois n'auraient pas souffert, acquérir réellement toute la puissance d'un Monarque absolu. Tels furent les résultats de cette Diète, qui mérite bien, par les circonstances qui la firent convoquer, par les débats qui y eurent lieu et par ses conséquences, d'occuper une place distinguée dans les Fastes de la Suède.

Cependant un cri de guerre universel retentissait dans tout le Royaume. Le nombre des troupes fut considérablement augmenté : on se mit à les exercer avec plus d'activité que jamais. On ne travaillait pas avec moins d'ardeur à préparer la flotte. Le Duc *Charles*, déjà célèbre par la victoire de Hoglande, prit le commandement de la grande flotte, en qualité de Grand-Amiral, et mit à la voile

pour la Finlande le 30 Mai 1789. Une autre flotte, moins considérable et destinée à agir sur les côtes fut confiée à l'Amiral *Ehrenschwerdt. Gustave* partit lui-même peu de jours après pour la Finlande.

Il y trouva ses ennemis bien mieux préparés à le recevoir que lors de sa première attaque l'année précédente. Les Russes avaient en Finlande une armée de terre de près de 60,000 hommes; leur grande flotte était dans le meilleur état. *Greigh* étant mort à Revel depuis la fin de la première campagne, l'Amiral *Tchitchakof* lui avait succédé dans le commandement de l'escadre Russe. Les Russes avaient aussi une petite flotte sous les ordres du Prince *de Nassau*, guerrier intrépide, qui a fait assez voir, soit sur la mer Noire, soit aux Colonnes d'Hercule, qu'il aime le danger pour le plaisir de le braver. Ses expéditions lointaines et périlleuses ne lui assurent pas de moindres titres à la renommée que sa valeur dans les combats.

Gustave n'était pas encore arrivé en Finlande, que les hostilités commencèrent entre les postes des Suédois et ceux Russes. Le 11 Juin, trois jours après son arrivée, un parti de 6000 Russes sortit de Christina

et se jeta dans la Finlande Suédoise. Les postes Suédois se défendirent avec vigueur, mais ils furent contraints de céder à un ennemi supérieur en nombre. Les Russes s'avancèrent ensuite sur le village de Saint-Michel, pour s'emparer du magasin que les Suédois avaient dans cette place. Par bonheur pour les Suédois, *Gustave* avait dans son camp le colonel *Steding*, homme d'une rare bravoure et qui fut constamment pour *Gustave*, dans ses campagnes ce que l'intrépide *Seydlitz* était pour *Fréderic II*. *Steding*, sans se laisser effrayer par le nombre des ennemis, marcha à eux avec six cents hommes seulement, et sut leur tenir tête avec sa petite troupe pendant un combat qui dura depuis minuit jusqu'au lendemain à midi. Après ces douze heures d'action, il reçut un renfort du régiment d'Ost-Bothnie. Le combat reprit alors et prolongea jusqu'à dix heures de la nuit. Les Russes furent forcés de se replier avec perte sur Christina. Mais les Russes ne sont pas habitués à céder au premier échec : ils revinrent à la charge en plus grande force encore qu'auparavant. *Steding* se défendit néanmoins jusqu'à ce qu'on eût sauvé les magasins de Saint-Michel,

après quoi il se retira avec autant d'habileté que de valeur.

Pendant cet intervalle, l'aile gauche du corps principal de l'armée suédoise avait passé les frontières près de Werelae. Le 28 Juin l'avant-garde commandée par le Général *Platen* pénétra dans la Finlande Russe, et s'étant avancée jusqu'à Uddismalm, près de Davidstadt à quatre mille de la frontière, fondit avec impétuosité sur un corps ennemi de trois à quatre mille hommes. *Gustave* se trouvait dans l'action en qualité de volontaire, et enflammait l'ardeur des combattans par son exemple. La victoire chancelait encore lorsque le Major *Paulmann* courut, avec son bataillon charger l'ennemi par derrière : cette manœuvre décida l'affaire. Les Russes cédèrent devant la baïonnette des Suédois, car *Gustave*, comme *Charles XII*, aimait à voir ses soldats se précipiter sur l'ennemi d'abord après la première décharge et engager une mêlée. Voici la lettre que le Roi, étant encore sur le champ de bataille, écrivit au Prince héréditaire, alors âgé d'onze ans : « Je n'ai pas voulu t'écrire, » mon cher fils, avant d'avoir vu l'ennemi. » Maintenant je t'embrasse tendrement, et

» je te félicite de ce que tes compatriotes » ont soutenu aujourd'hui leur ancienne ré» putation de bravoure. L'ennemi a fait son » devoir, mais nous nous sommes battus » mieux que lui. Nouveau motif pour cher» cher à te rendre digne d'être un jour le » chef de ce généreux peuple. »

Gustave songeait à tirer parti de l'avantage qu'il venait de remporter. Le Général *Siegroth* marcha à la tête d'un détachement sur le fort de Fredericshamn. Le Général *Kaulbars* reçut l'ordre de remonter avec sa troupe le fleuve Nimmem du côté de la Russie. l'Armée du Roi pénétrait elle-même toujours plus avant dans la Finlande Russe. Le 3 Juillet 8000 Russes se présentèrent devant elle à Likala. Le combat commença au point du jour. Les Russes avaient au premier moment l'avantage de la hauteur, mais les Suédois eurent bientôt décidé du succès par l'impétuosité irrésistible avec laquelle ils chargèrent l'ennemi à la baïonnette : les deux bataillons des gardes renversèrent tout devant eux, et s'emparèrent des hauteurs dès le premier assaut. Au bout de deux heures, les Russes furent complétement chassés du champ de bataille, et *Gustave* entra vainqueur

dans Likala. *Steding* dans le même temps avait repoussé les Russes et les avait fait sortir de Saint-Michel. Le Général *Meierfeld* s'empara de l'important passage de Hœgfors. Les passages de Pyttis, de Kuppis, de Grosabberfors, et d'autres, furent bientôt enlevés. Le Roi, toujours actif et infatigable, volait continuellement d'un poste à l'autre, et assista en personne à l'affaire de Hœgfors. Son camp de Likala était avantageusement situé ; la flotte de côtoiement couvrait son aile droite ; Kaulbars, pour protéger l'aile gauche, devait s'emparer du poste de Kaïpias. Avec des apparences si favorables, la prise de Frédericshamn semblait assurée.

Déjà, le 15 Juillet, les Suédois en s'approchant de la place avaient dispersé une troupe mélangée de Chasseurs, de Cosaques et de Kalmoucs. *Steding* s'étendit toujours davantage dans le Sawolax, et sut, avec l'habileté d'un Capitaine consommé dans son art, rassembler de nouveau auprès de lui les détachemens épars de son armée. Avec quelques renforts qu'il reçut, il tint en échec une armée Russe commandée par quatre Généraux. Il battit et dissipa le 20 Juillet, à Parkoumaki, près de Nyslot, un corps de

Russes, sous les ordres du Général *Schulz*. Le Général lui-même se sauva à grand peine dans un marais; le Colonel *Toll*, Commandant de Nyslot fut pris avec 19 Officiers et 430 soldats; le camp et les munitions tombèrent au pouvoir des Suédois. *Meierfeld* allait toujours en avant, et s'emparait, à peu près dans le même temps, du passage de Summa, à un mille et demi de Frédericshamn, qu'il garnit à l'instant de grosse artillerie et d'un bon corps de troupe.

Mais l'entreprise dirigée contre Frédericshamn, et qui paraissait si près de réussir, échoua par la faute du Général *Kaulbars*. Il avait reçu l'ordre, ainsi que nous l'avons vu, de s'emparer du poste de Kaïpias, afin de mettre l'aile gauche du Roi à couvert. Il était même parvenu à repousser le Général *Denisof* jusqu'à cette place. Le Général Russe, qui connaissait toute l'importance de ce poste, soutint sans s'ébranler le feu de l'ennemi, dressa même à la hâte une batterie, et garnit le défilé des deux côtés. *Kaulbars*, soit qu'il manquât naturellement de courage, soit qu'il se trouvât dans un de ces momens malheureux qui surprennent quelquefois les plus habiles Capitaines, pré-

cisément lorsqu'il est plus besoin d'agir, attaqua les Russes avec tant de molesse que bien loin de les forcer il fut chassé lui-même, non-seulement de Kaïpias, mais encore de son premier poste de Koewalla, et repoussé enfin jusqu'au pont de Werelae, quoique le poste de Koewalla fût fortifié par l'art et par la nature. Par cet échec son corps fut séparé de celui du Général *Siegroth*. Les ponts de Werelae et d'Anjala furent si mal défendus que les Russes s'avancèrent jusqu'à cette dernière place, et la position de l'armée à Likala était même si désavantageuse que le Roi fut obligé de l'abandonner. Mais dans l'état des cheses, il était presqu'aussi dangereux de se retirer que de se maintenir dans la position où l'on était. Le Général *Platen* commandait l'avant-garde Suédoise, *Siegroth* l'arrière-garde, le Roi lui-même était à la tête du régiment d'Ost-Bothnie et déployait tous les talens d'un Général avec toute la bravoure d'un Soldat. Pendant deux jours et deux nuits, il ne descendit presque pas de cheval. Les hauteurs qui dominent les environs de Werelae furent bientôt garnies de nouvelles troupes. Les Russes tentèrent plusieurs fois de traverser

le Kimmen et de pénétrer dans la Finlande Suédoise. Mais ils furent constamment repoussés, et les Suédois, maîtres d'Hoegfors, conservèrent un passage toujours ouvert pour marcher sur Frédericshamn. Le Roi établit son quartier-général à Kimmenegard où il attendait des renforts de toutes les parties de son Royaume, et d'où il était à portée de fortifier toujours davantage les postes d'Hoegfors. La flotte de côtoiement des Suédois qui mouillait sur les côtes de Russie, empêchait les Russes de porter facilement des secours à Frédericshamn.

La situation de la Finlande est telle, qu'il n'est guère possible d'y exécuter sur terre une entreprise un peu considérable si l'on n'est soutenu en même temps par des mouvemens correspondans sur mer. Les flottes de guerre et de côtoiement des Russes et des Suédois se présentèrent aussi les unes contre les autres, dans cette seconde campagne, d'une manière plus redoutable que dans les premières.

La grande flotte Russe consistait en 50 vaisseaux de ligne, et en un nombre proportionné de frégates. Les Russes avaient en outre une escadre de réserve composée de

quelques frégates et de six vaisseaux de ligne. Leur flotte de côtoiement, qui portait 8000 hommes de troupes de terre, était destinée à prévenir la jonction des deux flottes suédoises, et à investir les côtes de Suède si le Duc *Charles* venait à être battu.

Les deux flottes suédoises devaient exécuter des mouvemens à peu près semblables contre les Russes. La grande flotte partit de Carlscrona dans le meilleur état; elle avait 21 vaisseaux de ligne, suivis de neuf grandes frégates et de six petites. Elle était montée par une grande quantité de troupes de débarquement, et suffisamment pourvue d'artillerie et de provisions de bouche: on en donna encore le commandement au Duc *Charles*.

Dès le milieu de l'été les flottes suédoises et russes commencèrent à se poursuivre, chacune décidée à anéantir la flotte ennemie. Les Russes avaient à conserver leur ancienne supériorité; les Suédois avaient à soutenir la réputation qu'ils venaient d'acquérir dans la dernière campagne : les uns et les autres brûlaient également d'entrer victorieux dans la capitale de leur ennemi. Les deux escadres se rencontrèrent entre les îles de Bornholm et de Gothlande. On commença

des deux côtés par une canonade très-vive. Les Suédois eurent cette fois l'avantage du vent. Quelques bâtimens ennemis étaient déjà fort maltraités : le désordre paraissait se mettre parmi les flottes russes, et les Suédois étaient assurés d'une victoire complète sans un de leurs détachemens qui, malgré 15 signaux consécutifs du Duc *Charles*, s'obstina à ne pas bouger. Ce fut le Sous-Amiral *Liljehorn* qui fit perdre ainsi aux Suédois tout l'avantage de cette journée. Aussitôt après la bataille il fut mené prisonnier à Carlscrona. Une épidémie qui commençait à exercer ses ravages sur la flotte suédoise, et qui attaquait les soldats par milliers, força le Duc *Charles* à retourner lui-même en arrière, pour renforcer son équipage par des troupes fraîches.

Cependant la flotte de côtoiement suédoise qui devait favoriser les tentatives du Roi contre Frédericshamn, se tenait toujours près des côtes de Russie, à peu de distance de cette place, dans une position si avantageuse et si bien défendue par des bâtimens coulés à fond, qu'il paraissait impossible de l'approcher avec quelques succès. Il y avait déjà long-temps que le Prince de *Nassau* s'en était

était approché et paraissait avoir des vues contr'elle; mais il n'avait encore osé l'attaquer quoique le 13 Août les Suédois l'eussent eux-mêmes provoqué au combat. Le 24 il fondit tout d'un coup sur eux. Pendant qu'il les attaquait lui-même par-devant, une escadre russe de vingt-une voiles, partie du port d'Aspoè, vint tomber inopinément sur le derrière des Suédois. Ceux-ci serrèrent bien vîte les rangs et combattirent avec tant de bravoure qu'ils prirent aux Russes trois bâtimens, et en forcèrent vingt autres à amener le pavillon. Ils s'étaient battus depuis dix heures du matin jusqu'à sept heures du soir, avec autant de valeur que de succès, lorsque l'escadre russe arrivée d'Aspoe parvint à emporter les redoutes que l'Amiral *Erenschwerdt* avait construites avec des vaisseaux enchaînés, pour barrer le passage à l'ennemi. Cette manœuvre décida du succès de la bataille. Les Suédois, qui faisaient tous leurs efforts pour s'opposer à cette tentative, furent tellement maltraités qu'ils se trouvèrent hors d'état de manœuvrer plus long-temps. Il ne leur restait plus qu'à ordonner la retraite; ils le firent, et cette retraite ressemblait encore à une bataille: aucun de leurs bâtimens ne fut pris

qu'après s'être battu à outrance. La plupart ne se rendirent qu'après avoir consumé toute leur poudre. Il y eut des femmes d'officiers qui combattirent comme des lionnes à côté de leurs maris. Cette défaite des Suédois fut presqu'aussi glorieuse qu'une victoire; mais le désespoir intrépide du major *Hagenhusen* fit oublier tout ce que les autres combattans avaient montré de bravoure. *Hagenhusen* avait fait 450 prisonniers aux Russes pendant l'action. Lorsqu'il vit, à la fin, qu'il n'y avait plus d'espérance de se faire jour au travers de l'ennemi, saisissant une mèche allumée, » Camarades, » s'écria-t-il, « mourez avec » moi! » En prononçant ces mots, il met le feu à la Sainte-Barbe et se fait sauter en l'air, lui et son bâtiment.

Les Suédois combattaient depuis onze heures avec cette bravoure admirable, exposés de deux côtés au feu le plus violent. Ils avaient fait sauter une galère aux Russes, en avaient fait couler à fond deux autres, avaient pris deux chébecs, une galiotte à bombes et vingt bateaux qu'il fallut abandonner à l'ennemi ou à la mer quand le sort du combat vint à changer. Le vaisseau de l'Amiral suédois tomba entre les mains du vain-

queur, mais l'Amiral eut le bonheur de sauver, à bord d'un jacht, sa personne et son pavillon. On prit encore aux Suédois quatre autres de leurs plus gros bâtimens et un cutter, avec un grand nombre d'officiers et de sous-officiers, et plus de mille soldats. Le Prince de *Nassau* convint néanmoins lui-même, dans une lettre particulière, qu'une seconde victoire pareille ruinerait sa flotte. Du moins est-il certain que si la perte des Russes n'eût pas été aussi considérable qu'il le donnait à entendre, les Russes ne tardaient pas à exécuter près d'Abo une descente qui eût réduit le Roi de Suède à la plus cruelle extrémité.

Le Roi, dès le commencement de la bataille, avait quitté son poste de Kimmenegard pour se rendre à l'embouchure du Kimmen, et arriva sur le rivage pour être témoin du désastre de sa flotte. Rien n'égale l'activité infatigable avec laquelle il s'efforça de prévenir les fâcheuses suites que cette journée pouvait avoir. Il était partout, il agissait partout. Il osa s'embarquer sur une petite chaloupe, et se rendre ainsi, incognito, à Angoe et dans quelques autres places sur la côte, pour y préparer lui-même tout ce dont son escadre pouvait avoir besoin. Les navires

marchands qui se trouvaient à Helsingfors, Borgo et Louisa furent convertis en vaisseaux de guerre. Les vaisseaux nouvellement construits en Suède firent voile en toute diligence pour aller renforcer la flotte de côtoiement.

Le Prince de *Nassau* ne voulait pas donner aux Suédois le temps de rassembler de nouvelles forces : une semaine s'était à peine écoulée qu'il les attaqua par terre et par mer près d'Hoegfors, le 1 Septembre. Les Suédois furent donc attaqués de deux côtés à la fois ; d'une part par les troupes débarquées des galères, de l'autre par les troupes de terre qui marchaient sur eux depuis Tavastilla. Après une action de huit heures, ils furent contraints de se retirer. Cette retraite, toute périlleuse qu'elle était, s'exécuta avec beaucoup d'ordre. Les Russes, cependant, s'emparèrent d'une grande quantité de bagage et de plusieurs pièces de canon qu'on n'avait pu emmener. Les Suédois furent même obligés de mettre le feu, en partant, à plusieurs bateaux qui se trouvaient sur le fleuve Kimmen, pour les empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi. Le bateau qui portait le Roi fut poursuivi par une galère russe, et ne parvint qu'avec beaucoup de

peine à s'échapper en remontant le fleuve. Le Roi se retira avec son armée à Abberfors et dans les environs. Il ne restait rien à faire aux Suédois que de ne pas se laisser repousser davantage ; car on comptait plus de 8000 malades sur la grande flotte à Carlscrona ; et la flotte de côtoiement, malgré toute l'ardeur qu'on mettait à la réparer, était hors d'état de reparaître sur mer avant la fin de Septembre. Le seul *Steding* se maintenait toujours à Nyslot, sur le territoire ennemi.

Dans un climat tel que celui de la Finlande, le temps des opérations importantes était à peu près passé. Les armées ennemies ne se livraient plus que de légers combats, dans lesquels néanmoins les Suédois montrèrent constamment une intrépidité extraordinaire. Cent soixante Suédois sous les ordres du Colonel *Armfeld* attaquèrent à la baïonnette les retranchemens russes de l'île de Elgsoe, sur la côte de Finlande, entre Ekenas et Helsingfors, et les forcèrent, malgré une garnison de trois-cents hommes, soutenue par trois vaisseaux de ligne. Les Russes évacuèrent d'eux-mêmes Baroesund et Porkala, et le passage d'Abo à Hangoe et à Helsinfors fut ainsi ouvert une seconde fois à l'armée

royale. Les régimens suédois prirent leurs quartiers d'hiver le long des frontières, sous le commandement des Généraux *Platen* et *Meyerfeld*. On se serait attendu à voir les Russes prendre leurs quartiers dans la Finlande suédoise, ou à voir le Prince de *Nassau* terminer la campagne par quelque grande tentative contre cette province. Le génie et le bonheur de ce Capitaine le rendaient un ennemi bien redoutable; mais les Russes avaient trop souffert de la valeur suédoise pour tenter cette fois cette irruption qu'on craignait. Ainsi cette seconde campagne, quoique remplie d'événemens, se termina sans rien décider. Les Suédois avaient reçu et porté des coups; mais le puissant empire de Russie semblait, comme un nouvel Antée, se fortifier par ses défaites, et la Suède devait finir par succomber sous les assauts d'un pareil ennemi. *Gustave* et le Duc *Charles* retournèrent enfin à Stockholm, après une campagne dans laquelle ils avaient déployé tous les deux les talens qui font les grands Capitaines, et où il ne leur avait manqué, à l'un et à l'autre, que d'être plus heureux.

Selim III, l'allié de *Gustave*, avait été encore plus malheureux que le Roi de Suède.

Deux Puissances qui, au commencement du siècle, auraient ébranlé l'Europe si elles eussent été unies, semblaient maintenant toucher, toutes les deux, au moment de leur ruine. Les Suédois, malgré des prodiges de valeur, n'avaient pu dompter les Russes dans deux campagnes consécutives, quoique dans la première ils les eussent trouvés sans défense, et que dans la seconde les principales forces de la Russie fussent tournées vers le midi de cet Empire. Les Turcs s'étaient laissé enlever Chotchin et Belgrade par les Autrichiens, et Otchakof et Bender par les Russes. Mais il existait entre les Turcs et les Suédois une différence capitale, c'est que les premiers se tenaient déjà pour perdus, et que les derniers comptaient peut-être un peu trop sur leurs forces. Les deux peuples attendaient impatiemment d'être secourus par les Puissances qui avaient intérêt de s'opposer aux nouveaux agrandissemens de la Russie et de l'Autriche.

Au reste, l'Europe entière était dans un état de fermentation plus général que jamais. L'Autriche et la Russie étaient en guerre ouverte contre la Suède et la Turquie ; une révolution intérieure agitait la France ; la

Pologne ne soupirait qu'après le moment de secouer le joug des Russes. La Prusse avec ses excellentes troupes, l'Angleterre et la Hollande avec leurs flottes se tenaient prêtes à rétablir à main armée l'équilibre politique. D'une extrémité de l'Europe à l'autre on faisait la guerre, ou l'on se disposait à la faire. La crise générale qui se préparait paraissait ne plus tenir qu'à un événement que l'on pouvait prévoir chaque jour, la mort de l'Empereur *Joseph II*, qui était alors malade sans espérance. Un génie supérieur, une activité surprenante et un amour pour le bien, qui fut, il est vrai, quelquefois inconsidéré, faisaient de *Joseph* un Prince qu'il était difficile de remplacer sitôt. On savait d'ailleurs que son successeur annonçait des sentimens politiques absolument opposés aux siens. Néanmoins les armées prussienne et autrichienne avançaient l'une contre l'autre sur les frontières de la Silésie et de la Bohême, et la flotte anglaise se tenait prête à mettre en mer au premier instant.

Cependant le printemps était arrivé, et *Gustave* se voyait obligé de rentrer seul, pour la troisième fois, dans la lice périlleuse où l'avait engagé l'intérêt de ses Etats. Dans

cette lutte inégale il eût été désormais peu raisonnable de se promettre des succès; tout ce qu'on pouvait espérer de plus avantageux était de n'être pas forcé à céder devant l'ennemi. *Gustave* savait qu'il avait affaire à un peuple aguerri par des guerres continuelles, infiniment plus riche que le sien en ressources de toute espèce, et contre lequel il lui serait impossible de tenir long-temps. Il se décida, en conséquence, à suivre un plan d'une hardiesse extrême, et aussi extraordinaire que les circonstances où il se trouvait engagé.

Dès la fin de Mai, *Gustave* partit pour la Finlande. Il avait reçu peu de temps auparavant une nouvelle qui pouvait passer pour un heureux présage. Dans une saison où, dans les climats du Nord surtout, on songe ordinairement fort peu à combattre, le Capitaine d'amirauté *Cederstroem*, partit d'Hangoe avec deux frégates, alla attaquer le fort Rogerwick à cinq milles de Révél, et en exigea une contribution de 4,000 roubles. Pendant qu'il était occupé à négocier, un vent contraire le força à retourner en arrière; mais il eut le temps, avant de partir, d'enclouer quarante-neuf pièces de canon, et de

mettre le feu à deux magasins considérables de munitions et de provisions de bouche.

Dès que *Gustave* eut rejoint son armée, qui campait dans le Sawolax, la campagne recommença au milieu des neiges et des glaces. Ce Sawolax est un pays des plus rudes, entrecoupé de marais, de bois et de lacs. Les Russes, tout accoutumés qu'ils sont à un hiver perpétuel, ne s'étaient point encore mis en mouvement. Lés Généraux suédois *Steding* et *Meyerfeld* n'avaient pas encore bougé de leurs quartiers : le premier campait à Nyslot avec son détachement ; le second, à la tête d'un corps d'armée encore plus considérable, campait près de Louisa et d'Abberfors. Le Roi lui-même, à la tête d'un troisième corps, pénétra, au milieu d'Avril, jusque fort avant dans le Sawolax. Il fallut faire des milles entiers par dessus des lacs gelés : le soldat manqua dans la route des objets de première nécessité, mais il marcha sans se plaindre, parce qu'il voyait son Roi partager avec lui toutes ses incommodités.

Le Roi attaqua et enleva en personne, le 15 Avril, les deux postes importans de Kernakoskiet de Pardakoki, près de Willmanstrand. Les braves et fidèles Dalécarliens,

qui avaient voulu suivre leur Roi jusqu'aux frontières les plus reculées du royaume, montèrent les premiers à l'assaut. Le Roi dormit en plein air la nuit qui précéda l'action, et attaqua l'ennemi à la tête de ses troupes.

Il se dirigea de là sur Valkialla, où les Russes avaient de grands magasins, que le général *Denisof* couvrait avec un fort détachement. *Denisof*, qui comptait sur la valeur des soldats russes et qui sentait l'importance de conserver des magasins dans un pays aussi dépourvu de vivres que la Finlande, résista avec toute l'opiniâtreté imaginable. Il était au reste supérieur en nombre aux Suédois, et avait par-dessus eux le double avantage d'une excellente position et d'une connaissance exacte du pays. Mais l'exemple du Roi, qui se précipitait toujours là où il y avait le plus de danger, et la baïonnette des Suédois décidèrent encore ici du sort du combat. Les hauteurs escarpées sur lesquelles les Russes s'étaient cru en sûreté, furent assaillies et emportées. *Denisof* fit une tentative pour les reprendre; mais cette tentative même servit à décider du succès de l'action. Les Suédois chargèrent une seconde fois l'ennemi, la baïonnette au bout du fusil, et

les Russes cédèrent. La nuit seule (car l'affaire ne fut terminée qu'à dix heures) protégea la fuite des Russes : leurs magasins et une grande partie de leurs bagages tombèrent entre les mains du vainqueur. Le Roi, qui avait attaqué lui-même à pied, l'épée à la main et au premier rang, les retranchemens ennemis, reçut une blessure au bras droit pendant le combat.

Cette bataille fut immédiatement suivie d'une seconde action, aussi sanglante qu'on devait l'attendre d'ennemis tellement acharnés, mais qui fut, en grande partie, à l'avantage des Suédois. Tandis que *Gustave* remportait la victoire de Valkialla, les Russes avaient essayé de reprendre les deux postes importans de Kernakoski et de Pardakoki. Le Général russe *Igelstroem* fit avancer, le 30 Avril, son armée sur trois colonnes : le Prince d'*Anhalt* conduisait la première, les Généraux *Bakof* et *Mecherskoï* conduisaient les autres. Parmi les troupes avec lesquelles *Bakof* fit la première attaque, se trouvaient douze compagnies de la garde *Preobasinski*, la plus belle milice de l'empire de Russie, et qui a plus d'une fois décidé du sort de ses maîtres. Malheureusement cette garde n'avait

encore aucune habitude de la guerre ; le feu de l'ennemi, et surtout la baïonnette des Suédois, l'eurent bientôt mise en désordre. Le découragement qui l'avait forcée à céder devint bientôt général. Le Prince d'*Anhalt*, qui avait déjà remporté quelques avantages sur l'ennemi, se vit abandonné de la plus grande partie de ses troupes au moment où il allait forcer les retranchemens. Au même instant, les Suédois, qui n'avaient pas eu, jusqu'alors, plus de deux mille hommes à opposer à un nombre beaucoup plus considérable d'ennemis, reçurent un renfort de mille hommes : les Russes se retirèrent précipitamment. Le Prince d'*Anhalt* reçut dans la mêlée une blessure dont il mourut deux jours après. *Bakof* ne survécut guère plus long-temps aux blessures qu'il reçut dans cette journée, journée sanglante qui coûta aux Russes plus de sept cents hommes, tant morts que blessés.

Le Lieutenant-général russe, *de Numsen*, eut plus de succès qu'eux. Dans la nuit du 4 au 5 Mai il traversa le Kimmen, entre Memelae et Anjala, et attaqua les batteries suédoises postées dans cet endroit. Les Suédois, dont le Commandant, le Colonel *Sweden-*

hjelm, avait été pris au commencement du combat, furent forcés de se retirer. Les Russes prirent douze canons, et continuèrent de marcher en avant ; ils parvinrent jusqu'au fleuve Hirvenkoski, et le traversèrent ; mais ils en furent repoussés dès la nuit suivante. *Numsen* continua cependant à se maintenir sur la rive droite du Kimmen jusqu'au moment où les Suédois l'en chassèrent, et où des événemens plus sérieux l'appelèrent ailleurs.

Tous ces combats isolés n'étaient en effet que des fragmens détachés et insignifians d'un plan général, l'un des plus hardis qui soient jamais entrés dans la tête d'un homme de guerre. *Gustave*, animé par le désir de terminer glorieusement la guerre avec la Russie, et impatient de mettre par quelque coup très-prompt un terme à une effusion de sang qui épuisait son ennemi sans le conduire lui-même à la victoire, avait conçu le grand dessein d'aller ébranler la puissance de Russes dans le siége de leur empire. Il prétendait marcher lui-même à Pétersbourg. Le principal rôle dans cette campagne était nécessairement réservé aux flottes et aux troupes embarquées. Les divers corps de troupes de terre devaient seulement occuper, dans l'in-

tervalle, les forces de l'ennemi, et détourner son attention de l'objet principal des opérations des Suédois.

La victoire de Valkialla était à peine remportée que *Gustave* se rendit à Borgo sur la côte de Finlande, le 9 Mai, pour y prendre lui-même le commandement de la flotte de côtoiement. Depuis le temps d'*Eric* le victorieux, au dixième siècle, la Suède n'avait jamais fait de guerre maritime. Il est vrai que *Gustave Adolphe*, lorsque ses grandes actions lui eurent inspiré l'ardeur de tout entreprendre, ne fut pas tout à fait éloigné du projet hardi d'abandonner à ses Généraux la guerre d'Allemagne, et d'aller lui-même au Pérou détruire les sources de l'opulence autrichienne et espagnole. Mais ce projet, et tant d'autres projets également brillans, furent anéantis à la fois par la mort prématurée de ce héros près de Lutzen. *Gustave III* s'embarqua sur une flotte composée de dix-neuf grands vaisseaux, vingt et une galères, huit bâteaux, cent vingt-quatre grandes chaloupes canonnières et cent seize plus petites, le tout portant deux mille pièces de canon. Lorsque le Roi était à Borgo, la flotte n'était pas complète; on attendait encore des vaisseaux

qu'on avait équipés pendant l'hiver dans les principaux ports de Suède. Tout était encore gelé sur les côtes; les orages du printemps exerçaient encore sur la mer toute leur fureur; mais ce temps-là même était celui dont *Gustave* avait besoin pour exécuter le projet qu'il avait en tête. On parvint avec beaucoup de peine à rompre les glaces, et, à l'étonnement de ses ennemis, *Gustave* parut tout d'un coup, le 25 Mai, devant le port de Frédericshamn. Une partie de la flottille russe y demeurait encore tranquillement en quartier d'hiver. *Gustave* voulait détruire la flotte et se rendre maître de la place elle-même, s'il en trouvait le moyen.

L'escadre russe avait découvert, la veille, l'approche des Suédois, et s'était rangée en bataille entre deux promontoires formés par le port de Frédericshamn. Le 15 Mai, à quatre heures du matin, le Roi avança avec un feu d'artillerie des plus violens. Les Russes lui répondirent de la même manière; pendant trois heures de suite ils se battirent en désespérés : ils cédèrent pourtant à la fin à la valeur des Suédois. Le Roi, l'épée dans la main gauche (son bras droit n'était pas encore guéri), commandait ses troupes au premier

premier rang, sur une petite chaloupe et sous un feu terrible. Les Russes se retirèrent dans le plus grand désordre, sous le canon de Frédericshamn, et perdirent, outre dix chaloupes canonnières qui furent coulées à fond devant les murs de la ville, trente-huit bateaux armés, dont une partie fut emportée par les Suédois et le reste brûlé : on leur prit six Officiers et près de deux cents soldats.

Ce premier succès inspira de la confiance aux Suédois : la place fut sommée de se rendre. Sur un refus, le Roi ordonna à son infanterie d'attaquer sur différens points, la nuit du 17 au 18 Mai : les chaloupes canonnières devaient soutenir l'assaut. Comme il donnait ses ordres, un détachement considérable de l'armée du Lieutenant-général *Numsen* avançait pour défendre la place. Le Roi fit néanmoins recommencer l'attaque deux jours après, dans l'espérance d'achever au moins de détruire les petits bâtimens de l'ennemi; mais la résistance des Russes fut, encore cette fois, trop vigoureuse. *Gustave* retira avec la satisfaction d'avoir du moins se arrêté pour quelque temps les mouvemens de la flotille russe, et d'avoir occupé le Lieutenant-général *Numsen*, qui eût accablé

sans cela le Général *Platen* avec des forces supérieures.

Le moment approchait d'exécuter le vaste plan concerté entre le Roi et son frère le Duc *Charles*. Conformément à ce plan, *Gustave* devait pénétrer avec la flotte de côtoiement jusqu'aux environs de Pétersbourg, et y faire débarquer ses troupes qui formaient le noyau de l'armée Suédoise. Le Duc devait de son côté, dans le même temps, prévenir la jonction des deux grandes flottes russes, dont l'une était à Cronstadt et l'autre à Rével, attaquer cette dernière, la battre et se tourner enfin contre Cronstadt et Pétersbourg, pour seconder les mouvemens des troupes débarquées sous les ordres du Roi.

La flotte russe qui mouillait dans la rade de Rével, sous les ordres de l'Amiral *Tchitchakof*, était composée de huit grands vaisseaux de ligne, trois bâtimens à trois ponts et cinq frégates. Le Duc de *Sudermanie* ayant appris qu'elle était aussi mal pourvue d'hommes que de munitions, se décida à l'attaquer sans délai. Mais les Russes avaient été informés, quelques jours auparavant, de l'approche des ennemis par un cutter danois, et s'étaient mis en état d'opposer une vigou-

reuse résistance. On avait eu le temps d'amener une bonne quantité de canons, d'élever des redoutes, et de dresser des batteries sur les côtes, d'où l'on fit un feu terrible sur les Suédois. Le Duc, fidèle à son plan, n'en entreprit pas moins l'attaque avec beaucoup de persévérance; mais une tempête s'éleva lorsque le combat était déjà engagé: le vent changea de direction, et plusieurs bâtimens suédois se trouvèrent dans l'impossibilité de garder leur rang et de faire usage de leurs canons inférieurs.

La flotte suédoise se retira donc en désordre, après avoir beaucoup plus souffert elle-même qu'elle n'avait fait de mal aux Russes. Le Prince Charles, vaisseau de ligne de soixante canons, qui s'était si témérairement approché de la flotte ennemie qu'on pouvait tirer sur lui à cartouches, perdit son mât, et finit par être pris. Les Etats-généraux, autre bâtiment de soixante canons, échoua et fut brûlé par l'ordre du Duc. Un autre vaisseau, la Bravoure, qui avait aussi échoué, fut remis à flots. *Charles* fit réparer à Nargoe les vaisseaux qui avaient souffert, et continua sa route en se dirigeant vers la hauteur de Cronstadt.

Cependant le Roi, après avoir battu l'ennemi près de Frédericshamn, s'était avancé jusqu'à Pikepassi, à six milles de Wibourg : il avait embarqué auparavant de nouvelles troupes à bord de sa flotte, quoiqu'elle fût déjà abondamment pourvue de troupes de débarquement. Il apprit enfin, le 29 Mai, que son frère avait déjà dépassé l'île de Hoglande pour le rejoindre. Pendant deux jours il demeura tranquille pour attendre que le Duc se fût approché encore davantage; puis, profitant du moment où ses Généraux se battaient en Finlande et dans le Sawolax avec différens corps russes, où la flotte de côtoiement russe n'était pas encore relevée de sa déroute, où les flottes de Révei et de Cronstadt ne s'étaient pas encore unies, et où son frère se dirigeait vers Cronstadt, il avança lui-même sur Pétersbourg. Il aborda, le 2 Juin, à Bioerko, à neuf milles de cette capitale, et le Duc *Charles* alla, dès le jour suivant, attaquer la grande escadre russe à Cronstadt. La première attaque dura depuis deux heures du matin jusqu'à dix; l'action recommença après-midi et se prolongea jusqu'à six heures. Un pareil acharnement ne doit pas étonner, au reste, dans une

bataille aussi importante que celle-là, livrée aux portes de Pétersbourg, et où il s'agissait du salut de cette capitale. Le fracas de l'artillerie était si terrible et si soutenu de part et d'autre que les maisons de Pétersbourg en étaient ébranlées comme par un tremblement de terre. Jamais la Russie, depuis la fameuse défaite de *Pierre-le-Grand* près du Pruth, ne s'était trouvée dans un danger aussi pressant que dans cette journée. Si le Duc eût gagné la bataille avec un avantage décidé, la puissance maritime de la Russie était ébranlée jusque dans ses fondemens; *Catherine* était réduite à se sauver à Moscou, et le Roi de Suède entrait vainqueur dans la capitale de l'Empire russe.

Dès que les premiers coups de canon des deux escadres eurent été entendus sur la flotte que commandait *Gustave*, ce Prince fit force de rames pour aller joindre le Duc *Charles*: au même instant deux détachemens de chaloupes canonnières, commandés par le Lieutenant-Colonel *Hjelstierna*, fondirent sur le flanc droit de la flotte Russe avec une telle impétuosité qu'un vaisseau de guerre des Russes en perdit tous ses agrès, et une frégate un de ses mâts, et que les deux

bâtimens furent obligés de se retirer. On vit dans cette affaire de petits bateaux dont il serait impossible de se servir ailleurs qu'au milieu des petites îles qui bordent la côte de Finlande, attaquer des vaisseaux de ligne de la première grandeur, et les forcer à se rendre. Depuis deux heures après midi, le Duc *Charles* offrit de nouveau la bataille aux Russes, mais ceux-ci jugèrent à propos d'éviter une action, et l'on se tira de part et d'autre des coups de canon qui ne décidèrent rien. La flotte de côtoiement du Roi ne put pas, pour cette fois revenir à la charge. Un vent violent la retint dans sa station. L'action recommença pour la troisième fois le lendemain, et dura depuis midi jusqu'à six heures du soir. L'Amiral Russe *Kruse*, qui sentait toute l'importance des suites de cette bataille, se tint constamment dans le voisinage du port, et s'y renfermait dès que le combat paraissait s'échauffer. Le soir même les Suédois reçurent avis que la flotte russe de Révcl était en mouvement et qu'elle avait déjà dépassé l'île de Hoglande. Sur cette nouvelle, on se décida à faire les derniers efforts pour empêcher la réunion des deux flottes Russes. Le jour suivant, le Duc s'approcha de la

flotte Russe, d'abord avec lenteur, et en cherchant, avec toute l'habileté d'un marin consommé, à l'empêcher de prendre aucun avantage sur lui. Mais voyant que *Kruse* continuait toujours à lui échapper, il l'attaqua enfin avec une canonade plus terrible que les premières, et chercha à mettre le feu à la flotte ennemie des deux côtés à la fois. L'Impératrice, qui entendait retentir le canon du fond de son palais, écrivait au comte *de Brown*, Gouverneur de Riga : « Les » flottes sont actuellement aux prises, joignez » vos prières aux miennes pour obtenir du » ciel le gain de la bataille. »

Après deux heures de combat, la résistance opiniâtre des Russes fit échouer encore une fois les plans du Duc *Charles*. Les deux flottes Russes se réunirent le lendemain, et composèrent ensemble une escadre de plus de 30 vaisseaux de ligne et de 12 frégates. Le Grand-Amiral de Suède se retira devant la baie de Wibourg. Il assura ainsi la communication avec la flotte de côtoiement, et tout en bloquant la baie de Wibourg, se trouva commodément placé pour réparer ses vaisseaux endommagés.

Quoique les Russes fussent parvenus, malgré

les Suédois, à réunir leurs flottes, Pétersbourg n'était pas encore hors de danger. Le Roi de Suède était toujours posté dans le voisinage de cette ville, avec sa flotte de côtoiement et un corps nombreux d'excellentes troupes de terre. *Catherine* se montra, dans ces circonstances, digne du grand nom qu'elle portait. Elle sentit toute l'étendue du danger qui la menaçait, et prit les plus sages mesures pour le prévenir. Les garnisons de Narva, de Novogorod, de Schluesselbourg, et tout ce qui était resté à Pétersbourg de la garde *Préobasinski*, et plusieurs des régimens du Danube et de la mer Noire reçurent ordre de marcher en Finlande contre les Suédois. L'Impératrice elle-même ne quitta pas Pétersbourg. Après cette terrible bataille navale de Cronstadt, qui dura trois jours, elle se rendit en personne sur les lieux, examina toutes les dispositions de défense, distribua des gratifications, et alla visiter et consoler elle-même les Officiers et les matelots blessés.

Le Roi de Suède fut joint, le 6 Juin, par le Lieutenant-Colonel *Toerning*, qui commandait un détachement de la flotte de côtoiement. Dès le lendemain il fit débarquer de nouveau une nombreuse troupe de

Hussards et de Dragons à Kaïvisto, à cinq milles seulement de Pétersbourg, pour reconnaître préalablement le pays. Cette cavalerie repoussa quelques essaims de Cosaques, et les chassa jusqu'aux portes de la capitale. On entendit dans le palais même de l'Impératrice le bruit de la grosse artillerie que le Roi de Suède avait fait amener à quatre lieues de Pétersbourg. Toutes ces dispositions des Suédois semblaient leur promettre un plein succès et annoncer aux Russes une défaite générale. Les Russes avaient en tête la flotte de ligne suédoise, avec la plus grande partie de la flotte de côtoiement; sur leurs derrières, dans la baie de Suensksund, était un vaisseau de ligne Suédois de 74 canons, avec un cutter et quelques frégates. Le Lieutenant-Colonel *Cronstaedt* occupait, à la tête d'un escadron de cavalerie, le poste de Pikepassi. D'ailleurs les troupes que *Gustave* lui-même avait fait débarquer auparavant entre Wibourg et Suesterbek, s'y maintenaient toujours avec avantage, et continuaient à jeter l'alarme dans Pétersbourg. Si une tempête se fût élevée seulement huit jours plus tôt, ou si la flotte eût eu des vivres pour huit jours de plus, Pétersbourg avait tout à redouter de la part des Suédois.

Néanmoins, pendant que les Suédois continuaient à avancer du côté de la terre et qu'ils faisaient trembler la capitale de leur ennemi, les Russes se fortifiaient sur mer par la jonction des flottes de Cronstadt et de Rével. Le Grand-Amiral Suédois venait à peine de se retirer dans le Golfe de Wibourg après l'affaire de Cronstadt, que la flotte de guerre des Russes l'y suivit à une petite distance. Les Russes, fort supérieurs en nombre, réussirent à pousser les Suédois toujours plus avant, et finirent par les enfermer dans le détroit. La flotte de côtoiement des Russes, si rudement traitée dans la journée du 15 Mai, s'était réparée dans l'intervalle avec une diligence extrême, et arrivait pour se réunir à la grande flotte. Les deux flottes agirent alors de concert pour accabler les Suédois et leur fermer toute retraite. La position de la flotte suédoise devenait chaque jour plus critique. Le Roi de Suède, pressé sur la côte, entouré de provinces ennemies, et enfermé par les flottes combinées des Amiraux *Tchitchakof* et *Kruse*, et par celle du Prince de *Nassau*, voyait la perte de sa flotte inévitable, à moins qu'une tempête ne vînt le sauver à temps d'une entière des-

truction. Cette tempête si désirée n'arriva pas, et le fléau de la famine vint encore rendre la situation des Suédois plus déplorable. La faim et la soif se firent sentir d'une manière cruelle sur leur flotte. Le Roi ne manqua de rien, grâce aux attentions généreuses du Général Russe *Soltikof*, qui commandait alors à Wibourg, et qui eut soin d'envoyer chaque jour au Roi une barique d'eau, et tout autant de vivres qu'il lui en fallait pour sa table. Mais du reste, l'équipage périssait de disette, et les meilleurs soldats désertaient en foule faute de subsistance.

Enfin le 3 Juillet il s'éleva un vent Nord-Est qui semblait envoyé par la providence au secours des Suédois. *Gustave* avait tenté la veille de se faire jour à main armée à travers la flotte de côtoiement des Russes qui barrait le détroit de *Beresof*, où se trouvait celle des Suédois. Mais les Russes qui campaient sur la côte, sous les ordres du Général *Fersen*, découvrirent l'intention des Suédois, et firent sur eux un feu terrible pendant que le Prince de *Nassau*, sur lequel les Suédois avaient dirigé leur attaque, les repoussa si vigoureusement que *Gustave*, après deux tentatives inutiles, fut obligé de quitter la

baie de Beresof, et de se retirer dans le détroit de Wibourg, auprès de sa grande flotte. Les Russes s'avancèrent encore davantage dans la baie, et vinrent occuper précisément la place où les Suédois avaient eu auparavant leur principale station. Ils étaient tellement convaincus de la supériorité de leurs forces, et croyaient la destruction des deux flottes suédoises si certaine, qu'ils songeaient déjà, par compassion pour le Roi de Suède, à lui envoyer les articles d'une capitulation. On imagine aisément de quelle espèce pouvait être une capitulation offerte aux Suédois dans de pareilles circonstances.

Mais *Gustave* était décidé à périr plutôt que de souffrir une humiliation en accédant à des conditions honteuses. En écrivant à Stockholm, au mois de Mai de la même année, il avait assez annoncé ce qu'on devait attendre de son désespoir dans une extrémité pareille : « Plutôt périr sous les eaux, avec ma flotte et » mes soldats, que de fléchir jamais sous les » orgueilleuses volontés de mon ennemie ! » Dès l'entrée de la nuit, il disposa tout pour une vigoureuse sortie. Après minuit il se rendit à bord du vaisseau du Duc de *Sudermanie*, donna ses ordres pour le combat,

conjura tous les Chefs de faire les derniers efforts à son exemple, et prit congé de son frère à la vie et à la mort. De là il retourna aussi promptement qu'il put sur la flotte de côtoiement, qu'il voulait mener lui-même à la bataille.

C'était sur cette flotte de côtoiement qu'étaient dirigées pour le moment les principales vues des Russes. La grande flotte de guerre suédoise, enfermée dans le golfe de Wibourg, ayant le gros de l'armée ennemie devant-elle, de fortes batteries de terre sur les côtés, et un seul passage fort étroit à sa gauche entre deux petites îles, paraissait hors d'état de tenter une sortie. On fut étrangement surpris lorsqu'on la vit quitter sa position, et s'avancer malgré tant d'obstacles à la rencontre de l'ennemi. Deux brûlots, accompagnés d'un vaisseau de ligne et d'une frégate ouvraient la marche. L'amiral Russe les laissa passer. Par malheur le vent, au lieu de pousser l'un des brûlots sur les bâtimens Russes, le lança contre les deux navires suédois qui l'accompagnaient, et qui prirent feu en un instant. Le vaisseau de ligne enflammé demeura précisément dans la partie navigable du détroit : la violence du vent empêcha les

Suédois d'éviter les bancs de sable : cinq vaisseaux de ligne échouèrent et furent pris par les Russes ; trois frégates furent forcées à se rendre. Les Russes faisaient un feu terrible et un carnage tout aussi terrible, n'accordant aucun quartier au commencement de l'action. Le Duc *Charles* fut blessé à l'épaule d'un boulet de canon qui étendit mort à ses côtés le Lieutenant-Colonel *Schuldt d'Ascherode*. La mer était couverte aux environs de débris de vaisseaux et de cadavres à demi-brûlés. La Garde du Roi, les Uplandais et le régiment de la Reine, qui faisaient partie de la phalange de *Gustave*, furent presqu'entièrement détruits. Le Roi ne sauva sa vie que par une espèce de miracle. Son bâtiment, qui portait l'étendard royal, et dont les rameurs étaient revêtus de la livrée royale, s'avança si près du canon de l'ennemi qu'un des rameurs eut les deux bras emportés à côté du Roi, et que les Russes, refusant de croire que ce fût le bâtiment du Roi, ne virent qu'un stratagème par lequel on cherchait à leur donner le change. Aussitôt que l'avant-garde de la flotte de côtoiement fut arrivée en présence de la première ligne des Russes, *Gustave* retourna en arrière à bord de la

galère le Séraphin, pour faire avancer le reste de ses troupes. Il se trouvait toujours lui-même au plus fort du danger. La flotte de côtoiement des Russes poursuivit celle des Suédois sans pouvoir l'atteindre. Mais les Russes, qui voulaient opposer à chaque pas de nouveaux obstacles aux Suédois, et ne pas laisser échapper la moindre parcelle de leur flotte, avaient envoyé, plusieurs jours auparavant, quelques frégates pour occuper le passage de Pikepassi. Alors ces frégates attaquèrent les galères suédoises, et fondirent droit sur le Séraphin, où se trouvait le Roi. Il s'éleva alors un combat très-meurtrier. Quatre galères étaient déjà au pouvoir des Russes, et celles qui restaient étaient menacées du même sort quand le Grand-Amiral Russe donna un signal pour ordonner à toutes les frégates de se rassembler auprès de lui, afin de les envoyer avec ses meilleurs voiliers à la poursuite des Suédois et de leur faire livrer une seconde bataille. Les Suédois, en effet, avaient déjà commencé à se retirer vers l'île de Hoglande, et, comme si la fortune eût tout rassemblé ce jour-là contre eux pour achever de les détruire, le vent vint à changer pendant qu'ils opéraient leur

retraite, et les Russes atteignirent leur arrière-garde qui était arrêtée encore dans les bas-fonds de Hoglande. Les Suédois perdirent de nouveau deux vaisseaux, dont l'un était celui du Vice-Amiral; néanmoins ils continuèrent à manœuvrer avec tant de hardiesse et de succès, qu'ils réussirent, à la faveur de la nuit, à échapper aux Russes, et qu'ils atteignirent, le lendemain au point du jour, le port de Sweaborg. Le Roi lui-même, après avoir monté successivement pendant l'action deux galères dont l'une avait été brûlée et l'autre coulée à fond, était parvenu avec beaucoup de peine à se sauver sur un bateau; encore ce bateau était-il si endommagé que le Roi n'arriva que deux jours après la bataille à Suenskesund, où le bruit de sa mort avait déjà commencé à se répandre. Une partie de la flotte de côtoiement entra avec le Roi à Suenskesund. Le reste fut forcé par la tempête d'aller relâcher à Louisa et à Kongshamn.

Ce fut ainsi que les Suédois parvinrent à sortir de la baie de Wibourg. Cette sortie leur coûta sept vaisseaux de lignes et trois frégates de leur grande flotte, trente et un vaisseaux de leur flotte de côtoiement et environ

environ sept mille hommes. Ce fut un coup de désespoir que les circonstances rendaient nécessaire. Les Suédois se rachetèrent d'une destruction totale par une sanglante défaite, et ils ne se trompent guère quand ils considèrent cette défaite comme une victoire à laquelle ils doivent leur salut.

Mais quel avenir s'ouvrait aux yeux du Roi! Ses flottes, avec lesquelles il aurait voulu ébranler la Russie jusque dans ses fondemens, se trouvaient maintenant si affaiblies et dans un état si déplorable que si les Russes fussent venus attaquer et battre encore une fois sa flotte de côtoiement, rien ne pouvait plus les arrêter jusqu'aux portes de Stockholm. La Suède, sans armes, sans vaisseaux, était ouverte de toutes parts à l'ennemi. Les ennemis secrets du Roi se soulevaient contre lui dans l'intervalle avec une nouvelle fureur. *Gustave*, s'il survivait à de pareils désastres, voyait s'évanouir à la fois le fruit de tant de travaux, de tant de soins, de tant de dangers auxquels il s'était exposé pour son peuple, puisqu'il fallait plier désormais sous les conditions d'un vainqueur irrité. A Stockholm, on regardait déjà les affaires comme si désespérées, qu'au lieu de songer

à se défendre à l'arrivée de l'ennemi, on ne s'occupait plus qu'à mettre la Banque et les autres effets précieux en sûreté. On était effectivement dans le cas de craindre que les Russes ne tentassent un débarquement en Finlande, ou même en Suède; mais le Prince de *Nassau* avait conçu un projet encore plus audacieux que celui-là.

Il y avait 28 ans, le 9 Juillet 1790, que *Catherine II* était montée sur le trône de Russie. Le Prince de *Nassau* ne crut pas pouvoir célébrer cet anniversaire d'une manière plus brillante qu'en livrant ce jour-là aux Suédois une bataille plus terrible encore que celle de Pultava, qui anéantît à jamais la puissance Suédoise, et qui mît entre les mains de l'Impératrice le plus odieux et le plus redoutable des ennemis de la Russie. Le Prince, dans cette espérance, avait tout disposé sur son bâtiment pour y recevoir le Roi. La chambre même où devait loger le prisonnier était déjà préparée, tant on regardait comme assurée la perte de *Gustave*, ou, comme on l'appelait à Pétersbourg, la petite pièce du roman guerrier de *Charles XII*.

De son côté, *Gustave*, qui ne connaissait que trop bien sa situation, avait tout fait

pour en diminuer l'horreur. Il rappela, en toute diligence, auprès de lui la flotte de côtoiement commandée par le Lieutenant Colonel *Cronstaedt*, avec tous les autres bâtimens échappés à la bataille du 3 Juillet. On ne vit jamais rien d'égal à la sérénité, au sang-froid, à la présence d'esprit qu'il montra dans cette circonstance. Son exemple agit si efficacement sur l'esprit de ses Soldats, que l'armée entière, malgré le terrible échec qu'elle venait d'essuyer, ne soupirait qu'après le moment de revoir l'ennemi.

Dans cette baie garnie de rochers que l'on nomme Suenskesund, on trouve, du côté de Frédericshamn, un amas de petites îles, et, du côté de Louisa, le port d'Aspoe, qui s'ouvre en dehors de la baie. Le Prince de *Nassau* avait formé le plan de diriger son attaque, non sur la baie de Suenskesund, dont on est maître dès qu'on a occupé le passage d'Aspoe, mais uniquement sur cette dernière place. Il ne se donna pas la peine d'attendre le renfort de chaloupes canonnières qui devait lui arriver ; il n'y avait que quelques instans que les Suédois étaient parvenus à rassembler leur flotte dispersée : la sienne était d'ailleurs composée de 230 bâti-

mens, et par conséquent supérieure en force à celle des Suédois, qui n'en avaient que 190. Le succès de la bataille ne paraissait pas douteux.

Le 9 Juillet, vers les dix heures du matin, le Prince de *Nassau* entra dans la baie de Suenskesund, et s'avança au devant de la flotte suédoise. Il fut fort surpris, s'attendant à trouver l'ennemi dans un découragement absolu, de le trouver, au contraire, sur le meilleur pied de défense, et prêt à engager le combat. La petite escadre était déjà rangée en bataille, et le Roi, qui la commandait, fondit au premier instant sur les Russes. Ce fut ainsi que l'action s'engagea.

Les Russes continuaient à aller en avant, malgré le feu opiniâtre de l'ennemi. Un vent assez fort avec lequel le Prince avait commencé l'attaque le poussa précisément contre la flotte suédoise. Les bordées d'artillerie se succèdent dès lors coup sur coup, et la bataille s'engage de part et d'autre avec la dernière fureur. Le Prince, qui voyait l'action tourner insensiblement au désavantage des Russes, veut tirer parti de la supériorité du nombre de ses vaisseaux, et fait avancer peu à peu toute sa flotte. Mais

ce grand nombre de bâtimens entassés dans un espace aussi resserré met les Russes dans l'impossibilité de manœuvrer. *Gustave* aperçoit cette faute, fait placer sur le devant ses grands vaisseaux, qui tirèrent avec leurs plus gros canons sur les ennemis, qui se trouvaient pressés les uns contre les autres sans pouvoir remuer. Au même moment le vent avec lequel le Prince avait mis à la voile se change en un ouragan furieux qui ôte aux Russes toute possibilité de retraite. Alors *Gustave*, à la tête de ses vaisseaux légers, court charger les Russes en flanc. Ceux-ci avaient déjà perdu plusieurs navires. Leurs petits bâtimens se retirèrent dans un désordre extrême; les plus grands répondirent aux Suédois par un feu qui ne discontinua pas jusqu'à la nuit. Alors ils essayèrent de mettre à la voile : mais le vent les repoussa avec fureur. Un grand nombre allèrent échouer; plusieurs furent encore plus horriblement maltraités, et après avoir été renversés sens dessus dessous, devinrent le jouet des vagues.

La nuit était déjà devenue si obscure qu'il était impossible de rien distinguer. Le feu cessa enfin de part et d'autre. Mais à peine

le jour eut commencé à poindre que l'action recommença et continua avec un égal acharnement des deux côtés, jusque vers dix heures du matin, que la victoire se décida de la manière la plus complète en faveur du Roi de Suède. Le Prince de *Nassau* eut son bâtiment percé de coups, et parvint à grand peine à se sauver avec un petit bateau dans un des îlots de Suenskesund, d'où il gagna comme il put la partie de la Terre-Ferme, appartenant aux Russes. Toute l'escadre russe voulut essayer de fuir, mais en vain; le vent la repoussait constamment vers les Suédois; d'ailleurs le désordre était au comble parmi les Russes. *Gustave* réussit à détruire leur flotte, comme ils avaient résolu de détruire la sienne. La bataille de Suenskesund fut la seule affaire décisive de toute la guerre. Les Suédois prirent 55 vaisseaux, au nombre desquels était le naviro de l'Amiral avec toute la Chancellerie. On trouva sur le même bâtiment un ordre au Prince de *Nassau* « de ne pas laisser échapper » un seul vaisseau suédois, de mettre à la » voile d'abord après avoir gagné la bataille » d'Abo, de soumettre la Finlande et d'en» voyer une partie de la flotte directement

» contre Stockholm. » — Les Suédois enlevèrent, en outre, 643 canons, un grand nombre de mortiers, d'obusiers, d'enseignes, d'étendards, et le grand pavillon Impérial avec l'Aigle qui tient quatre mers entre ses serres, pavillon qu'on ne déploie qu'en présence de l'Impératrice ou dans les victoires très-éclatantes, comme l'était celle de Tchesmé. Les Suédois firent prisonniers pendant l'action 110 Officiers et plus de 2000 Soldats. Des milliers de Russes retirés sur les écueils et sur les petites îles qui garnissent le détroit y furent trouvés les uns après les autres. On apprit par le rapport des prisonniers que le Prince de *Nassau* se trouvait lui-même grièvement blessé sur une de ces petites îles. Le Roi donna ordre à l'instant qu'on eût pour lui tous les soins imaginables, et qu'on lui rendît de sa part la liberté. On trouva sur un autre île 3000 Soldats et 40 Officiers, qui avaient espéré s'y mettre à l'abri. A en croire des rapports dignes de foi, on tua aux Russes 5800 hommes dans la bataille, et on leur fit 6358 prisonniers outre 2500 blessés qui furent obligés d'occuper les hôpitaux. Les Russes perdirent donc en totalité 14658 hommes de leur armée,

le noyau de leurs troupes nationales. Jamais les Russes depuis la bataille de Narva n'avaient perdu de bataille plus décisive contre les Suédois ; jamais Roi, sans en excepter *Fréderic-le-Grand,* ne se tira d'une situation désespérée avec une bravoure plus héroïque que *Gustave III* à la journée de Suenskesund.

Rien n'égale la consternation avec laquelle on reçut à Pétersbourg la nouvelle de cette défaite. La ville entière, plongée dans l'allégresse, était occupée à célébrer la victoire du 3 Juillet, lorsqu'on entendit tout d'un coup retentir cette désastreuse nouvelle : « Le Prince de *Nassau* est en déroute ; la » flotte de côtoiement est détruite ! » Une morne stupeur glaça tous les esprits. A Stockholm, au contraire, on passa soudain du comble de la tristesse à la joie la plus immodérée. Cette dernière circonstance mit le comble à l'enthousiasme des Suédois pour ce Roi qu'aucun revers ne pouvait abattre, et qui se montrait supérieur à la crainte et au danger. Tout ce qu'il y avait d'hommes en état de porter les armes accouraient en foule et se disputaient la gloire de combattre à côté de leur Roi pour l'honneur de la Suède.

Pendant ces deux combats navals, les armées de terre n'étaient pas tout-à-fait dans l'inaction. On s'était livré, dans l'intervalle plusieurs combats sur les frontières; mais de ces combats qui ne décident rien. Le Général *Meierfeld* était le seul qui eût remporté quelques avantages réels sur l'ennemi; il avait battu près de Kimmengard un détachement de l'armée russe, et lui avait enlevé plusieurs passages importans. Quelque temps auparavant, quand le Roi était encore devant Fredericshamn avec sa flotte, les progrès de *Meierfeld* auraient livré la place aux Suédois; mais les revers que *Gustave* essuya depuis firent évanouir un plan hardi, à la vérité, mais d'une exécution peu difficile. Les deux peuples, par deux assauts consécutifs, venaient de mesurer leurs forces. La Russie qui, depuis plus d'un siècle, n'avait jamais eu à essuyer d'échecs ni si rudes, ni si soutenus, reconnut avec quel ennemi elle avait affaire, et comprit que le Roi de Suède était un homme qu'on ne pouvait ni espérer d'humilier ni de soumettre. Par un concours extraordinaire de circonstances, cette guerre, conduite avec tant d'acharnement des deux parts, se termina

subitement par une paix et un traité d'alliance, et la confiance la plus étroite unit dès ce moment les deux Cours.

Gustave, lorsqu'il entama sa troisième campagne, s'était flatté que l'Angleterre et la Prusse, qui, depuis long-temps étaient préparées à la guerre, étaient enfin au moment de se montrer; que les Prussiens allaient pénétrer en Livonie, que l'Angleterre allait envoyer une escadre dans la mer Baltique, et que rien ne lui serait plus facile à lui-même que d'aller depuis la Finlande attaquer Pétersbourg par mer et par terre. Il y avait effectivement une armée prussienne fort redoutable cantonnée à Tilsit, mais elle n'avançait pas. Une flotte anglaise était prête à mettre à la voile dans le port de Portsmouth, mais elle demeurait encore à l'ancre. Cependant il avait soutenu à lui seul les efforts de la puissance russe, et avait presqu'épuisé ses propres forces à combattre entre les écueils de la Finlande. La perte que sa flotte de guerre avait essuyée en se retirant de la baie de Wibourg ne pouvait être réparée qu'en plusieurs années. La victoire, aussi décisive que brillante, qu'il avait remportée quelques jours après sur la flotte de côtoiement de

l'ennemi, garantissait, il est vrai, ses côtes d'une descente qui paraissait prochaine et inévitable ; mais quelqu'importante que fût cette victoire, les Russes demeuraient encore supérieurs à leurs ennemis, tant que leur grande flotte n'était point détruite. Non-seulement les Russes continuèrent à être les maîtres de la mer Baltique, mais dans le même temps une partie de leur flotte trouva moyen de passer dans la mer Méditerranée pour y aller attaquer les Turcs. Ainsi la diversion de la Suède devenait inutile à la Porte, et il eût été difficile d'obtenir plus long-temps des subsides de la Turquie ; or, sans subsides, un Etat aussi pauvre que la Suède était dans l'impossibilité de soutenir plus long-temps la guerre. Le secours des autres Puissances était fort incertain. Les Anglais, qui n'avaient d'autre but que d'empêcher que la guerre du Nord ne s'étendît davantage, se montraient fort peu disposés à faire autre chose et à se déclarer contre la Russie en faveur des Suédois. D'ailleurs, ils étaient alors en mésintelligence avec l'Espagne, et obligés par conséquent de tenir leurs forces rassemblées en cas de guerre. La Prusse était occupée à négocier avec l'Au-

triche au congrès de Reichenbach; mais, à en juger par les prétentions de la Prusse et par l'état des choses, une nouvelle rupture ne pouvait manquer d'avoir lieu entre les deux Puissances. La Russie travaillait de son côté à conclure un traité de paix particulier avec la Porte, et sous des conditions si modérées que tout le monde était persuadé que la Porte les accepterait.

Ainsi *Gustave*, qui avait soutenu pendant trois ans le fardeau d'une guerre contre la Russie, avait désormais à craindre d'avoir à lutter seul contre les efforts de cette redoutable Puissance, lors même qu'une armée prussienne ferait depuis la Prusse orientale quelque tentative contre la Livonie, ce qui n'était guère à présumer dans un moment où la Prusse avait une guerre à soutenir contre l'Autriche, où la Russie concluait une paix particulière avec la Porte, et où la Pologne, dont on avait besoin, changeait tellement de dispositions qu'il n'était plus possible de compter sur cette Puissance. D'ailleurs, *Gustave* avait eu occasion d'assouvir sa soif pour la gloire militaire; la brillante victoire de Suenskesund le mettait au rang des plus grands Capitaines de son siècle, et il pou-

vait difficilement se flatter de terminer la guerre d'une manière plus glorieuse que par la bataille qu'il venait de gagner.

Telle était la position où se trouvait le Roi de Suède à la fin de Juillet 1790 : il devait souhaiter la paix avec la Russie s'il ne voulait, par une audace inconsidérée, s'exposer à courir de nouveaux hasards, et peut-être à perdre le fruit de sa victoire : les circonstances le servirent au gré de ses désirs.

Au nombre des prisonniers faits à la bataille de Suenskesund, se trouvait un secrétaire du cabinet impérial. Les Russes, après avoir achevé de détruire la marine suédoise, comme personne ne doutait qu'ils n'en vinssent à bout, et avoir effectué une descente sur les côtes de Suède, devaient se servir de ce Secrétaire pour faire des proclamations adressées au peuple et des manifestes contre le Roi. On s'était flatté de réduire ce Monarque à faire des excuses humiliantes et de le forcer à rétablir l'ancienne Constitution de son royaume.

Gustave rendit la liberté au Secrétaire, et le renvoya à Pétersbourg avec un écrit dans lequel il proposait l'échange des prisonniers, et laissait apercevoir, par des expressions

conciliatoires, qu'il n'était pas éloigné de songer à la paix.

A Pétersbourg on saisit avec plaisir ces apparences amicales : on venait d'y recevoir des nouvelles importantes que *Gustave* ignorait encore. Deux courriers de Vienne étaient arrivés coup sur coup, et avaient annoncé qu'une paix particulière allait incessamment avoir lieu entre l'Autriche et la Prusse, et que l'Autriche était résolue à accéder à toutes les propositions de cette dernière Puissance. On savait, en outre, que les négociations du Prince *Potemkin* avec les Turcs avaient été rompues de nouveau. Il n'y avait donc pas lieu de douter que la guerre contre la Porte seule ne dût se prolonger encore, et il était vraisemblable que l'on s'attirerait aussi une autre guerre avec la Prusse, en refusant de se soumettre à tout ce qu'elle pourrait exiger. Ainsi *Catherine* avait autant de raison que *Gustave* de désirer la paix. Elle dépêcha, dans ce but, auprès de lui un Général chargé de lettres de créance. Le Roi eut une demi-heure d'entretien avec cet envoyé.

Bientôt après cette entrevue s'ouvrirent des négociations de paix : on s'assembla sous une grande tente dans la plaine de Werelæ,

sur le Kimmen, entre les avant-postes des deux armées. Les Plénipotentiaires étaient le Lieutenant-général russe *Igelstræm*, et le Major-général suédois *Armfeld*. L'Impératrice avait ordonné de hâter la conclusion de la paix par des propositions aussi avantageuses que possible. Le Roi, qui jugeait de ces propositions d'après ce qu'il connaissait alors de sa propre situation, les trouva raisonnables et crut pouvoir les accepter. Il avait d'autant plus de raison pour désirer une paix prompte, qu'ayant fait exposer sa situation à l'Angleterre et à la Prusse, après la malheureuse affaire du 3 Juillet, il n'avait point encore reçu de réponse favorable de ces deux Cours.

La Russie, de son côté, était impatiente d'en venir à un accommodement avec le Roi de Suède, parce qu'elle savait que l'Angleterre et la Prusse étaient alors en état de donner du secours à ce Prince, peut-être même disposées à le faire. Ainsi se conclut un traité de paix entre la Russie et la Suède, dès le 14 Août 1790. Nous en rapporterons les principaux articles.

I. Tout ce qui concerne les possessions des deux peuples demeurera absolument sur

le même pied qu'avant le commencement de la guerre.

II. Le Roi de Suède aura la liberté d'acheter toutes les années pour la somme de cinquante mille roubles de grains, dans les ports du golfe de Finlande et de la mer Baltique, le tout sans payer aucun droit, excepté dans les années de disette, lorsque l'Impératrice, pour des raisons capitales, aura défendu à toutes les nations l'exportation des grains hors de ses Etats.

III. La détermination des frontières des deux nations en Finlande, aussi bien que les autres points concernant les relations qui doivent unir dorénavant les deux Puissances, seront incessamment réglés à l'amiable.

Il ne fut pas question de la Porte dans le traité.

Ainsi ce termina cette guerre de trois ans, dont l'origine, les circonstances et l'issue ont fait une des guerres les plus mémorables dont l'histoire de ce siècle fasse mention (1). Les combats s'y succèdent coup sur coup; les victoires les plus éclatantes y sont suivies des plus sanglantes défaites; les

(1) *Geschichte des letzern Scwedis'che russischen Krieges*, von G. C. *Hoeft Francf* 1792. 8. 284, v.°

capitales

capitales mêmes des deux Etats y sont tour à tour menacées, et après tant de combats, tout rentre dans le même état qu'auparavant. Si cette guerre n'aboutit, comme tant d'autres, qu'à faire verser du sang et à désoler les peuples, on ne peut disconvenir qu'un Prince qui sut, avec aussi peu de moyens que *Gustave III*, résister à toutes les forces d'une Puissance aussi formidable que la Russie, ne mérite un nom parmi les grands Rois et les grands Capitaines; mais si l'on réfléchit aux revers qu'il eut à essuyer, aux difficultés presqu'insurmontables qu'il eut à vaincre, aux obstacles qu'il rencontra dans la jalousie et dans l'esprit remuant de ses sujets, et dans la mauvaise volonté de ses alliés, on comprendra encore mieux ce que ses succès ont de surprenant, et ce que son royaume lui doit de reconnaissance.

LIVRE VI.

Réflexions sur la paix de Werelæ. — Projets de Gustave à l'égard de la France. — Il fait un voyage à Spa. — Ligue entre la Russie et la Suède. — Diète à Gaefle du 23 Janvier au 24 Février 1792. — Assassinat de Gustave. — Caractère de ce Prince.

GUSTAVE fit la paix comme il avait fait la guerre, subitement et sans la participation de personne. La Porte, la Prusse et l'Angleterre furent surprises de la manière la plus désagréable à cette nouvelle, tant elles avaient compté sur la valeur de *Gustave* et sur sa haine contre la Russie. C'était en effet la Prusse et l'Angleterre qui, en écartant les Danois par leurs menaces, et en les empêchant d'inquiéter davantage la Suède, avaient tiré *Gustave* d'un péril auquel il est probable qu'il eût fini par succomber : aussi son procédé fut-il taxé d'infidélité et d'inconstance. Cependant *Gustave* n'avait-il pas fait tout ce qu'on était en droit d'attendre du plus intrépide allié ? Si après avoir soutenu

seul, dans le cours de trois campagnes, les efforts supérieurs de la Russie, il eût fini (et le terme n'en était pas éloigné) par succomber sous le poids même de ses victoires, que lui eût-il servi d'avoir été sauvé au commencement de la guerre par l'intervention momentanée de ses alliés, pour être obligé, dans la suite, sans but, sans secours, et par conséquent contre un ennemi supérieur en force, de combattre à outrance, en chevalier fanatique, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il aurait pu faire des conquêtes si l'Angleterre et la Prusse eussent soutenu par leurs armes, dès la seconde campagne, les promesses de leurs cabinets. Mais maintenant que les Russes se fortifiaient tous les jours davantage contre lui dans la Finlande, qu'ils lui livraient bataille sur bataille, afin de l'épuiser par des victoires autant que par des défaites; que pendant trois campagnes consécutives il avait été seul à combattre pour sa propre cause, et qu'il ignorait encore si ces secours effectifs, si long-temps attendus, arriveraient jamais, ne fit-il pas ce que tout autre Monarque, dans les mêmes circonstances, aurait fait à sa place pour terminer une lutte trop inégale, de manière

à assurer et l'honneur et l'indépendance de sa couronne ? Il avait fait pour ses alliés les Turcs tout ce que ceux-ci étaient en droit d'en attendre. Il avait attiré contre lui, sur les bords du golfe de Finlande, une partie considérable des forces de terre de la Russie, qui étaient auparavant dirigées contre les Turcs. Par la bataille de Hoglande, il avait forcé la flotte de guerre russe de l'Amiral *Greigh*, qui devait aller attaquer la Turquie, à regagner le port de Cronstadt. Que *Gustave*, après tant de défaites et de victoires si chèrement achetées, se dévouât pour elle au danger d'une ruine inévitable, c'est ce que la Turquie ne pouvait pas exiger : or, encore une seule bataille décisive perdue, c'en était fait des Suédois. Des raisons aussi puissantes devaient complètement justifier *Gustave* aux yeux de ses alliés, si ceux-ci se fussent donné la peine d'entrer dans la situation de la Suède. C'est à la paix de Werelae que ce Royaume doit, selon toute apparence, son indépendance politique et son salut.

Au reste, les Russes et les Suédois apprirent avec une égale satisfaction la nouvelle de la paix qui venait de se conclure. A Pétersbourg même tout retentissait des louanges

de *Gustave*. Ce fut le 19 Août, jour de l'anniversaire de la fameuse révolution de Suède, que ce Prince ratifia le traité de paix avec la Russie. Le 27, il quitta la Finlande pour s'en retourner à Haga, et fit, trois jours après, son entrée à Stockholm à cheval. Il est impossible de donner une idée des transports d'allégresse du peuple de Stockholm lorsqu'il revit son Roi, ce Roi si chéri, échappé à tant de périls, à tant de combats, rentrer victorieux au sein de sa capitale. Mais *Gustave*, au milieu de tant de témoignages d'amour, se déroba à l'empressement de son peuple pour aller au Temple, rendre grâces à genoux au Dieu qui avait protégé ses armes. Il se rendit de là à l'Hôtel-de-ville, suivi d'un cortège composé de cinquante personnes choisies parmi les citoyens les plus âgés, et témoigna à la bourgeoisie entière combien il était touché de la fidélité inviolable qu'elle n'avait cessé de lui témoigner au milieu des circonstances critiques et désespérées dans lesquelles il s'était trouvé. Il donna un magnifique festin à la bourgeoisie, dans la salle de l'Opéra, et y assista en personne avec le Prince héréditaire. Il donna ensuite le dessin d'un obélisque qui devait

être élevé devant le palais royal, pour attester à la fois aux âges à venir le dévouement des citoyens et la reconnaissance du Monarque.

Gustave avait appris à connaître, par l'expérience de trois campagnes consécutives, quelles étaient les parties du système militaire qui méritaient de recevoir plus d'extension que les autres, quelles étaient celles au contraire auxquelles on devait donner moins d'importance. On travaillait déjà dans tous les ports du Royaume à appareiller des vaisseaux qui, depuis deux ans, n'avaient pu servir au commerce. La flotte de côtoiement fut partagée en deux détachemens, dont l'un devait demeurer naturellement à Stockholm et l'autre à Sweaborg, en Finlande. La cavalerie pesante, si dispendieuse en temps de paix, et dont il est si difficile de faire usage dans les guerres du Nord, fut convertie en corps d'infanterie, ou fondue parmi les dragons. Les officiers de l'armée de Finlande qui avaient été condamnés à mort par le tribunal militaire reçurent presque tous leur grâce. *Gustave*, qui se trouvait maintenant maître de l'autorité souveraine et libre d'administrer l'Etat sans consulter personne, était à portée de travailler au bien de son peuple

d'une manière plus efficace que précédemment. Son génie embrassait tout, et, à juger par ses intentions si peu équivoques de faire le bonheur de son peuple, tout présageait à la Suède des jours heureux.

Cependant, soit qu'il commençât déjà à reconnaître ses talens vraiment héroïques, soit que le fantôme de la gloire eût un attrait invincible pour lui, soit que son génie remuant, trop à l'étroit dans des circonstances communes, sentît impérieusement le besoin d'un nouveau théâtre où il pût se déployer plus à son aise, cette paix qui avait coûté tant de difficulté à obtenir, et dont on jouissait à peine; cette paix si nécessaire à la Suède, sembla bientôt prête à disparaître devant les nouvelles entreprises guerrières de *Gustave*.

Tandis que la plupart des autres Puissances de l'Europe étaient en guerre les unes avec les autres, la France était en proie dans son intérieur à la plus étonnante révolution dont il soit fait mention dans l'histoire. Il serait superflu d'en rapporter ici les circonstances et d'entrer dans le détail d'événemens que chacun de nous a encore aujourd'hui sous les yeux. Il serait également déplacé de se permettre ici des réflexions étrangères à notre

but, qui n'est que d'apprendre à nos lecteurs la part que prit le Roi de Suède aux premiers événemens de la révolution française. *Gustave,* qui avait été de tout temps étroitement uni avec la cour de Versailles, et qui conservait une amitié personnelle pour les Princes français, crut qu'il était de son devoir de délivrer *Louis XVI* de sa détention à Paris, et de le réintégrer les armes à la main dans l'autorité souveraine dont il jouissait précédemment.

En conséquence il se rendit à la fin de Mai 1791, à Aix-la-Chapelle, sous le prétexte d'achever de guérir, par les eaux de Spa, les blessures qu'il avait rapportées de la guerre de Finlande; mais son vrai but était de se rapprocher des frontières de la France, pour se mettre à portée d'organiser une contre-révolution dont il était alors occupé. Il se concerta d'abord à ce sujet à Ludwigslust, château appartenant au Duc de Meklenbourg, avec *Caprara,* le Nonce du Pape, qui s'y était rencontré dans le même dessein, et en alla conférer ensuite à Brunswick, avec *Charles,* le Prince régnant, qui ne s'attendait guère alors à devoir mettre bientôt lui-même en exécution le

projet que *Gustave* méditait. L'Ambassadeur du Roi de Suède à Paris, et d'autres émissaires secrets étaient aussi dans la confidence, et se montraient plus empressés à seconder les vues du Roi. Il est à croire que *Gustave*, animé par son ardeur naturelle pour la gloire, et par les succès qu'il venait de remporter, se préparait à porter quelque grand coup; et quoiqu'il ne fût alors soutenu par personne, qu'il n'eût à ses ordres qu'une troupe d'émigrés français, avec le régiment royal suédois, et quelques faibles renforts qu'il pouvait tirer de son royaume, il allait entrer en France à main armée, marcher sur Paris, et ramener à Versailles avec lui le Roi et la Noblesse dans toute leur pompe, quand l'arrestation de *Louis XVI* à Varennes fit échouer tout d'un coup un plan qu'on ne pouvait exécuter sans la présence du Roi de France: il fallut en remettre l'exécution à un autre temps.

Pour faire réussir le grand projet auquel sa gloire était désormais intéressée, *Gustave* comprit que son premier soin devait être d'assurer, par tous les moyens possibles, la tranquillité de son royaume. Après une guerre de trois ans à peine terminée, il

n'eût pas été prudent de hasarder une entreprise aussi hardie que la sienne, sans avoir convoqué préalablement la Diète, pour lui exposer l'état de délabrement où étaient les finances, et en recevoir le consentement dont il avait besoin pour l'expédition qu'il allait entreprendre : or, dans une conjoncture pareille, dans un temps où l'esprit de liberté échauffait toutes les têtes, c'était une démarche fort hasardeuse que d'assembler les Etats d'un peuple gouverné pendant plus d'un demi-siècle en République, et *Gustave* voulait se mettre auparavant en état de n'avoir rien à craindre de personne.

Gustave comprit sans peine que le plus sûr moyen d'affermir sa puissance au-dedans, et de s'assurer au-dehors une influence redoutable, était de s'allier étroitement avec la Russie. Il est vrai que ces deux Nations venaient de se faire la guerre l'une à l'autre avec un acharnement sans exemple ; mais on se rappelle aussi fort bien que deux autres Souverains, long-temps ennemis mortels, *Charles XII* et *Pierre I*, s'unirent à la fin par une ligue qui devait changer la face de l'Europe, et que cette ligue était prête à se conclure au moment où *Charles* mourut.

Gustave III et *Catherine II* réalisèrent alors ce dont leurs prédécesseurs n'avaient fait que concevoir le projet. La condescendance obligeante de *Catherine* alla si loin, que l'alliance se traita et se conclut à Stockholm. Les Plénipotentiaires qu'on députa de part et d'autre témoignaient assez par eux-mêmes l'importance qu'on mèttait à cette démarche; c'était le Comte de *Stakelberg* et le Général de *Pahlen*. L'alliance fut signée le 19 Octobre 1791; en voici les articles principaux, autant du moins qu'on peut les reconnaître.

I. Les deux Puissances se garantissent mutuellement leurs droits et leurs possessions respectives.

II. Elles doivent se secourir réciproquement en cas d'attaque, la Suède avec huit mille hommes de pied, deux mille chevaux, six vaisseaux de ligne et deux frégates : la Russie, avec douze mille hommes de pied, quatre mille chevaux, neuf vaisseaux de ligne et trois frégates. Dans le cas où un pareil secours ne serait pas suffisant pour défendre la Puissance attaquée, le contingent de l'autre Puissance pourra être augmenté si les circonstances le permettent, d'après une convention préliminaire. Le contingent de

la Suède ne doit jamais être employé à servir contre l'Orient.

III. Aussitôt après la ratification de l'alliance, il sera établi un traité de commerce entre les deux Etats.

IV. Au printemps de l'année 1792, la démarcation des limites en Finlande sera réglée par des Commissaires.

V. La présente alliance doit subsister huit ans et six mois : avant la fin de ce terme il s'ouvrira une négociation pour prolonger l'alliance : la Russie paiera dans l'intervalle des subsides à la Suède.

Après une pareille mesure, *Gustave* pouvait convoquer la Diète avec bien plus de sûreté qu'auparavant. Deux raisons également puissantes l'engageaient à presser l'ouverture de la Diète ; l'une était de réparer les finances épuisées, l'autre était de s'unir étroitement avec les trois Ordres inférieurs de l'Etat, pour s'en faire un appui contre les projets de la Noblesse. Il savait qu'une bonne partie de ce corps avait formé le dessein de renoncer à la plupart de ses priviléges, et de créer une nouvelle Constitution sur le modèle de celle du peuple français, dans laquelle la puissance royale serait considérablement ré-

duite. Les bourgeois qui se ressentaient encore si cruellement des suites de la dernière guerre offensive contre la Russie, commençaient aussi à pencher vers les idées nouvelles.

Gustave, instruit par l'exemple de ce qui venait de se passer à Paris, se garda bien d'assembler les Etats dans la capitale, où les représentans de la Nation se sentant appuyés par une bourgeoisie nombreuse et armée auraient pu concevoir une hardiesse dangereuse; il les fit assembler à Gaefle en Guestricie, ville située sur le golfe de Bothnie, au fond d'une baie. Cette ville avait alors pour garnison deux régimens des gardes, sur le dévouement desquels *Gustave* avait tout lieu de compter.

Cette Diète, la cinquième depuis l'avénement de *Gustave* au trône, s'ouvrit le 23 Janvier 1792. Le discours que le Roi prononça, selon l'usage, à l'ouverture, contenait un tableau succinct de tous les événemens arrivés sous son règne. « Vingt et un ans, » dit-il, se sont presqu'écoulés depuis le jour » où je vous vis pour la première fois assem» blés autour de mon trône. A cette époque » le Royaume était ébranlé jusque dans ses » fondemens; son indépendance était me-

» nacée ; cette haute estime où nos an-
» cêtres avaient élevé, au prix de tant de
» sang, la nation suédoise, avait disparu ;
» on se rappelle le triste état de notre armée ;
» la flotte de ligne n'existait que sur le pa-
» pier ; la petite flotte n'était encore que
» projetée, et l'on commençait à peine à la
» construire ; la banque était sans numéraire ;
» le Royaume, déchiré par des factions étran-
» gères, était sacrifié à l'ambition de quel-
» ques Grands ; plus de sûreté personnelle ;
» l'Etat entier touchait au moment de sa
» dissolution.

» La Providence éternelle prévint de si
» affreux malheurs ; quatorze années de
» calme (1) succédèrent à l'orage. L'étroite
» union et la confiance vinrent soulager mes
» efforts, secourir l'inexpérience de ma jeu-
» nesse, et soutenir le zèle ardent avec le-
» quel je travaillais à relever ma patrie.
» L'ordre fut rétabli dans les finances et
» dans la banque ; le système militaire fut
» refondu sur de nouveaux principes ; nos
» troupes furent exercées ; on construisit

(1) De 1772 à 1786, où se forma pour la première fois une opposition formelle à la Diète. Mais déjà, en 1779, les Etats firent éprouver au Roi quelque contradiction.

» des flottes ; le commerce fleurit à l'ombre
» du pavillon suédois ; et quiconque, jetant
» les yeux sur le passé, songeait à ce que
» la Suède avait été peu d'années aupara-
» vant, concevait à peine comment de si
» prodigieux changemens avaient pu s'opé-
» rer en si peu d'années. Oui, permettez-
» moi de vous l'avouer, j'arrête ma pensée
» avec une secrète satisfaction et avec une
» sorte d'orgueil sur ces heureuses années
» du commencement de mon règne, sur ce
» temps où les esprits n'étaient point encore
» divisés, et où l'on pouvait croire que le
» contentement général était le garant d'une
» longue prospérité.

» D'autres temps ont suivi; on eût dit que,
» las de notre félicité, nous nous obstinas-
» sions à la repousser loin de nous. Les
» orages commencèrent, l'esprit de dis-
» corde se releva, la guerre ralluma ses
» feux; tout annonçait le danger le plus
» éminent.

» Je savais bien à quel péril j'allais m'ex-
» poser; mais je me reposai sur les sentimens
» généreux de la Nation, et j'ai reconnu
» depuis que je ne m'étais pas trompé : j'as-
» semblai la Diète.

» L'objet de la délibération était d'une » bien grande conséquence ; mais l'Etat de» mandait un secours pressant. Vous l'ac» cordâtes, ce secours ; nos guerriers se sont » montrés dignes de porter le nom Suédois. » Nous avons défendu la Finlande, et une » paix honorable et sûre a été conclue sans » autre médiation que celle de l'estime réci» proque de deux nations qui avaient mesuré » l'une contre l'autre leur valeur et leurs » forces. Cette paix a été raffermie encore » depuis par une nouvelle alliance.

» Quant à ce qui me regarde, si j'ai con» tribué en quelque manière à nos succès, » je fais consister ici mon seul mérite à » n'avoir jamais désespéré de la patrie ; à » avoir constamment reconnu l'énergie de » ma nation, et à être demeuré convaincu » que le peuple suédois n'abandonna jamais » son Roi aussitôt qu'il le vit marcher à » sa tête.

» Maintenant il nous reste encore à traiter » une affaire d'une aussi haute importance, » le rétablissement des finances, que la » guerre a ruinées. C'est dans ce but que je » vous ai convoqués, dans un moment où » l'esprit de vertige a gagné presque par-

tout

» tout, et où il est sans doute peu de Rois
» qui osassent, comme moi, s'exposer aux
» dangers d'une assemblée populaire ; mais
» je n'ai aucune appréhension sur les suites
» de cette mesure ; j'espère tout de votre
» dévouement pour moi, et de la sincérité
» avec laquelle je vais vous exposer les objets
» sur lesquels vous êtes appelés à délibérer. »

Ces objets étaient les frais de la guerre qu'on venait de terminer, et les dettes de l'Etat.

La Diète de 1789 n'avait proprement accordé que l'argent destiné pour les deux premières campagnes ; ces subsides continuaient encore à se payer, il est vrai, mais il s'en fallait beaucoup qu'ils couvrissent les frais de la dernière campagne, la plus active et par conséquent la plus dispendieuse des trois. La navigation, perpétuellement inquiétée par les Russes, alors maîtres de la mer Baltique, augmentait encore la cherté de cette multitude d'objets de consommation que les Suédois sont obligés de tirer de l'étranger, et faisait pencher depuis long-temps la balance du commerce au désavantage de la Suède. De grosses sommes de numéraire avaient passé chez l'étranger ; les effets pu-

blics avaient baissé de quarante pour cent. La dette publique, d'après un rapport présenté au Comité secret, s'élevait à 34,300,000 rixdallers; somme prodigieuse pour un Etat naturellement pauvre et encore épuisé par d'anciennes guerres. On conçoit comment la seule idée d'une nouvelle guerre faisait frissonner les Suédois qui aimaient leur pays et qui en connaissaient les véritables intérêts.

Ce fut là la raison qui détermina à ensevelir sous le voile du plus profond mystère les délibérations du Comité secret. Le Roi assistait à toutes les séances avec le Prince héréditaire, âgé de treize ans, et dirigeait entièrement la marche des affaires. Un terme de dix ans fut fixé pour l'extinction des dettes occasionnées par la guerre. *Gustave* demanda en outre la caution des Etats auprès de son alliée *Catherine II*, pour un emprunt de dix millions de rixdallers dont il avait besoin pour exécuter un projet qu'il ne jugeait pas à propos d'exposer encore. Mais ici, les bourgeois et les paysans qui, dans d'autres circonstances, avaient montré tant de dévouement aux intérêts du Roi, lui répondirent fort courageusement par un refus formel, et *Gustave* jugea prudent de retirer sa de-

mande, dans la crainte bien fondée d'irriter les esprits en insistant davantage; c'est du moins ce que rapportent des lettres particulières qui paraissent dignes de foi; car le Roi avait défendu, dès le commencement de la Diète, qu'on fît part au public de ce qu'y devait s'y passer. Jamais Diète n'avait été si promptement terminée en Suède: celle-ci se sépara le 24 Février 1792, après avoir à peine duré en tout un mois.

Semblable à un corps exténué qui, après avoir souffert d'une maladie cruelle, se rétablit peu à peu, et qu'un nouvel accident replonge tout d'un coup dans son premier état, la Suède ressentait douloureusement les plaies profondes que trois campagnes consécutives contre la Russie lui avaient fait souffrir. Il était aisé d'apercevoir dans le Royaume les symptômes d'une fermentation intérieure prête à se déclarer à la première occasion, et à exercer les plus terribles ravages dès l'instant où le Roi serait occupé à faire la guerre au dehors. Cependant *Gustave* demeurait toujours invariable dans ses projets; il méditait des entreprises qui devaient non-seulement laisser fort loin en arrière tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, mais

encore éclipser les plus brillantes actions de *Gustave Adolphe* et de *Charles XII*. Un désir ardent de s'immortaliser le poursuivait sans relâche : trois glorieuses campagnes l'avaient couvert de lauriers ; on eût dit qu'il commençait seulement alors à sentir que la nature l'avait fait pour de grandes choses. Forcer une Nation de vingt-cinq millions d'ames, animée du fanatisme de la liberté, à rentrer sous la domination d'un Souverain absolu, tel était le projet gigantesque qu'il roulait dans son esprit et qu'il était prêt à exécuter ; et il n'est pas facile de prévoir jusqu'où il eût porté ses pas, soutenu comme il l'était par les secours de la Russie, si les destinées, qui se jouent des desseins des hommes, ne l'eussent pas réservé à un autre sort.

Il se trouvait un certain *Jean-Jaques Ankarstroem*, d'une maison distinguée et opulente, qui avait été autrefois enseigne de la Garde, et qui servait comme Capitaine lorsqu'il quitta le service ; au reste, l'un des hommes les plus redoutables, froid, résolu, irréconciliable avec ceux dont il croyait avoir eu à essuyer des torts. On le mit un jour en prison pour une faute assez légère dont on

l'accusait, et on le relâcha quelque temps après, en lui faisant entendre que c'était à une grâce particulière du Roi qu'il devait sa liberté. *Ankarstroem* prétendit que son élargissement devait être un acte de justice et non une faveur, et demanda que l'affaire fût examinée de nouveau. On le lui refusa. *Ankarstroem*, qui brûlait déjà d'un secret courroux contre le Roi depuis le renversement de l'ancienne Constitution, jura dès ce moment de se venger et de venger sa patrie, en assassinant *Gustave*. Les Comtes *Clas Fredericson Horn*, et *Adolphe Ribbing* s'associèrent dans peu de temps à lui. Le Baron *Thure Bielke*, premier Député au Comptoir des dettes nationales, le vieux Général *Pechlin*, le Lieutenant-Colonel des Gardes *Liljehorn*, le Major *de Hartmansdorf*, l'Adjudant *d'Ehrenswaerd*, et d'autres Nobles mécontens entrèrent successivement dans la conjuration. Tous voulaient faire périr le Roi pour opérer ensuite une Révolution. *Ankarstroem* seul, animé par la plus infernale vengeance, n'aspirait qu'à faire périr le Roi. Le rôle d'assassin lui fut réservé.

Déjà quelques jours avant que le Roi

partît pour Gaefle, *Ankarstroem* avait trouvé moyen de se glisser, avec le Comte de *Horn*, le soir, à la faveur de l'obscurité, jusque sous les fenêtres du Château d'Haga, où le Roi faisait alors sa résidence. Au moment où les conjurés arrivèrent, le Roi venait justement de s'asseoir devant une des croisées, au rez-de-chaussée. Il paraissait enfoncé dans ses réflexions, et son visage était d'une pâleur extrême. Une émotion inexplicable saisit tout d'un coup les assassins ; ils crurent le Roi frappé d'apoplexie, et se retirèrent sans avoir rien fait. *Ankarstroem* et *Ribbing* se rendirent ensuite dans le même dessein à Gaefle, où était *Gustave*, et n'eurent pas un plus heureux succès. Lorsque le Roi fut enfin de retour à Stockholm, on fut long-temps à se décider s'il convenait de se défaire de lui lorsqu'il serait seul à la promenade, ou lorsqu'il serait au milieu de la foule à l'opéra, ou au bal masqué. On se détermina pour le dernier parti : deux bals masqués avaient déjà eu lieu sans que les Conjurés eussent trouvé une occasion favorable. Enfin, au dernier, qui devait se donner la nuit du 16 au 17 Mars, les Conjurés s'engagèrent par serment à mettre leur horrible projet en exécution, quoiqu'il pût arriver.

Quelques heures avant le bal, le Roi reçut un billet écrit en français, au crayon, et sans signature, dans lequel on l'avertissait du danger qui menaçait sa vie: « On est » resolu, » lui disait-on, « à exécuter l'assas- » sinat aujourd'hui; n'allez point à ce bal, » ainsi que tous les bals qui se donneront à » venir, au moins pour cette année. Gardez- » vous de même d'habiter le rez-de-chaussée » de votre Château d'Haga. Je ne prétends » point ici vous dissimuler vos torts, » lisait-on à la fin, « je vous hais, Sire, mais j'ab- » horre l'assassinat. » Le Roi reçut le billet sans donner le moindre signe d'émotion; il se tourna vers les personnes qui se trouvaient près de lui et leur dit, en leur montrant l'avis secret qu'il venait de recevoir: « Une dénon- » ciation anonyme ne mérite aucune con- » fiance: je serai au bal au milieu de mes » Concitoyens, dont je n'ai offensé aucun vo- » lontairement: si des hommes perdus ont » résolu ma mort, ils sauront aussi bien me » trouver ailleurs. » Il se rendit effectivement à onze heures au bal masqué, et alla d'abord se placer dans une loge à côté du Comte *d'Essen*.

Il y avait à peine demeuré un quart d'heure qu'il voulut descendre dans la salle

du bal : « Eh bien, n'avais-je pas raison, » dit-il en souriant au Comte de *Fersen ;* si » l'on eût eu quelque mauvais dessein sur ma » vie, qu'y avait-il de plus facile que de » l'exécuter pendant que j'étais ici seul avec » vous? » — Mais à l'instant où il entre dans la salle, il se sent assailli par une troupe de masques qui se pressent autour de lui : un personnage de la foule (on sut depuis que c'était le Comte de *Horn*) le frappe sur l'épaule en lui adressant ces paroles: Masque, bonne nuit ! A ce signal, *Ankarstroem* reconnaît le Roi. Le coup meurtrier part au même instant. On avait adroitement mêlé la charge avec du camphre, pour que l'explosion fût moins bruyante. Dans le même moment il y eut des gens qui crièrent *au feu*, afin d'augmenter la confusion et de détourner l'attention de la scène du tumulte. On ne reconnut que trop tôt la véritable cause de cette alarme.

Le Roi, qui avait été atteint au-dessus de la hanche gauche, assez près de l'épine du dos, comprit à l'instant que la blessure était mortelle. Cette force d'esprit, ce calme inaltérable qu'il avait si souvent montrés au milieu du tumulte des combats, ne l'aban-

donnèrent point ici ; il était le seul dans toute l'assemblée qui eût conservé sa présence d'esprit. Il ordonna sur le champ que l'on fermât les portes de Stockholm, pendant que toutes les personnes qui étaient dans la salle seraient obligées de se démasquer et de donner leur nom par écrit. Il eut assez de force pour se transporter dans un cabinet adjacent, et le Général *Armfeld*, un de ses amis intimes, était auprès de lui sans que sa consternation lui permît de proférer une seule parole. *Gustave*, qui remarqua sa pâleur extrême et son air d'émotion, fit ses efforts pour le ranimer : » Quoi donc, mon ami, » lui dit-il, « pourquoi cet air d'in-
» quiétude ? ne savez-vous pas vous-même,
» par votre propre expérience, ce que c'est
» qu'une blessure ? » -- Il fit asseoir *Armfeld*, lui fit apporter un verre d'eau. Il s'entretint ensuite, avec toute la sérénité possible, avec plusieurs personnes de la Cour qui s'étaient rassemblées autour de lui. Les Chirurgiens posaient le premier appareil sur la blessure lorsque les Ministres étrangers arrivèrent dans le cabinet où il était. « Ne soyez point
» fâchés, Messieurs, » leur dit le Roi, « Si
» j'ai fait fermer les portes, et si de trois

» jours, peut-être, vous ne pouvez faire » parvenir de dépêches à vos Cours respec- » tives. Vos nouvelles, au bout de ce temps- » là, seront d'autant plus décisives que l'on » saura clairement alors si je survis ou non. »

Dès le lendemain le Roi créa un Gouvernement provisoire pour le temps de sa maladie, à la tête duquel il nomma son frère le Duc de Sudermanie, en lui donnant pour collègues les Comtes *Wachtmeister* et *Oxenstiern*, avec les Généraux *de Taube* et *d'Armfeld*. La première mesure de ce nouveau Gouvernement fut de rechercher les auteurs du complot. Les circonstances de l'assassinat servirent à le mettre sur la voie. Le meurtrier, pour être mieux sûr de son fait, portait avec lui, outre deux pistolets horriblement chargés, un grand couteau à double tranchant, qu'il s'était fait faire depuis fort peu de temps, et dans lequel il avait fait lui-même des dents de scie, le jour de l'assassinat, pour s'en servir à déchirer les entrailles du Roi si le coup de pistolet ne le tuait pas sur le champ. Ce couteau avait le manche teint en noir, afin de n'être pas aperçu au travers d'un domino de la même couleur. *Ankarstroem* le tira effectivement après le coup de pistolet, mais

le couteau lui échappa des mains, et on le trouva ensuite par terre. Le coutelier, dont le nom étoit gravé sur la lame, se ressouvint de l'avoir fait pour *Ankarstroem*. *Ankarstroem* fut arrêté et se reconnut aussitôt pour l'assassin. Peu de temps après, un garçon épicier vint déclarer que la lettre anonyme qu'il avait apportée au Château la veille du bal lui avait été remise par le Lieutenant-Colonel *Liljehorn*. *Horn*, *Ribbing*, *Pechlin* et les autres conjurés furent arrêtés avec *Ankarstroem*. La garde envoyée dans la maison du Baron *Thure Bielke* pour le saisir et le conduire en prison, le trouva mort; il venait de s'empoisonner.

Rien ne peut exprimer le désespoir dans lequel fut le peuple de Stockholm à la nouvelle de l'assassinat du Roi, ni la fureur qu'il ressentit contre les auteurs du meurtre. Toutes les plaintes qu'on avait pu élever auparavant contre le Roi furent dès ce moment oubliées et étouffées par les accens de la douleur universelle. Le vieux Comte de *Fersen* et plusieurs autres grands personnages du Royaume qui n'avaient jamais reparu à la Cour depuis la Révolution de 1789, allèrent se présenter auprès du lit de *Gustave* avec les marques

du plus sincère attachement. Le Roi leur témoigna sa reconnaissance dans les termes les plus affectueux. » Je suis encore heureux, » leur dit-il, « dans l'état où je me trouve, de » voir que mes anciens amis reviennent vers » moi. »

Les Chirurgiens n'étaient parvenus à tirer que deux têtes de cloux de la blessure du Roi; tout le reste de la charge demeurait encore dans le corps. Néanmoins, au commencement, on ne désespérait point de sauver le Roi. Mais une violente fièvre de suppuration qui le saisit immédiatement après que les Chirurgiens eurent opéré fit des progrès si alarmans qu'on aperçut dès l'onzième jour tous les avant-coureurs d'une mort prochaine. Les douleurs qu'il souffrait étaient atroces. Il les supporta sans proférer une seule plainte, méprisant la douleur sur son lit de mort, comme il était accoutumé à mépriser le danger sur le champ de bataille. Ces souffrances n'altérèrent pas un seul moment sa présence d'esprit. Il dicta et signa de sa propre main des ordres qui devaient être exécutés après sa mort, ainsi que plusieurs lettres, dont une entr'autres était adressée à l'Impératrice *Catherine*. *Gustave* recommandait son fils à

cette grande Princesse de la manière la plus propre à émouvoir sa sensibilité. Il fit appeler son fils auprès de son lit de mort, s'entretint long-temps avec lui, et, usant de tout l'ascendant que lui donnait la circonstance, fit sentir au jeune prince toute l'importance et toute l'étendue des nouveaux devoirs auxquels il allait être appelé, et lui donna les plus sages directions à suivre pendant son règne. Il le conjura par dessus tout de se tenir en garde contre les séductions de l'ambition, et d'être convaincu toute sa vie que la paix est le plus sûr moyen qu'un Roi puisse avoir de procurer à ses peuples un bonheur durable. Il désira que le meurtrier qui avait attenté à ses jours fût puni avec autant de douceur que les lois pourraient le permettre, et qu'il n'y eût aucune espèce de punition pour les complices de l'assassin. Cependant ses forces diminuaient de moment en moment. Le lendemain, c'était le 29 Mars 1792, il signa encore un ordre relatif à la cérémonie par laquelle son fils allait être proclamé Roi ; peu d'instans après il tomba dans une sorte d'assoupissement, et expira sans angoisses apparentes.

Ainsi périt *Gustave III*, dans la quarante-septième année de sa vie, après avoir régné

vingt-deux ans. Ce Prince, extraordinaire en tout, n'eut peut-être rien de plus remarquable que cet alliage étonnant de qualités opposées qui frappe à chaque instant dans le cours de sa vie. Jeune homme, il fit éclater tous les talens qui n'appartiennent guère qu'à un âge avancé, une politique aussi adroite que mystérieuse, l'art de dissimuler, et de ne jamais laisser pénétrer ses projets. Parvenu à l'âge mûr, il se signala par cette valeur ardente qui distingue la jeunesse, et par une bravoure héroïque qu'il poussa quelquefois jusqu'à la témérité.

Pendant les longues années de paix qui composèrent la plus grande partie de sa vie, nous avons admiré en lui sa profonde politique, ses talens pour l'administration, son attachement pour son peuple, et toutes ces autres qualités, moins essentielles mais plus brillantes, qui ajoutent au mérite d'un Prince, et qui servent à donner de la splendeur à son règne. Il avait une éloquence entraînante et qui gagnait les cœurs; son affabilité était extrême: le dernier homme du peuple trouvait perpétuellement accès auprès de lui. Il était rempli de connaissances et de goût, parlait la plupart des langues vivantes avec une faci-

lité incroyable, et était, par-dessus tout cela, Musicien, Dessinateur et Poëte dramatique. Les circonstances changèrent, et nous ne l'avons pas moins admiré pendant les dernières années de son règne, où il eut à soutenir la guerre la plus difficile, que lorsqu'il gouvernait auparavant son Royaume au sein de la paix. C'est alors qu'on lui a vu déployer ce courage intrépide, cette ardeur guerrière qui le mettait au-dessus du danger, et qui le rendit si redoutable à ses ennemis; cette patience infatigable qui lui faisait mener dans le camp une vie aussi dure que le dernier de ses Soldats; cet héroïsme et cette présence d'esprit admirable qui l'accompagnaient dans la bataille: cette confiance inaltérable qui le soutenait dans les revers; cette humanité envers l'ennemi après une victoire, et cette sollicitude extrême pour ses Soldats, qu'il porta, dans plus d'une occasion, jusqu'à examiner leurs blessures, et leur présenter lui-même les remèdes.

Son cœur et son génie parurent plus d'une fois en opposition l'un avec l'autre. Son cœur était d'une excessive sensibilité. Il ne signa jamais un arrêt de mort sans éprouver une émotion qui le mettait sur le point de tomber

en défaillance. Il aimait tendrement son peuple, et voulait son bonheur ; ce fut cet amour qui arracha de lui ces protestations si fréquentes contre le pouvoir arbitraire, protestations qui eussent été suspectes dans la bouche d'un Prince moins attaché à ses sujets. Son génie était impétueux, inquiet, dévoré de la passion de la gloire. Il avait besoin de dominer, de briller, de renverser tout ce qui s'opposait à son essor. *Gustave III,* pour le bonheur ou le malheur de son peuple, unissait le cœur d'un Philantrope au génie d'un conquérant. On conçoit de là comment il a pu arriver que quelques-uns l'ont élevé jusqu'aux nues, tandis que d'autres l'ont détesté. De là s'expliquent encore ces contrastes si nombreux qui se retrouvent jusque dans les plus petites particularités de sa vie. Ce même Monarque qui, dans ses campagnes et dans le fond de son Royaume, menait au milieu de ses Bourgeois et de ses Paysans, la vie dure et frugale d'un Spartiate, se plaisait à étaler un luxe oriental au milieu de sa cour, qui surpassait la Cour d'Espagne elle-même pour la sévérité de l'étiquette. Celui qui aurait vu *Gustave* lorsqu'il s'embarqua pour la Finlande, chaussé en bas et en souliers,

revêtu

revêtu de cordons, et paré comme pour une fête de la Cour, n'eût guère présumé que ce costume de petit-maître cachait un des plus intrépides guerriers de son siècle.

L'exterieur de *Gustave* annonçait le génie. Il était d'une taille moyenne, et fort maigre; son tempérament était exercé à braver la faim, la soif, le chaud et le froid, et enduroi contre toutes les fatigues de la guerre. L'expression de ses traits était un mélange de douceur et de sévérité. Ses grands yeux pleins de feu annonçaient son extraction prussienne, et offraient une image des qualités de son esprit. Par une bizarrerie de conformation, qui fournit matière à bien des plaisanteries, les deux côtés de son visage différaient l'un de l'autre à un point surprenant. On en prit occasion pour dire que sa politique avait double face comme son visage. Car ses ennemis eux-mêmes ne lui reprochèrent jamais d'autres défauts que son ambition et son manque de sincérité. Mais ce dernier défaut est lui-même une conséquence de l'ambition, et sans ambition il n'y eut jamais d'homme extraordinaire. Au reste, il n'y a que les principaux traits de la vie et du caractère des grands hommes qui parviennent jusqu'à la

postérité. Toutes ces taches légères, que l'envie inquiète des contemporains recueille avec un si grand soin, disparaisssent avec le temps et se dissipent dans le cours des siècles. *Gustave III*, en écrivant l'histoire de son temps, à l'exemple de *Jules-César* et de *Fréderic II*, a choisi lui-même le tribunal qui doit le juger. Ce tribunal est la postérité : qu'elle prononce !

*Appendice au dernier Livre de l'*Histoire de Gustave III, *contenant diverses Anecdotes particulières relatives à la fin du règne du dernier Roi de Suède, et à sa mort, extraites des* Mémoires de M.r de Bouillé sur la Révolution française (1).

Le Roi de Suède fut assassiné la nuit du 16 au 17 Mars 1792; ses projets s'éteignirent avec lui : nous perdîmes un ami utile, plutôt qu'un allié puissant. Cette perte me fut personnellement très-sensible. Non-seulement ses qualités brillantes et héroïques m'avaient inspiré de l'estime et de la vénération, mais j'avais conçu pour ce Prince un sentiment d'attachement qu'avaient fait naître sa franchise, sa loyauté, ainsi que l'intérêt qu'il m'avait montré. Je comptais lier mon sort au sien, et si j'ose m'exprimer ainsi, ma fortune et mon existence à la sienne. Je doute même que le rétablissement de la monarchie en France m'en eût détaché. On lira peut-être, avec curiosité, quelques détails sur les

(1) Voyez la Préface.

derniers momens de sa vie, sur sa fin tragique, sur sa personne et sur son caractère : ils sont exacts.

Le Roi de Suède se disposant à s'éloigner pour une expédition longue et dangereuse, qu'il méditait contre la France, avait assemblé au mois de Janvier 1792, les Etats du Royaume à Geflé, à dix-sept milles suédois de Stockholm, pour assurer la tranquillité pendant son absence, et mettre de l'ordre dans ses finances, fort dérangées par les dépenses de la dernière guerre qu'il avait soutenue contre les Russes : cette Diète ne fut ni longue, ni orageuse. Le mécontentement de la Noblesse, depuis la destruction du Sénat et des autres prérogatives, s'y soutint sans éclater ; il était contenu par les trois autres Ordres, dont le Roi était assuré : ceux-ci firent même, pendant le cours de la Diète, une démarche à laquelle le premier Ordre ne prit pas de part ; c'était une députation pour remercier le Roi de l'abolition du Sénat qui avait eu lieu à la Diète de 1789, et pour donner une nouvelle sanction à cet acte, dit de sûreté, qui augmente si considérablement l'autorité royale, en détruisant le seul corps qui pût l'offusquer et la balan-

cer, et en lui accordant le droit de paix et de guerre (les Etats eux-mêmes tiennent leur existence du Roi qui a le droit de les convoquer). Cet acte et cette démarche des trois Ordres sont d'autant plus remarquables, qu'ils furent un des principes de la conspiration qui éclata si promptement après.

Quelques jours avant la clôture des Etats, les quatre Ordres réunis firent une nouvelle députation pour remercier le Roi du soin qu'il avait pris de l'éducation du Prince royal, et ils demandèrent en même temps qu'on lui fît subir un examen sur les différens objets de son instruction. Cet examen eut lieu en présence des députés de quatre Ordres et du Roi, qui adressa à la députation un discours pour la prier d'entendre l'examen que son fils allait subir, afin de juger de son instruction, depuis celui qu'il avait subi dans la dernière Diète. C'est ainsi que dans ce Gouvernement l'Etat et le Souverain sont rapprochés, et que le successeur du Monarque est élevé comme l'enfant de la Nation à laquelle il est redevable de son instruction et de ses vertus. Les Etats avaient été ses parains, et ils suivaient avec un intérêt vraiment paternel les progrès de ce jeune Prince, dont le

caractère devait avoir une si grande influence sur leur sort. Il fut interrogé par un Evêque sur la religion luthérienne, qui est celle du pays; et par son Précepteur, sur le Latin, sur la Morale et sur l'Histoire. Il reçut des louanges de l'un et de l'autre, et il versa des larmes de joie, qui annonçaient ses heureuses dispositions, et qui durent être d'un bon augure pour ceux qui devaient devenir un jour ses sujets. La clôture de la Diète eut lieu le 23 Février. Le Roi retourna aussitôt à Stockholm, satisfait d'avoir aussi heureusement terminé une assemblée composée d'un aussi grand nombre de mécontens, espérant se livrer sans trouble à ses projets de gloire et d'ambition; d'autres ajoutent, charmé d'avoir fermé la Diète avant le commencement de Mars, qui lui était annoncé, ainsi qu'à César, comme une époque dangereuse, et qui ne lui fut pas moins fatale qu'à ce grand homme.

Cependant, les mécontens formaient des projets contre les jours de ce Monarque, et ne les conduisaient pas même assez secrètement, pour que les dispositions n'en fussent pas connues et ne menaçassent pas d'une explosion prochaine. On avait tous les indices

d'une trame dangereuse; mais le fil n'en était pas découvert. Le Baron d'Escars, qui se trouvait alors à Stockholm, chargé des intérêts des Princes français, avait été instruit d'un complot contre la vie du Roi; il en avait informé le chef de la police qui avait reçu et consigné sa déposition, mais qui n'avoit pris aucune précaution. Un étranger de marque, qui se trouvait alors à Stockholm, qui voyait le Roi dans son intérieur, avait reçu, depuis peu de jours, une lettre d'Allemagne, dans laquelle on lui mandait que le Roi de Suède avait été assassiné : il la lui communiqua en le suppliant d'être davantage sur ses gardes, de profiter des avis qu'il recevait de toute part, et de se méfier surtout du ressentiment de la Noblesse. Il lui répondit qu'il aimait mieux se livrer aveuglément à sa destinée, que de se tourmenter par les précautions infinies que ces soupçons exigeraient; que s'il écoutait tous les avis qu'il recevait, il ne pourrait même boire un verre d'eau; qu'au reste, il était loin de croire à l'exécution d'un attentat pareil; que ses sujets, quoique très-braves à la guerre, étaient extrêmement timides et politiques, et que les succès faciles qu'il comptait obte-

nir contre la France, et dont il enverrait des trophées en Suède, augmenteraient bientôt sa puissance, par la confiance et le respect général qui en seraient le résultat. Telles étaient les idées chevaleresques de ce Prince, qui flattaient son imagination ardente pour la gloire, exaltaient son courage et endormaient sa prudence. Elles réveillaient en même-temps l'animosité des mécontens, qui, au désir de vengeance que leur inspiraient la suppression des prérogatives de la noblesse, l'extension de la puissance royale, le désordre des finances, la disproportion du caractère et des projets du Roi avec les bornes de sa puissance, joignaient la crainte de cette expédition, où l'on voyait toutes les ressources de la Suède en hommes, en vaisseaux et en argent, s'engloutir inutilement.

Tels étaient les princpaux motifs du complot qui se tramait, auxquels il faut ajouter l'ambition de quelques hommes hardis, qui est toujours le ressort essentiel des entreprises audacieuses, une haîne mal calculée, l'ingratitude si commune et si commode dans ce siècle; peu d'esprit public et de désintéressement personnel; cette manie de patriotisme, qui comme le disait un homme de beaucoup

d'esprit, est l'hypocrisie de notre siècle; enfin la lecture des papiers français, l'exemple des mouvemens révolutionnaires de la France; peut-être même aussi cette fureur fanatique, qui, ainsi que le Roi s'exprimait dans son discours à la Diète, a ébranlé le fondement des empires et produit tant de nouveaux Seïde. Toutes ces causes contribuèrent certainement, de l'aveu même de quelques coupables, non à faire naître, mais à encourager ces crimes. Et c'est là que se borna l'influence de la révolution française et de ses agens dans cet événement.

Pendant la Diète de Geflé, les conjurés avaient fait plusieurs tentatives inutiles pour exécuter leur projet. La destinée, plus que la vigilance du Roi, l'avait garanti alors. Depuis son retour en Suède, trois des principaux avaient été à Slaga, campagne à une lieue de Stockholm, ou le Roi passait une partie de l'hiver, avec très-peu de gardes et de cortège. Ils s'étaient approchés du Château, à cinq heures du soir, et placés en embuscade près de l'appartement du Roi, qui était au rez-de-chaussée. Ils étaient armés de carabines, et se disposaient à se défaire de lui, lorsque ce Prince rentrant d'une longue promenade,

vint en robe-de-chambre, s'asseoir dans sa bibliothèque, dont les fenêtres forment des portes sur le jardin. Il s'endormit dans son fauteuil, et les assassins croyant qu'il venait de mourir d'apoplexie, s'éloignèrent aussitôt sans s'en assurer, et renoncèrent à leur projet. Le courage leur manqua cette fois, et plusieurs autres. Le masque seul a pu les enhardir; encore est-il connu que, si la nuit de cet événement les conjurés eussent manqué leur coup, ils étaient tellement fatigués des entreprises qu'ils formaient depuis six mois, qu'ils y auraient renoncé. Mais le moment n'était pas encore arrivé. Ce fut au bal masqué de l'Opéra, la nuit du 16 au 17 Mars 1792, que la catastrophe éclata.

Le Roi soupant avant le bal, avec un petit nombre de personnes de sa maison, reçut une lettre anonyme en français, par laquelle on l'engageait à ne pas y aller, devant y être assassiné. L'auteur de la lettre disait n'être ni l'admirateur, ni l'approbateur de la politique et de la morale du Roi, mais en homme loyal, se faire un devoir de l'en avertir. Il le prévenait, s'il allait au bal, de prendre garde au moment où il serait pressé par la foule, parce que ce devait être le signal, et dans

toutes les occasions, de se méfier du rez-de-chaussée de Slaga. Il est impossible de savoir quel fut le motif du conjuré qui écrivit cette lettre; si sa conscience voulut s'acquitter ainsi auprès du Roi, sans se démentir auprès de son parti, ou si, connaissant le caractère audacieux de ce Prince, il n'avait pas présenté cet avis anonyme comme un amorce à son courage. Il est certain qu'il ne produisit que le dernier effet. Le Roi montra la lettre aux deux ou trois personnes qui soupaient avec lui. Il en fit des plaisanteries, et malgré leurs représentations et leurs instances, se décida à aller au bal, où il entra avec assurance et se promena, donnant le bras au Baron d'Essen, son premier Ecuyer.

A peine avait-il fait deux tours dans la salle, que la foule qui lui avait été annoncée dans la lettre, le pressa beaucoup. Les assassins s'approchèrent de lui par derrière, du côté où il n'était pas accompagné, et il reçut un coup de pistolet chargé avec de la mitraille, dans le côté gauche, au-dessous des reins. Ils s'éloignèrent aussitôt. La salle fut remplie de fumée, et des cris répétés : *au feu! au feu!* augmentèrent la confusion. Le Roi, par un mouvement qu'il fit au moment où il fut

frappé, avait prévenu le coup qui devait le tuer sur la place. Il tomba cependant sur un banc. Il ordonna aussitôt qu'on fermât les portes et qu'on fît démasquer tout le monde. Il fut conduit dans l'appartement de la maison d'Opéra, sans que les conjurés fissent aucun effort pour achever l'exécution de leur complot. Ils étaient cependant neuf auprès de lui, et avec plus de courage, ils auraient pu achever leur crime. Le Roi, dans ce moment, reçut quelques Ministres étrangers, montra un grand courage et une égale générosité, car ayant demandé si l'assassin était arrêté, et ayant su qu'il ne l'était pas encore, Dieu veuille, dit-il, qu'on ne le trouve pas !

Cependant ce malheureux avait laissé tomber ses armes, après avoir commis son crime. Un des gens de la suite du roi avait ramassé un des pistolets ; un couteau, tel que celui dont se servit l'infâme *Ravaillac*, fut trouvé dans la salle. Les Officiers des gardes ayant fait aussitôt fermer les portes, quatre personnes seulement purent échapper; de ce nombre étaient deux conjurés, personnages distingués de la Noblesse. Chacun fut obligé de se démasquer et de donner son

nom, et l'assassin sortant le dernier de tous, dit avec effronterie au lieutenant de Police : « Pour moi, Monsieur, j'espère que vous ne » me soupçonnerez pas. » Celui-ci le fixa attentivement, et le laissa passer.

Soit que le caractère national se ressente du climat, soit consternation, soit indifférence, aucun bruit, aucun mouvement n'annonça ce grand événement, ni pendant la nuit, ni la matinée qui suivit; et cette disposition prouva ce que les conjurés eussent pu exécuter, s'ils avaient eu le courage de l'entreprendre; mais dans leur plan, le Roi devait tomber sur le coup, et si sa personne ne fut pas sauvée par ce retard, l'Etat le fut sans doute d'une convulsion, dont les dangers et les malheurs étaient incalculables. Le Roi nomma aussitôt un conseil de régence, à la tête duquel il plaça le Duc de *Sudermanie*, son frère, pour que les affaires ne souffrissent pas de sa maladie, et pour n'avoir pas à s'occuper de la recherche pénible des coupables, dont il ne voulait pas entendre parler.

Le lendemain, les armes des assassins ayant été reconnues par le nom de l'ouvrier, qui désigna celui à qui il les avait fournies, *Ankastroem*, Gentilhomme suédois, ancien

Officier aux gardes, fut arrêté chez lui, où il était resté sans prendre la moindre précaution pour s'échapper. Il reconnut et ses armes et le crime dont elles avaient été l'instrument. Il dit que le désir de se venger d'un jugement injuste porté contre lui (il avait été condamné à mort pour trahison, et le Roi lui avait fait grace), et l'ennui de la vie, lui avaient inspiré ce projet, qu'il avait nourri long-temps en lui-même, et dont il espérait de recevoir une grande récompense de la Nation (il avait dit d'abord de l'opposition); qu'il comptait au moins rendre, en mourant, un grand service à sa patrie. Il nia d'abord l'existence d'un complot, et montra beaucoup de fermeté dans ses premières réponses. Mais peu de jours après, il avoua tout, et le plan de la conspiration, et les principaux complices, et le prix promis pour son crime (quarante-huit mille ricksdalers). Il confirma que le projet était formé depuis le mois d'Octobre, et qu'on l'avait tenté vainement deux fois à Stockholm, et une fois à Geflé. Sa déposition consistait en trente-deux articles. Le Roi tué, on devait se défaire également des principaux personnages, des Barons de Taube et Armfeld, amis du Roi;

du Comte de Ruth, grand-Maréchal de la dernière Diète, du Comte de Wachmeïster, Chancelier, du Commandant de la ville, des Chefs des corps de la garnison de Stockholm; porter leurs têtes sur des piques, à la manière française et à l'aide de l'artillerie du régiment des Gardes blèues et de celui de la Reine, dont on se croyait sûr, contenir ou entraîner le peuple, priver même le Duc de Sudermanie de la liberté et peut-être de la vie; enfin de se rendre maître de la personne du jeune Roi, et lui faire signer et proclamer une nouvelle Constitution analogue aux principes et aux intérêts des conjurés.

L'auteur de la lettre anonyme fut arrêté le même jour qu'Ankastroëm, comme il sortait des appartemens du Roi, où il avait passé une partie de la journée. C'était M. Lillienhorn, major des Gardes bleues, élevé, nourri, tiré de la plus affreuse misère et de l'obscurité par le Roi, comblé jusqu'à ce moment des faveurs de ce Prince. Il avoua, après quelques jours, la part qu'il avait eue au complot; qu'il avait été séduit par l'idée de commander les gardes Nationales de Stockholm, après cette révolution, et de jouer le rôle de M. de Lafayette.

Cependant la maladie du Roi éprouvait des variétés fréquentes, qui jointes à l'ignorance des gens de l'art, si commune en Suède, ne laissèrent bientôt aucun espoir de guérison. Il conserva au milieu de ses souffrances, un courage et une résignation sans exemple. On ne lui entendit pousser aucun cri, ni proférer le moindre murmure. La présence d'esprit et la générosité qu'il avait montrées dans les premiers momens, se soutinrent jusqu'à la fin. Il vit plusieurs fois sa famille, une fois sa cour. Il fit appeler et ses amis et ceux qui avaient été du nombre de ses ennemis, mais qui auraient eu en horreur de tremper dans un aussi lâche complot. De ce nombre fut le célèbre Maréchal Fersen, avec qui il se réconcilia, ainsi que le Comte de Brahé, le premier de l'Ordre de la Noblesse, et le premier de l'opposition. Il dit avec grâce à ce dernier: « Je suis consolé de cet accident, » parce qu'il me fait trouver mes anciens » amis ».

Ses discours, ni même ses actions n'annonçaient pas qu'il se crût aussi près de sa fin; mais quand il la sentit approcher, il la soutint sans foiblesse, comme il la reçut sans surprise. La présence d'esprit qu'il conserva

jusqu'au

jusqu'au dernier moment, lui donna le temps d'ajouter à son testament un codicile, concernant l'éducation de son fils, en disant au sujet de ce Prince, et ce mot le caractérise : « Il ne sera majeur qu'à dix-huit ans, mais » j'espère qu'il sera Roi à seize ». Il désirait que son fils l'imitât, et comme lui ne perdît pas un moment de la Royauté. Il l'exerça jusqu'à son dernier soupir, en signant un brevet de grand Gouverneur de la ville de Stockholm, pour le Baron *d'Armfeld*, son favori, et il lui dit : « Donnez-moi votre parole » de Chevalier, que vous servirez mon fils » aussi fidèlement que vous m'avez servi. » Il se confessa à son grand Aumônier, à qui il dit : « Je doute que j'aie un grand mérite » devant Dieu, mais au moins puis-je assurer » que je n'ai fait de mal à personne avec in- » tention ». Il comptait recevoir les sacremens selon les formes de l'église luthérienne et voir la Reine, qu'il n'avait pas reçue depuis sa maladie. Il avait sur-tout demandé le temps de prendre des forces pour cette dernière circonstance ; et en voulant s'endormir, il dit adieu à Borgenstierne, son Gentilhomme ordinaire, et il expira le 29 Mars 1792, à onze heures du matin, âgé de quarante ans.

Telle fut la mort de ce Prince célèbre, dont la vie a été remplie par des événemens si brillans, et jusques-là si heureux. Il eut cette ressemblance de plus avec les Rois de Suède les plus célèbres, qui, par un sort extraordinaire, ont eu une fin aussi tragique.

Le Prince Royal fut aussitôt proclamé Roi, sous le nom de *Gustave-Adolphe*. Il était âgé de treize ans, et le Duc de *Sudermanie* fut déclaré son tuteur, et régent du Royaume. Le jeune Roi annonçait de la fermeté, du caractère, le désir de commander, une grande discrétion, et beaucoup d'économie, qualités principale dans un Roi de Suède, et qui probablement arrêtera le goût qu'il marquait pour les armes, en lui rappelant les plaies profondes qu'a fait à son pays l'ambition belliqueuse de *Gustave-Adolphe* et de *Charles XII*, et le malheur qu'elle a attiré à son père.

Le jeune Roi reçut aussitôt le serment du Duc de *Sudermanie* et de presque toute la Noblesse, non-seulement sur la Constitution de 1772, qui était l'ouvrage du feu Roi, mais encore sur ce même acte de sûreté de 1789, qui avait anéanti le Sénat et fait assassiner le Roi, le peuple, dans quelques

provinces, avait fait serment pendant la maladie du Roi de maintenir cet acte. Les Dalécartiens, toujours les gardes et les appuis fidèles de leurs Souverains, avaient été au moment de se rendre à Stockholm, pour en donner une nouvelle preuve.

Ainsi le peu de jours que le Roi survécut à son assassinat servirent à calmer les esprits. Il rendit le dernier et peut-être le plus grand service à son pays, par l'établissement et le choix de ce conseil de régence, qui en imposa aux factieux et soutint l'action du gouvernement; et l'on peut dire que l'ombre de *Gustave*, car on comptoit peu sur sa guérison, fit l'effet de la botte de *Charles XII*.

Gustave III était d'une taille médiocre singulièrement mal-proportionnée, assez gros; les épaules et les hanches mal faites, le visage long; le teint fort échauffé; les yeux assez grands et très-vifs; le front applati du côté gauche d'une manière bizarre; le nez assez long et aquilin; les dents affreuses: une physionomie extrêmement vive et ouverte; et dans l'ensemble de ses traits, de la ressemblance avec son oncle le grand Fréderic. Ses manières, sa politesse, malgré la disgrace de sa figure, le rendaient l'homme

le plus aimable et le plus attrayant de son pays, quoique les Suédois soient naturellement spirituels.

Il avait une imagination vive, un esprit éclairé et orné par le goût des lettres, une éloquence mâle et persuasive, une élocution facile, même dans la langue française, des connaissances utiles et agréables, une mémoire prodigieuse si commune chez les Princes et qu'on peut regarder comme un sixième sens que la nature leur a donné; des manières polies et affables, accompagnées d'une certaine singularité qui ne déplaisait pas. Son ame forte et ardente était embrâsée par un amour démesuré de gloire; mais l'esprit Chevalèresque et la loyauté y dominaient. La sensibilité de son cœur l'a rendu clément, lorsqu'il eût peut-être dû être sévère; il était même ouvert à l'amitié; et ce Prince a eu et conservé des amis que j'ai connus, et qui étaient dignes de l'être. Il avait un caractère ferme et décidé, et sur-tout cette résolution si nécessaire aux hommes d'état, et sans laquelle l'esprit, la prudence, les talens, l'expérience sont non-seulement inutiles, mais souvent nuisibles. Ce fut à cette qualité qui contribue, plus que toute autre, à faire

des héros, que *Gustave* dut son salut dans les grandes crises politiques où il se trouva.

Ce Prince avait sans doute des défauts, des ridicules même, qu'on pardonne moins à un Souverain, que les vices qui se réunissent souvent aux vertus pour former les héros, comme le poison, a dit un de nos plus célèbres moralistes, entre dans la composition des remèdes.

Trop occupé de ses plaisirs et de son faste, ce Prince ne donnait pas toujours aux affaires toute l'attention nécessaire; et sa négligence le portait à une confiance qui a causé des regrets pour lui et des abus pour l'état. Cependant la supériorité de son génie, son grand caractère retrouvait tous ses avantages dans les grandes circonstances, et particulièrement dans les Diètes du Royaume, dont il connaissait, à ce qu'il m'écrivait lui-même, parfaitement la tactique. C'est à ces mêmes vertus qu'il dut ses succès brillans dans la guerre contre les Russes, plutôt qu'à ses talens et à ceux de ses Généraux. Le Roi de Suède serait entré à Pétersbourg, s'il avait su tirer parti de sa première campagne, et si l'insurrection qui éclata parmi les régimens de Finlande, l'eût moins intimidé. Il parut,

cette fois, manquer de cette présence d'esprit qui lui était ordinaire ; mais cette faute fut bientôt réparée par sa grande résolution. Il quitta son armée avec *Armfeldt* et *Wrede*, se croyant au moment de perdre sa couronne, lorsqu'il se vit sauvé par la déclaration de guerre du Danemarck. La haine naturelle des Suédois pour les Danois, et le danger commun réveillèrent le courage de son peuple. Il arriva alors en Dalicartie, et trouva dans cette province, cette même fidélité qui avait procuré la couronne à *Gustave-Vasa*. Il laissa *Armefldt* pour enrégimenter les habitans, tandis que lui-même allait à Gothenbourg prévenir, par sa présence, les effets de la trahison du Commandant de cette place, et profiter de l'inaction du Prince *Charles de Hesse-Cassel* qui commandait alors l'armée danoise, dont les opérations avaient été suspendues par le Ministre d'Angleterre en Danemarck. Cette conduite romanesque sauva la gloire et la couronne de ce Prince, lui donna les moyens de continuer la guerre, jusqu'à une paix avantageuse, qui dut soustraire la Suède au joug que lui avait imposé la Russie, et qui consomma la destruction du Sénat, la cause de ses malheurs.

Gustave avait un grand courage et une activité supérieure ; et cette circonstance de sa vie avait mis ces qualités dans un grand jour. La situation malheureuse de la France lui aurait donné de nouvelles occasions de déployer toute l'ardeur et la Chevalerie de son caractère. Son intérêt autant que son attachement pour la monarchie française, lui avaient fait désirer de jouer un grand rôle dans les troubles qui l'agitaient ; et il est certain qu'il aurait donné un grand appui au Roi de France, et une forte impulsion à nos affaires. L'Impératrice l'avait vu avec beaucoup de joie se mettre autant en avant, et l'y avait même excité ; mais il est douteux que les autres Souverains lui eussent permis de prendre une part active dans les affaires de France. Léopold qui voulait les terminer par un congrès et en être le chef, serait vraisemblablement parvenu à lui faire manquer les secours d'argent dont il n'aurait pu se passer. Je pense même qu'il n'était pas aussi sûr de l'Impératrice de Russie, qu'il affectait de le paraître.

Souvent la faiblesse s'allie au plus grand courage. Scipion croyait aux songes ; César redoutait la prédiction des ides de Mars. On

dit même que le grand *Fréderic* consultait des magiciennes, et *Gustave* avait aussi ce genre de superstition. Il avait toujours redouté le mois de Mars, et son premier mot à *Armfeldt*, après son assassinat, fut pour le lui rappeler. Quelques jours avant de partir pour la Diète de Geflé, il alla chez une sorcière nommée Harvisson, et entre autres choses qu'elle lui dit, telles que de craindre le mois de Mars et les habits rouges, elle lui recommanda de se méfier de la première personne qu'il rencontreroit en sortant de chez elle, comme devant lui être funeste; et le premier objet qui frappa ses yeux, fut le Baron de *Ribbing*, un des chefs de la conjuration. Cette particularité le lui fit nommer, quand il se sentit assassiné.

Malgré les défauts de ce Prince, défauts qui accompagnent toujours les grandes vertus et les grandes qualités, et qui, sans les obscurcir, en forment, pour ainsi dire, les ombres, on peut assurer que sur un plus grand théâtre, *Gustave* eût été un grand Roi, peut-être au-dessus de Louis XIV, dont il affectait les manières et la grandeur, dont il imitait le faste et les étiquettes déplacées et ridicules en Suède, mais utiles et

nécessaires en France ; et si ce Prince fût né sur ce trône brillant, il eût été sans contredit, un de ses plus grands Rois. Il eût garanti ce beau Royaume d'une révolution ; il l'eût gouverné avec gloire et avec éclat ; il fût mort tranquillement, emportant les regrets et la vénération de ses peuples, et l'estime de l'Europe entière.

Louis XVI, au contraire, placé sur le trône de Suède, aurait obtenu l'estime et le respect de ce peuple simple, par ses vertus morales et religieuses : il aurait mérité son amour par son économie, par son esprit de justice, par ses sentimens de bonté et de bienfaisance. Il aurait contribué au bonheur des Suédois, qui auraient versé des larmes sur sa tombe; tandis que ces deux Monarques ont péri par les mains de leurs sujets. Mais les vues de la Providence sont impénétrables, et nous devons, dans le respect et dans le silence obéir à ses décrets immuables.

Dès que j'appris la mort du Roi de Suède, je quittai le service de cette puissance : je m'étais lié, pour ainsi dire, au sort de deux Monarques également malheureux. Je résolus de ne plus m'attacher à aucun, de me mettre à l'abri des coups de la fortune, de ne plus

l'importuner, de reprendre mon indépendance, préférant la tranquillité et même la médiocrité à ses faveurs incertaines et à ses caprices.

FIN.



